This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

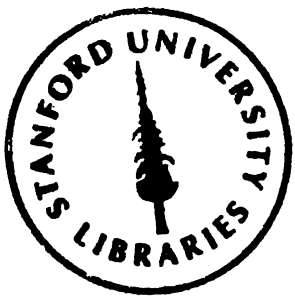
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

MÉMOIRES

D'UN

VIEILLARD

DE VINGT-CINQ ANS

PAR

LOUIS-JULIEN DE ROCHEMOND

TOME I

RÉIMPRIMÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LA
RARISSIME ÉDITION DE HAMBOURG, 1790

A AMSTERDAM

chez AUGUSTE BRANCART [illegible]

1886.

MÉMOIRES

D'UN

VIEILLARD

DE VINGT-CINQ ANS

IMPRIMÉ A CINQ CENTS EXEMPLAIRES

Ni.

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

MÉMOIRES

D'UN

VIEILLARD

DE VINGT-CINQ ANS

PAR

LOUIS-JULIEN DE ROCHEMOND

TOME I.

PREMIÈRE FOIS SUR LA
HAMBOURG, 1809
RDAM
NCART éditeur,

MÉMOIRES

D'UN

VIEILLARD

DE VINGT-CINQ ANS

IMPRIMÉ A CINQ CENTS EXEMPLAIRES

Nº.

MÉMOIRES

D'UN

VIEILLARD

DE VINGT-CINQ ANS

PAR

LOUIS-JULIEN DE ROCHEMOND

TOME I

RÉIMPRIMÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LA RARISSIME ÉDITION DE HAMBOURG, 1809

A AMSTERDAM

chez AUGUSTE BRANCART éditeur.

1886.

Greux inv. & sculp.

A. BRANCART, Ed. Imp. A. Salmon

CHAPITRE PREMIER

FAISONS CONNAISSANCE.

„PARTEZ, mon fils; volez où l'honneur vous appelle; n'écoutez que sa voix sacrée; repoussez loin de vous tout sentiment indigne de votre famille, et de la carrière dans laquelle vous devez vous signaler. Terrible avec les ennemis de votre patrie, n'insultez point à la misère du vaincu; gardez-vous de profiter de ses malheurs, pour porter la honte dans sa demeure. Songez que vous avez des sœurs, et cette pensée vous arrêtera si votre cœur emporté par la fougue de l'âge, vous excitait à commettre la plus odieuse des actions, celle qui déshonore et la victime et le séducteur. Je n'ai point besoin de vous recommander de garder dans les camps, une

noble réserve qui mette entre vous et les mauvais sujets, une barrière qu'ils ne franchiront jamais si la considération en fait la défense. Rappelez-vous, mon fils, que vos ancêtres, soit dans leurs provinces, soit à la cour, remplirent les premières dignités civiles ou militaires; n'en tirez point un vain orgueil, qui vous rendrait l'objet de la haine de ceux qui vous environneront; mais que ce souvenir encourage votre émulation, et dites-vous: „*Mes aïeux n'auront point un descendant indigne du nom qu'ils m'ont transmis.*"

Ainsi parlait le comte d'Oransai à son fils aîné prêt à partir pour l'armée, où il allait remplir une vocation irrésistible.

Alexandre, dès son jeune âge, ne soupira qu'après l'instant qui lui permettrait de se livrer à ses inclinations belliqueuses. Sa mère chercha vainement à le dissuader de courir une telle carrière, ce fut en vain. Le sensible, mais fougueux Alexandre, résista aux caresses, aux prières de sa famille; et appuyé par son père dont les désirs, se trouvaient conformes aux siens, il triompha des obstacles que lui présentait sa tendre mère, et enfin son impatiente ardeur vit luire le beau jour qui lui permit de ceindre l'épée du soldat. Oh! que de larmes versa la comtesse, lorsqu'il fallut qu'elle se séparât de son fils! Que de fois elle le pressa sur son sein maternel! „Cher fils, lui disait-elle, ah! je t'en conjure, n'expose pas une

vie qui m'est si précieuse. Dans les garnisons, garde-toi de provoquer tes compagnons d'arme; vois les pleurs que je verse au moment où tu vas me quitter, quoique j'aie la douce espérance de te revoir, et juge quelle serait ma douleur si la nouvelle de ta mort parvenait jusqu'à moi! je n'y survivrais pas. N'est-ce pas, mon Alexandre, que tu ne seras point querelleur? Que tu éviteras même les occasions qui pourraient te forcer à t'armer contre un Français? Promets-le-moi, mon fils; jure-le-moi, ou tu ne pars pas."

Alexandre, pour calmer sa mère, ne balança pas à lui tout promettre, lorsqu'en secret il ne pensait point qu'il dût impunément endurer le moindre outrage. Son père, qui avait vécu dans les camps, ne savait que trop combien ce que demandait la comtesse était impraticable. Enfin le moment fatal arriva: Alexandre partit; ses sœurs, ses jeunes frères le comblèrent de leurs caresses; il s'arracha avec peine des bras maternels; et suivi d'un vieux domestique auquel on avait confié le soin de sa conduite jusqu'à son arrivée à la garnison, il s'éloigna pour la première fois des lieux où il prit naissance. Malgré la douleur qu'il ressentait en quittant sa famille, il n'était point insensible au plaisir d'être libre. Sa conduite serait moins surveillée, il pourrait plus se livrer à ses goûts, dont le premier aspect est si brillant aux yeux d'une jeunesse inexpérimen-

tée. Contrarié peut-être dans ses penchants amoureux, il croyait que loin d'un père sévère il n'aurait point à redouter ces reproches qui tant de fois troublèrent son âme sensible. Revêtu d'un habit d'uniforme, Alexandre ne serait plus traité comme un enfant dans les cercles; on causerait avec lui; les femmes le traiteraient avec bonté; il s'enflammait à cette idée; et des conseils que son père lui prodigua tant de fois, celui dont il se rappela le mieux, ce fut celui qui lui ordonnait l'amour des dames et la galanterie. A dix-huit ans, quand on est militaire, et Français, peut-on penser autrement?

Je ne veux point passer sous silence les noms et les caractères des personnages qu'Alexandre trouva dans la voiture publique dans laquelle il cheminait. Son père voulant de bonne heure l'accoutumer à ce monde auquel il était étranger, préféra le faire partir par une diligence, que de lui permettre de prendre une chaise de poste ainsi que la comtesse l'eût désiré. Le fond de la voiture était occupé, premièrement, par une dame âgée qui, tenant toujours un chapelet entre ses doigts, contraignait un gros chanoine son voisin, de répondre parfois aux litanies qu'elle récitait. A côté du chanoine était une dame qu'il appelait sa nièce : trente ans, de grands yeux noirs plus qu'effrontés, une figure passable, beaucoup de gorge, de l'audace et des

désirs, telle était madame d'Hecmon. Elle avait pour voisine une jeune Agnès de seize ans, jolie comme on l'est au village; de fortes couleurs, de belles dents, des yeux niaisement beaux, une taille élancée, une peau un peu brune, un esprit nul, mais une bonne volonté sans bornes, voilà Lucile. Alexandre, placé sur le devant de la voiture, était serré dans un coin vis-à-vis celui qu'occupait la jeune campagnarde, par un énorme président au sénéchal d'une petite ville, raide personnage, bavard impitoyable, sot et fier comme un magistrat subalterne. Le sénéchal pesait aussi sur un squelette long et pâle, qu'on reconnaissait à son immense rapière, à son antique feutre ombragé de quelques plumes de coq, à son habit vert orné d'une ci-devant broderie dont il ne restait plus que des soies éparses, pour être un noble châtelain. Le dernier personnage était un bon marchand, peu cérémonieux, aimant ses aises, se disputant toujours pour l'étendue qu'il voulait donner à sa place, avec le gentilhomme, dont le maigre individu se trouvait horriblement comprimé par les corpulences du sénéchal et du négociant.

Les premières heures se passèrent assez silencieusement; le jour ne brillait point encore. Le magistrat, le marchand, le chanoine, la vieille dame dormaient; le gentilhomme qu'on étouffait, disait *ouf* à tout moment; les jeunes femmes chantaient à demi-voix, et Alexandre

encore tout ému des adieux de sa famille, pensait à sa mère, et rêvait quelque peu à la perspective qui venait de s'ouvrir devant lui. Cependant on ne peut rester sans parler dans une voiture où l'on doit passer quatre jours ensemble; aussi la conversation ne tarda-t-elle pas à s'engager.

L'aurore se levait, brillante et parée de toutes ses couleurs. Le sénéchal qui savait vivre, commença en homme d'esprit la conversation par ces mots: Je crois qu'il fera beau aujourd'hui?

LA VIEILLE DAME, *interrompant ses oremus.*

Je pense comme vous, monsieur; plaise au Seigneur que cela continue pendant le reste de la route!

LE SÉNÉCHAL.

Madame, aurons-nous le bonheur de voyager longtemps ensemble?

LA VIEILLE DAME.

Je vais jusqu'à Paris.

Nous de même, s'écrièrent les voyageurs en *chorus.* Ces mots hautement prononcés réveillèrent le chanoine, qui croyant que des brigands pouvaient seuls causer une pareille rumeur, sans regarder autour de lui, se jeta à plat ventre en criant *miséricorde.* Comme la voiture n'était point trop large, il tomba sur les genoux

du malheureux campagnard, qui, voyant et sentant cette nouvelle masse sur lui, le repousse vivement et le fait rouler sous les jupons de la vieille dame; voulant se retenir, le chanoine s'accroche; des cris se font entendre, la dame saute de sa place, et s'élance au cou du marchand; mademoiselle Lise se met à pleurer; madame d'Hecmon riait aux larmes; Alexandre ne pouvait non plus retenir sa gaîté; le sénéchal portant ses deux mains à sa perruque, craignait de lui voir perdre l'équilibre; enfin c'était un bruit, un désordre dont on n'a point d'exemple. Cependant le calme se rétablissait, le chanoine relevé se confondit en excuses, la dame les accepta, Lucile ne pleura plus; madame d'Hecmon rit un peu moins, et quand on se fut rassuré, la conversation ne discontinua pas.

Alexandre ne parlait pas, il avait remarqué les yeux de madame d'Hecmon, qu'elle tournait sur lui avec une expression qui n'était point décourageante; en même temps il s'apercevait que Lucile, malgré sa gaucherie, avait seize ans, et quand on a dix-huit ans, ces remarques sont bien dangereuses.

Pour commencer une explication, il se hasarda à presser le pied de sa jeune voisine: il ne le fit d'abord qu'en tremblant; puis devenant plus hardi, il donne à ce mouvement une intention plus marquée. Soudain il aperçut les joues de Lucile se colorer plus vivement; ses yeux

se baissèrent, et au contraire son joli sein s'éleva en palpitant. Bientôt il sent un pied furtif presser à son tour le sien. Alexandre fut hors de lui, mais au même instant le démon de la coquetterie lui fit répondre, par un coup d'œil brûlant, au regard significatif que madame d'Hecmon venait de lui adresser. Voilà deux intrigues à la fois : mon étourdi ne s'occupa plus que du soin de les dénouer; et quoiqu'il n'eût que dix-huit ans, il se confia dans ses talents et dans les ressources inépuisables de son âge.

On continuait à parler dans la voiture: le marchand disputait avec le gentilhomme; le sénéchal contrecarrait le chanoine, au sujet de la prééminence que l'église s'attribuait sur les autres ordres du royaume; l'un citait les décrétales et les conciles; l'autre, les arrêts du parlement. La vieille dame parlait à tort comme à travers, tenait tête aux quatre causeurs; madame d'Hecmon, Lucile et Alexandre ne disaient que des mots sans suite, mais dont aucun n'était perdu..... La voiture s'arrêta; par un mouvement spontané le caquetage fut suspendu, et la portière venant à s'ouvrir, on écouta le postillon qui, son fouet à la main, et son bonnet de l'autre, prononça une harangue dont les conclusions étaient que vu la raideur de la côte qu'il fallait gravir, on priait les voyageurs de descendre, et de soulager ainsi les chevaux qui n'en pouvaient plus.

Attendu la beauté du temps, cette requête fut accueillie avec assez de succès : Alexandre s'élança le premier à terre ; Lucile, à laquelle il tendit les bras, s'y jeta avec légèreté, et tous les deux, avec adresse, se serrèrent mutuellement. Madame d'Hecmon vint ensuite, et comme elle avait ses projets, elle s'empara d'Alexandre et l'entraîna avec promptitude, au grand déplaisir de Lucile piquée de cette manière d'agir. Le chanoine et le gentilhomme faisant assaut de politesse, le marchand qui voulait les mettre d'accord, passa le premier, au moment où le noble campagnard cédait à l'abbé, de sorte que tous les deux se rencontrant à la portière, selon une des lois de la nature que le plus fort écrase le plus faible, le gentilhomme fut moulu par la pression horrible qu'il éprouva ; il en témoigna, d'une vive manière, son mécontentement ; le négociant peu honnête lui répliqua avec brusquerie, la dispute s'échauffa, et sans le chanoine et le sénéchal elle eût pu avoir des suites plus fâcheuses. Pendant ce temps madame d'Hecmon, suivie d'Alexandre, s'était hâtée de quitter le chemin pour prendre un sentier qui, traversant un petit bois, conduisait également au haut de la colline. Le besoin d'éviter la chaleur fut le prétexte dont elle se servit ; d'ailleurs Alexandre, en jeune homme bien élevé, se serait gardé de lui faire la plus légère observation. Quand on a chaud on est fatiguée ; quand on est fatiguée

on a besoin de repos; quand on a besoin de repos on cherche à s'asseoir; quand on veut s'asseoir, et qu'on trouve un frais gazon, on se couche; quand on se couche....

Le diable est si malin, et nous sommes si faibles! Voilà ce qui arriva et ce qui est arrivé, je gage, à tous mes lecteurs et lectrices. Oui, madame, vous avez beau me faire la mine; mais si vous avez mis le pied dans un bocage avec l'objet de votre préférence, assurément vous en êtes ressortie, mais avec du plus ou du moins, suivant votre position de dame ou de demoiselle. Madame d'Hecmon gronda beaucoup le téméraire Alexandre; comme elle était courroucée, il fallut l'apaiser. Comme Alexandre avait dix-huit ans, ainsi que nous l'avons déjà dit, la justification fut longue; quand il n'y eut plus de raisons à donner, ni d'excuses à recevoir, on se rappela que la lourde diligence avait fort bien pu arriver sur la hauteur, on courut pour la rejoindre; mais comme lorsqu'on est occupé le temps passe avec une vitesse inconcevable, malgré la dispute des voyageurs, la marche lente de la voiture, la hauteur de la montée, l'instant de repos, on avait eu le temps d'attendre nos promeneurs. Le chanoine marmottait entre ses dents des mots qui n'étaient point dans son pseautier. La vieille dame ayant placé sur ses petits yeux de grandes lunettes, parcourait quelques chapitres de *Marie Alacoque;* le magistrat tout à coup épris des charmes de

Lucile, rimait pour elle ce qu'il appelait un épithalame; le gentillâtre repassait la lame de sa vieille rapière, le marchand réglait un compte; Lucile avait grande envie de pleurer; les cochers juraient; les chevaux bénissaient cette suspension de marche, lorsque madame d'Hecmon et Alexandre reparurent. A leur vue un cri général s'éleva; le chanoine se préparait à gronder, car la figure de sa nièce n'annonçait pas la mortification; mais on ne lui en donna pas le temps. Déjà la vieille dame était remontée en voiture, suivant les droits incontestables que donne l'hymen, madame d'Hecmon la suit. Comme pour entrer dans une diligence il faut tourner le dos à ceux qui sont à terre, madame d'Hecmon montra le sien à l'assemblée, et la foudre éclata! La foudre; non, je me trompe, mais un rire inextinguible, quelque peu parent de ce rire fameux dont le grand Homère nous a donné la description, en nous parlant de la gaîté des dieux. Quelle était la cause de ce rire? Hélas! il provenait de ce qu'on ne s'avise pas de tout. Dans le petit bois madame d'Hecmon, trop lasse sans doute, s'était couchée; de larges taches vertes se peignaient sur son blanc déshabillé, et comme les hommes sont naturellement portés à mal penser, on se mit à rire tandis que le chanoine écumait, et qu'Alexandre, rouge jusqu'aux oreilles, se mordait les lèvres pour ne point partager la gaîté univer-

selle. Madame d'Hecmon ne pouvait point concevoir d'où naissait une telle hilarité; Lucile, boudant, l'avait suivie, tout le monde s'était replacé, et le marchand serrant la main d'Oransai, lui avait dit tout bas: „Bravo, jeune homme! vous devez ravir aux chanoines la dîme du plaisir qu'ils veulent ajouter à celles dont ils sont en possession. „L'abbé ne disait rien, mais il pinçait fortement sa nièce. Lucile ne levait plus les yeux; Alexandre, objet de la curiosité générale, était au supplice; la conversation traînait, les estomacs se vidaient, lorsqu'à la satisfaction de tous on arriva à la dînée.

CHAPITRE II.

LA FEUILLE A L'ENVERS.

Les hommes sortirent pendant qu'on préparait le repas. Le chanoine, grondeur, emmena sa nièce; l'impérieuse loi de la nécessité appela la vieille dame hors de la salle; Lucile, par un premier mouvement, voulut suivre sa grand'mère, mais un second mouvement la retint. Elle eut la curiosité de savoir comment Alexandre pourrait excuser sa longue promenade du matin. Le jeune officier, en homme consommé, lorgnant du coin de l'œil la pauvre ingénue, restait devant la glace occupé à rétablir dans sa parure un ordre qui n'y était plus. Il n'était pas d'ailleurs indifférent au plaisir de s'examiner dans son joli habit de sous-lieutenant.

Alexandre avait dans la physionomie je ne sais quoi de fier et de gracieux qui charmait au premier abord. Il était franc par de là toute expression, excepté avec les femmes. Que d'hommes lui ressemblent de ce côté! Son œil était vif, expressif, ses dents belles, la jambe bien tournée, sa taille haute et dégagée, peu de cheveux, de beau sourcils, une bouche bien meublée. Incapable de trahir son honneur, il lui eût sacrifié sa vie; d'une gaîté aimable, point de hauteur dans le caractère, ayant au contraire trop de penchant à la familiarité; mais bon, mais sensible, et adoré de tous ceux qui l'entouraient: tel était Alexandre d'Oransai.

Pendant que je fais son portrait j'oublie Lucile qui, debout, appuyée contre une fenêtre, faisait semblant de regarder la grande route, tandis qu'elle ne s'occupait que du bel officier. Alexandre cependant mettant fin à sa toilette, s'approcha de la fenêtre, et voulut causer avec Lucile; celle-ci croyant ne lui lancer qu'une épigramme lorsque dans le fait elle lui découvrait ses sentiments, lui dit avec intention: „A quoi vous amusez-vous, monsieur? allez trouver madame d'Hecmon: vous avez sans doute à lui dire des choses dont vous n'avez pas eu le temps de lui parler durant les deux heures que vous avez passées ensemble!" J'interromps ici ma narration pour donner un conseil aux femmes: Ne dites jamais à celui à qui vous n'avez point découvert votre amour,

allez vers une telle, car c'est lui dire, *j'en suis jalouse et je ne veux pas que vous me quittiez :* soit dit en passant, je reprends mon discours.

ALEXANDRE, *affectant un air d'ingénuité bien propre à tromper un jeune cœur.*

O! mon Dieu! qu'aurais-je à lui dire? c'est une femme si bavarde qu'elle ne vous laisse pas le temps de lui parler.

LUCILE.

Votre conversation a cependant été bien longue?

ALEXANDRE.

C'est qu'elle a voulu me donner une leçon de botanique.

LUCILE.

Voyez! Je ne l'eusse point crue aussi savante. Mais comment a-t-elle pu faire pour se salir le dos?

ALEXANDRE.

Dans la chaleur de la démonstration, elle a voulu faire une nouvelle expérience en regardant les feuilles à l'envers, et voilà d'où vient que la verdure l'a tachée.

LUCILE.

Les feuilles à l'envers! Je ne les ai jamais vues; cela doit être bien curieux?

ALEXANDRE.

Si j'en trouve l'occasion, je me charge de vous procurer ce plaisir; mais changeons de conversation. Vous avez dit dans la voiture, tantôt, que vous voudriez vous voir mariée?

LUCILE.

Hélas! oui, j'en aurais bien bonne envie.

ALEXANDRE.

Avez-vous par hasard déjà fait un choix?

LUCILE *rougissant.*

Hier encore j'aimais bien mon petit cousin; mais il me semble qu'aujourd'hui j'aimerais mieux un officier.

ALEXANDRE, *à part, faisant semblant de ne pas s'apercevoir de ce que ces paroles ont de flatteur pour lui.*

Ah! il y a un petit cousin; ils se fourrent partout. (*A Lucile.*) Et ce petit cousin est-il bien joli?

LUCILE.

Oh! oui.

ALEXANDRE.

Et qu'est-ce qu'il vous dit?

LUCILE.

Il me répète toujours qu'il m'aime.

ALEXANDRE.

Et puis?

LUCILE.

Il me serre la main, mais pas si fort comme vous le faites.

ALEXANDRE.

Ensuite?

LUCILE.

Nous nous promenons ensemble.

ALEXANDRE.

Quoi! il ne vous embrasse pas ainsi que je le fais?

LUCILE.

Non.

ALEXANDRE.

Sa main ne va pas ici et puis là? (et la main d'Alexandre, prenant goût aux voyages, allait partout).

LUCILE, *palpitant.*

Assurément non. Vous êtes bien plus aimable.

Elle disait, et la conversation s'animait. Déjà les yeux de l'ingénue brillaient d'un feu qui ne leur était pas ordinaire; déjà Alexandre, en habile officier, visitait les environs de la place avant d'attaquer la citadelle. Déjà le canon s'avançait, déjà..... lorsqu'on entendit du bruit. „Ah! mon Dieu, s'écria Lucile, qui vit Alexandre faire sa retraite, on ne peut point être tranquille! Vous verrez que vous n'aurez pas le temps de m'apprendre comme on aime, et que je ne pourrai l'enseigner à mon petit cousin."

„Malepeste, disait tout bas Alexandre, les heureuses dispositions! Puis s'adressant à Lucile : ce soir, quand tout le monde sera couché, si vous vouliez m'ouvrir la porte de votre chambre, nous pourrions causer ensemble sans faire du bruit?" — „Rien ne nous sera plus facile, répliqua la chercheuse d'esprit; car ma grand'mère, outre qu'elle est sourde, dort profondément comme une marmotte." — A ce soir donc," dit Alexandre en donnant à sa jeune victime le baiser le plus significatif et le plus incendiaire!....

C'était la grand'mère qui rentrait. Assurément la chaste dame ne s'imaginait pas que son sommeil dût favoriser des projets auxquels elle eût applaudi dans son jeune âge, et qu'aujourd'hui elle n'envisage plus qu'avec une sainte horreur.

Le chanoine revint aussi accompagné de

sa nièce, qui avait changé de linge ; à l'aspect de l'abbé un nouveau cri s'élève. L'imprudent ! il avait, sans doute pour de bonnes causes, retroussé sa soutane avec deux épingles ; et par une étourderie impardonnable, sa culotte ayant le pont-levis abaissé, laissait apercevoir..... Miséricorde ! s'écria la bonne dame, est-ce satan que je vois ? et le chanoine de s'enfuir, et les assistants de rire ; et Alexandre de ressentir des mouvement de colère ; et madame d'Hecmon, avec un imperturbable sang-froid, de lui dire, à ce soir ; et les indifférents de se mettre à table, et tout le monde de manger attendu le besoin, et de jurer contre les plats ; et l'hôte de se faire payer trois fois la valeur des mets qu'il a servis, et les voyageurs de remonter en voiture, et celle-ci de rouler. Pendant que dans son sein on dormait, digérait, pensait et espérait, les pieds d'Alexandre et de Lucile, les yeux de madame d'Hecmon et d'Alexandre étaient dans une continuelle agitation. La jeunesse est imprudente. Lucile, en voulant agir de ses deux pieds, heurta deux ou trois fois ceux du sénéchal ; attendu qu'un sénéchal peut avoir de l'amour-propre, il crut que l'on s'adressait à lui, et le voilà poussant des soupirs, tandis que d'une botte forte il presse légèrement, à ce qu'il croit, le gros orteil du gentilhomme campagnard qu'il pense être Lucile. Comme le gentilhomme avait des cors, tout à coup il fait un bond, pousse un cri

affreux, réveille les dormeurs, et fait envoler la troupe tremblante des légers amours. Le sénéchal stupéfait se rapetisse; le gentilhomme moins pressé s'apaise, et sans de nouveaux accidents on arriva à Angers, où l'on devait coucher. De la cour où l'on descendit, on entra dans la cuisine; à droite était le salon à manger servant de salle des voyageurs; à gauche, par une petite galerie, on se rendait dans les diverses chambres à coucher. Chacun pressa le souper, les uns ayant envie de dormir, les autres de veiller. Pendant qu'on mangeait, les moins assoupis bâillaient à se démonter la mâchoire. Le dessert n'était point entamé, que chacun se saluant d'un leste bonsoir se retire dans sa chambre. N° 9, monsieur le sous-lieutenant Alexandre, vicomte d'Oransai; n° 10, le gentilhomme et le négociant; n° 11, le chanoine de la cathédrale de Saint-Pierre, et sa candide nièce; n° 12, la vieille dame et Lucile; n° 13, le sénéchal qui avait voulu coucher seul, et pour cause.

Il était sensé que chacun dormait, lorsque le bouillant Alexandre, vêtu de sa chemise, et comptant les portes soigneusement inscrites dans sa mémoire, arrive au n° 12. On l'attendait. Il est reçu en entrant par le plus doux baiser, auquel il répond par un plus doux encore. La grand'mère reposait, rêvant à la gloire éternelle; Alexandre, prétendant qu'il meurt de froid, inspire de la pitié à Lucile.

Celle-ci touchée de l'entendre grelotter, quoiqu'on fût dans la canicule, l'assura qu'il pouvait sans la déranger prendre place dans son lit, et que dans cette position ils causeront avec plus de liberté. L'étourdi ne se le fait pas redire, il entre dans la couche virginale; dès lors il ne tremble plus; Lucile elle-même sent une chaleur extrême qui la dévore; Alexandre s'approche d'elle, il presse un sein qui bondit sous sa main caressante; bientôt leurs bras s'enlacent, leurs bouches se pressent, leurs corps se rapprochent, la jeunesse s'unit à la jeunesse, la beauté à la vigueur, et sous mille baisers s'étouffe le premier cri du plaisir, que le savant Montaigne assure être le dernier de la sagesse.

Ah! s'écriait Lucile dans ce moment de bonheur: combien mon petit cousin est loin du bel Alexandre! et la curieuse ne se lassait point de parcourir, de tâter; et ses attouchements allumaient de nouvelles flammes dans les sens de son heureux vainqueur; et Alexandre, véritablement transporté se disait: Lorsqu'il fait nuit l'esprit est bien inutile. Néanmoins, comme chaque chose a son terme, et que le flambeau de l'amour est sujet à s'éteindre comme la moindre bougie, Alexandre cherchant à prendre un peu de repos, qui pût lui rendre ce qu'un violent et rapide exercice venait de lui enlever, se couche sur le sein qui le presse, et dans un repos rempli de char-

mes, ces amants retrouvent de nouveaux désirs et de nouveaux aliments.

Ah! qu'ils sont beaux ces instants dont la jeunesse devrait seule jouir! C'est à seize ans, à dix-huit ans, que les jeux de l'amour sont doux : tout est neuf, tout est brillant; l'impétuosité de cet âge, des attraits qui ne font que de naître, des sens que rien n'a encore émoussés, une pudeur naturelle qui se mêle aux emportements de la passion; tout s'unit pour nous prouver que les fleurs du printemps ont une fraîcheur que doivent faner les ardeurs de l'été. Lucile qui brûlait d'acquérir une instruction entière, recommençait ses leçons avec Alexandre, lorsqu'un bruit affreux parvient jusqu'à eux. Le lecteur n'a point sans doute oublié que madame d'Hecmon avait, à la dînée, fait un appel à d'Oransai; elle s'attendait à le trouver dans sa chambre; et tranquille dans son lit, elle invoquait le sommeil pour qu'il vînt fermer les yeux du chanoine. D'abord, au moment de se coucher, elle lui avait fait une scène; il avait riposté, et tous deux, contre l'usage, firent lit à part. Le temps s'écoulait, et le fâcheux ne s'endormait pas. Madame d'Hecmon enrageait! elle tremblait de ne pouvoir rejoindre son jeune ami, qui par ses belles manières de la matinée l'avait fortement intéressée. Enfin un long ronflement, pareil à ceux que se permettait le chanoine quand il disait son office, vient lui apprendre que le moment est propice, et qu'elle

peut en profiter. Elle ne perd point des instants précieux; soudain elle sort de sa chambre, et se glisse vers celle de notre officier; mais elle se trompe, une porte ouverte l'égare; elle entre, trouve un lit, étend la main, touche la poignée d'une épée, ne doute plus qu'elle ne soit auprès d'Alexandre; elle le pousse doucement, et par ses caresses cherche à le réveiller.

Excité par le démon de la chair, comme par une aveugle espérance, le sénéchal s'était mis en chemin sans trop savoir où il irait. Comptant sur un hasard favorable, il avançait en chemise, à pas de loup, quand un corps, une tête plus dure que du marbre, vient heurter la sienne. L'individu heurtant, et l'individu heurté se retirent avec précipitation, mais leur retraite est si malheureuse, que le sénéchal rencontre les marches de l'escalier, tombe de son haut sur un chien qu'il réveille, et qui se sentant attaqué mord rudement l'agresseur à la fesse, et lui fait pousser des cris de Mélusine. D'une autre part, le chanoine (car c'était lui qui, ayant entendu sortir sa nièce, s'était levé pour la suivre et savoir quel était le but de sa promenade nocturne), le chanoine, dis-je, se reculant toujours, enfonce la porte des latrines et se renverse sur une personne qui, tombant avec lui, entraîne des vases qui se brisent avec un fracas épouvantable. Le chanoine se sentant mouillé croit que son sang se répand par une dangereuse blessure; le voilà qui hurle en criant

au secours. Le marchand dont il avait occasionné la chute, et qui était sorti pour satisfaire à ses besoins, entendant le vacarme, ne sachant quel est celui qui est tombé avec lui, craignant d'être attaqué par des voleurs, distribue de nombreux coups de poings au chanoine en criant aussi à l'assassin. L'hôte, sa femme, ses servantes, les palefreniers se lèvent; les chats miaulent, les chiens aboient; les femmes pleurent : on appelle la garde. L'hôte, pour montrer sa bravoure, tire en l'air un pistolet chargé à poudre. A cette explosion la terreur est à son comble, on crie, on hurle de plus belle.

Pendant tout ce vacarme, Alexandre, abandonnant Lucile, s'était retiré dans sa chambre. Madame d'Hecmon, à demi morte de peur, n'osait faire un mouvement. Enfin on apporte des lumières; le chanoine court à la chambre du gentilhomme, qu'il croit être celle d'Alexandre; et de quel étonnement n'est-il point frappé, lorsqu'il voit sa nièce serrant le gentilhomme dans ses bras et celui-ci sensible à sa bonne fortune, ne s'apercevant pas du fracas qui se faisait autour de lui! A la vue de son oncle, et plus encore à la vue de celui qu'elle prit pour Alexandre, madame d'Hecmon heurtant le domestique qui portait la lumière, trébuche sur lui, le chanoine sur elle, le gentilhomme sur le chanoine. A ce nouveau bruit, les servantes tombent sur les palefreniers; l'hôte qui montait l'escalier est renversé sur

sa emme, celle-ci abat le marchand, les clameurs recommencent. Un trompette qui logeait dans l'auberge, éveillé en sursaut, et croyant les ennemis dans la ville, prend sa trompette et sonne l'alarme. Tous les voyageurs à demi endormis tirent leurs sonnettes à la fois, le cuisinier se pend à la cloche du dîner; les voisins crient au feu; en un instant la ville est sur pied: on va, on vient, on court, on s'informe, et tout finit par rire.

Le chanoine se fait laver le derrière; le sénéchal applique un emplâtre sur sa fesse mordue; madame d'Hecmon assure son oncle qu'elle était sortie pour une affaire indispensable, mais qu'ayant entendu crier au voleur elle avait, dans sa frayeur, oublié la porte de sa chambre, et que toute éperdue elle avait couru au hasard se réfugier dans le premier lit trouvé. Si le chanoine l'eût surprise avec Alexandre, il n'eût pas cru un mot de ce récit; mais comme c'était le lit du vieux gentilhomme que madame d'Hecmon avait partagé, il fut plus facile à se laisser surprendre. Pendant cette scène nocturne, le jeune d'Oransai se tenait à quatre pour ne point éclater de rire; de son côté Lucile soupirait après l'interruption de ses plaisirs, et la vieille dame ne se réveilla point, malgré le bruit occasionné par ce tapage infernal.

Il était cependant jour, on se préparait à partir. Quand il fallut monter dans la voiture,

chacun se regarda avec un peu de confusion ; la paix n'était point solidement établie entre le chanoine et le sénéchal, celui-ci ne lui pardonnait point d'avoir été la cause qu'il avait été mordu par un chien, accident qui le contraignait à s'asseoir sur un côté. Pour Lucile, les yeux battus et humides, la bouche amoureusement entr'ouverte, et mille petits détails qu'une femme usagée remarque, prouvèrent à madame d'Hecmon qu'Alexandre avait été infidèle, et que cette nuit avait ajouté aux connaissances de Lucile. On se tint ainsi sur la défensive. Alexandre, avec une extrême adresse, évita si bien sa première conquête, qu'elle ne put lui adresser une parole. Le marchand riait *in petto ;* le gentilhomme prenait un air demi conquérant; enfin madame d'Hecmon, lasse d'une pareille manière d'être, proposa de jouer à des petits jeux ; chacun accepta : on choisit le fameux *pigeon vole*, qui depuis des siècles est en possession de s'offrir le premier, et de plaire quelquefois. Après qu'on eut joué pendant quelque temps, il fallut distribuer les gages; parmi les pénitences qui furent infligées, madame d'Hecmon donna des mots qu'Alexandre remplit en bouts-rimés. Le sénéchal récita son épithalame que je ne rapporterai point, car nos ouvrages périodiques ne nous laissent rien à désirer sur des poésies de cette force, mais je puis assurer qu'on en voit rarement de pareils.

Les bouts-rimés, les vers amusèrent la compagnie : on se rapprocha. Le dîner vint sceller cette nouvelle union, et à la couchée on était de la meilleure intelligence.

Madame d'Hecmon espérant de retrouver Alexandre à Paris, où ils se rendaient tous deux, voulant d'ailleurs apaiser son oncle de route, fut tranquille, et laissa pendant tout le reste du voyage les deux jeunes gens se livrer à leurs brûlantes caresses. Chaque nuit Alexandre allait causer avec Lucile; chaque nuit Lucile s'instruisait davantage; et lorsqu'elle arriva dans la capitale de la France, on ne l'aurait point prise pour une niaise provinciale, tant l'esprit vient aux filles avec facilité. Elle promit, en se séparant, d'aimer toujours Alexandre; mais comme elle ne devait plus le revoir, ce serment fut oublié avec la même facilité. Quant à d'Oransai, il ne promit rien en débarquant à l'hôtel des Messageries. Les divers voyageurs, après avoir renouvelé leurs assurances de souvenir, et s'être fait de réciproques civilités, se séparèrent.

Le gentilhomme prit le chemin du Marais; le négociant, celui du boulevard des Italiens; le chanoine fut loger dans la Cité, rue Saint-Louis, n° 9, ainsi que le portait l'adresse que sa nièce glissa dans la main d'Alexandre; la vieille dame et Lucile furent s'établir place Dauphine; et le jeune d'Oransai, dans l'hôtel de Bretagne, rue Saint-Honoré.

Il tressaillait au plaisir de parcourir Paris, de revoir Lucile; mais sa joie fut de courte durée: le domestique qui lui servait d'escorte, lui remit une lettre de son père, par laquelle le comte ordonnait à son fils de partir le lendemain pour sa garnison. Alexandre, respectueux et soumis, soupira, mais ne résista pas. Quand le jour eut paru, sans embrasser ses deux bonnes amies, il continua sa route, et après une semaine de marche, il arriva au lieu de sa destination.

CHAPITRE III.

L'AMOUR.

SORTIR du sein d'une famille dont on est adoré; quitter une mère empressée à satisfaire vos goûts, toujours portée à prévenir vos désirs; ne plus voir autour de soi cette foule de flatteurs, dont sera toujours environné celui qui possédera quelque fortune; ne plus être caressé, applaudi, voilà sans doute des sujets de peine: mais joignez encore à ces privations les railleries d'une jeunesse votre égale, qui vous persifle, se plaît à vous tourmenter, suivant qu'elle découvre que vous avez été plus ou moins gâté dans votre enfance, voilà la position dans laquelle se trouve Alexandre d'Oransai, lors de ses débuts dans la garnison. Le major d'Entremont l'attendait avec

impatience. Vieil ami du comte, il vouait au fils de son ami la même tendresse. D'Entremont avait passé ses jours dans les camps; il connaissait les agréments, les dangers de la vie militaire; il se promettait de diriger Alexandre par un chemin qui, sans lui paraître trop austère, le fût cependant assez pour l'empêcher de se perdre, ainsi que le faisait nombre de jeunes seigneurs abandonnés à leur inexpérience. D'Entremont, peu riche, avait toujours su par son excellente conduite, non seulement marcher de pair avec les plus fortunés du régiment, mais encore les surpasser. Victime de plus d'une injustice, il avait vu, sans murmurer, des enfants portés par la faveur lui ravir les places qu'il eût dû occuper. Cependant le reproche, les plaintes ne s'échappaient point de sa bouche; il ne voulait point, par son exemple, autoriser ses inférieurs à fronder les opérations du ministère. Rigoureux pour la discipline militaire, il punissait sans aigreur, sans caprice comme sans partialité; il avait été jeune, et plus que tout autre, il savait combien on doit avoir de l'indulgence pour des adolescents emportés souvent malgré eux; mais s'il était facile à excuser les erreurs de la tête, il était inflexible pour les vices du cœur : une étourderie était pardonnée; une méchanceté, une fausseté le trouvaient inexorable. Respecté des officiers, estimé de ses supérieurs, l'égal de tous par son mérite et sa

naissance, on disait toujours de lui ce peu de mots : *C'est un honnête homme.*

Alexandre, savait quel sentiment inaltérable unissait le comte d'Oransai et le chevalier d'Entremont; il assura ce dernier de son obéissance sans bornes. Le major causa peu avec lui le premier jour, mais les jours suivants il l'initia dans ces riens qui cependant sont tout, soit dans le monde comme dans les garnisons. Grâces aux soins d'Entremont, Alexandre, par ses gaucheries, n'inspira point aux sots ce sourire de supériorité dont ils osent souvent accueillir l'homme d'esprit qui dédaigne s'instruire de leur jargon. D'Oransai plut généralement; son extrême facilité ne permit point de lui adresser des reproches sur une morgue, une réserve quelquefois injurieuse que des nouveaux venus se permettent quelquefois. Il fallait cependant le *tâter*. Le tâter!!! Connaissez-vous ce que veut dire ce mot, lecteur? Non. Eh bien je vais vous l'apprendre. Un nouvel officier arrive dans un régiment, il y porte l'amour pour son état, l'envie de servir son souverain. Il est l'espoir d'une famille qui de lui attend l'illustration; son courage, ses talents militaires doivent être funestes aux adversaires de l'Etat. Vous pensez que rien ne doit s'opposer à ces généreuses envies : détrompez-vous, la mort qu'il porterait dans les rangs des ennemis, il la reçoit de son compatriote, d'un homme qu'il n'a point offensé,

d'un homme qui n'a contre lui aucun sentiment de haine, qui, l'instant d'après, si l'un d'eux ne succombe pas, va devenir son ami. Pourquoi, me direz-vous, cette rage? Je vous ai déjà répondu parce qu'on veut le *tâter*, c'est-à-dire parce qu'on veut voir si un Français a du cœur!!! Ah! qu'il mérite d'être sévèrement puni celui qui fait cette injure à sa patrie, puisqu'il peut croire qu'elle a produit un enfant indigne d'elle; et c'est pour satisfaire à cette odieuse curiosité qu'on enlève un défenseur au royaume, un fils à son père; qu'on ferme, sans retour, une carrière brillante, et qu'on verse le sang de son frère.

Exécrable coutume!!! Oui, sans doute, il est beau de défendre, les armes à la main, l'honneur de sa famille, de disputer la main de son amante. Combien est méprisable l'être assez vil pour souffrir une insulte humiliante; mais combien est encore plus coupable l'être qui, de sang-froid, va provoquer celui dont il devrait être l'ami!

Il fallait, comme je l'ai dit plus haut, tâter Alexandre. Un détestable sujet, qui par sa mauvaise conduite s'était fait chasser de plusieurs régiments, se chargea de cette affaire. La douceur, la politesse d'Oransai déjouèrent mainte fois ses desseins. Enfin un jour il dit à haute voix, dans un café où les officiers allaient passer quelques heures, que celui-là était un lâche, qui souffrait qu'on le heurtât

en passant. Alexandre entendit ce propos; deux heures après, comme il descendait les escaliers de la salle de spectacle, Martin (c'était le nom de l'officier) vient à lui et le frappe du coude rudement.

— Monsieur, lui dit Alexandre, en l'arrêtant, je ne suis point aussi sévère que vous; en me heurtant avez-vous eu l'intention de me manquer, ou bien cette rencontre a-t-elle été celle du hasard?

— Elle sera ce que vous voudrez, mon jeune officier, lui répondit Martin en ricanant.

— Eh bien, répliqua Alexandre, sans s'émouvoir, elle sera pour l'un ou pour l'autre l'arrêt de mort.

Il dit, et ces mots prononcés avec une fermeté extraordinaire, portèrent un trouble, précurseur d'un danger éminent, dans l'âme de Martin; mais il n'était plus temps de reculer, il fallait combattre. Sur-le-champ les deux adversaires choisissant leurs seconds, s'éloignent de la ville, et un combat terrible va commencer, éclairé par la faible clarté de la lune. Alexandre, indigné du procédé de Martin, et résolu à ne plus recommencer, préférait périr que de ne pas tirer vengeance d'un aussi infâme procédé. Au moment de se mettre en défense, le souvenir de son père, de sa mère chérie, vinrent apporter la douleur dans son âme; cependant, loin de se livrer à ces tristes idées, il cherche à les détourner, et prête toute

son attention à repousser le fer de son ennemi. Martin s'apercevant qu'Alexandre se tenait sur la défensive, crut qu'il le craignait. „Jeune homme, lui cria-t-il, vous mollissez!" Ces mots étaient à peine prononcés que d'Oransai, pareil à la foudre, se précipite sur lui, et lui passant son épée au travers du corps, le fait tomber expirant sur la terre.

A la vue du meurtre qu'il vient de commettre, le généreux Alexandre oublie qu'il a été provoqué : aidé de ses deux camarades, il essaie de rendre à la vie ce cadavre insensible; il n'est plus temps..... Une sueur glacée fait frissonner d'Oransai; une larme partie de son sensible cœur vient sillonner sa joue pâle : on l'entraîne, et c'est avec bien de la peine qu'on put, au bout d'un long espace de temps, lui rendre sa première gaîté.

Le lendemain on apprit publiquement la mort de Martin; on fit des recherches pour la forme, mais le coupable n'ayant point été découvert, le cadavre de Martin et son souvenir furent ensevelis dans la même tombe.

Cette affaire fit le plus grand honneur à Alexandre. Le major, lui-même, le félicita; et lorsque le comte lui écrivit, d'Oransai vit percer dans le style de la lettre une satisfaction qu'il ne pouvait pas se cacher. Présenté par le major, Alexandre parut dans les premières maisons de la ville; partout on l'accueillit avec distinction : on aimait sa gaîté franche et

naturelle, son humeur peu cérémonieuse ; il jouait la comédie à ravir ; il était galant auprès des femmes, et poli pour les hommes. Parmi les sociétés dans lesquelles il était admis, Alexandre ne tarda pas à distinguer celle de M. de Clagni, père d'une foule de jolies demoiselles ; celui-ci se voyait l'objet des avances d'une foule de jeunes gens qui, formés dans les grands principes, voulaient d'abord, en plaisant au père, se faire mieux voir des jeunes personnes. D'Oransai ne se définissait pas trop bien quel était le sentiment qui le conduisait si constamment dans cette maison.

Une aventure qui lui arriva quelques jours après, lui apprit à lire clairement dans son cœur. Aux portes de la ville, M. de Clagni possédait une terre charmante qu'il embellissait encore chaque jour ; de superbes terrasses placées en amphithéâtre formaient un immense jardin orné de vastes bassins de marbres, de riches statues, de belles salles de bains, de bois délicieux ; l'intérieur, plus magnifique encore, attirait la curiosité publique. Pendant les chaleurs de l'été, M. de Clagni, suivi de sa famille, se retirait dans ce charmant séjour. D'après une invitation commune à lui et au chevalier d'Entremont, Alexandre avait la permission de venir quelquefois faire sa cour à madame de Clagni, et il profitait amplement de cette aimable faveur. Un après-dîner il venait d'arriver ; M. de Clagni s'était retiré dans son

cabinet, son épouse était sortie. Le valet de chambre dit à M. d'Oransai, qui se préparait à se retirer, que les demoiselles étaient dans le jardin. D'Oransai, empressé de les rejoindre, s'avançait à grands pas, lorsque des cris qu'il entendit hâtèrent encore sa marche. Il approche, il voit d'un coup d'œil que ces jeunes demoiselles jouant avec un batelet sur le plus grand des bassins, avaient fait chavirer la frêle nacelle, et que la charmante Elise était tombée dans l'eau. Il s'élance, saisit Elise, et la rapporte sur le bord, privée de connaissance ; la peur, et nulle autre cause l'avait fait évanouir. Mais à l'intérêt que prend d'Oransai, au trouble intérieur qu'il ressent, à son agitation, il ne peut plus méconnaître le sentiment qu'il éprouve. Il frémit d'abord, mais il se livre bientôt après au penchant irrésistible par lequel il est entraîné.

Les soins qu'on prodigue à Elise la tirent de son engourdissement; elle ouvre les yeux, et voyant d'Oransai devant elle, elle les referme promptement. „M. Alexandre, lui dit-elle d'une voix qui fut jusqu'à son âme, je vous dois la vie." M. Alexandre, au lieu de M. d'Oransai : oh! comme cette nuance est sentie par celui qui aime véritablement! on n'appelle point par le nom de naissance celui qui vous est indifférent, et jamais on ne donne à l'objet qu'on aime le nom porté par sa famille. L'étranger est d'Oransai, l'ami du cœur est Alexandre; celui-ci, transporté, ne cherche pas à diminuer

aux yeux d'Elise l'importance du service qu'il vient de lui rendre. Il a trop besoin de sa reconnaissance pour se faire pardonner le tendre aveu qu'il sent ne plus pouvoir reculer. On ramena Elise au château, ses sœurs la suivirent; on voulait la contraindre à se mettre dans son lit, mais elle s'y refusa obstinément: Alexandre n'eût pu entrer dans sa chambre; dans ce moment on n'oubliait point d'Oransai, chacun l'embrassait, le caressait. „Il faut, s'écria M. de Clagni, que ma fille embrasse son libérateur." Alexandre ne se le fait point répéter, il vole vers Elise; celle-ci, trop peu adroite, ne sait point refuser, et c'est en présence d'une famille qu'Alexandre donne, et qu'Elise reçoit le premier baiser de l'amour.

Il était tard quand d'Oransai se retira; son sommeil ne fut point tranquille: il voyait Elise; comme une ombre légère, elle venait s'offrir à son imagination.

Elise n'était point grande, mais sa taille peu élevée était pleine de grâce; rien n'égalait la vivacité de ses yeux superbes; sa bouche où, sous une rose, brillait le plus blanc émail, et qui embellissait Elise par un sourire si aimable que rien ne peut en rendre les charmes; la peau d'Elise était d'une blancheur éblouissante; son pied d'une extrême petitesse; enfin tout son ensemble plaisait, et son esprit naturel, impétueux, et quelquefois malin, sa conversation légère et variée, prêtaient de

nouveaux appas à son portrait; mais supérieure encore à tout, rien n'égalait la grandeur d'âme d'Elise; ses sentiments purs et sublimes, sa volonté ferme pour le bien, son attachement à sa famille, tout, en un mot, complétait une réunion de qualités qu'on ne peut guère espérer de trouver ensemble. Elise, dans le monde, était comme dans l'intérieur de son ménage, franche et communicative; rien ne l'éblouissait, rien ne savait lui en imposer; bienfaisante sans ostentation, attachée au culte de ses pères, menant une conduite irréprochable, elle aimait pourtant à plaire, et celui qui soupirait pour elle, s'il n'était pas écouté, était au moins souffert.

Le caractère d'Alexandre avait trop de rapport avec le sien pour ne pas sympathiser ensemble; le même trait les perça, et ils comprirent que c'était de l'un et de l'autre qu'ils devaient attendre le bonheur de leur vie. Une semaine après l'événement que je viens de rapporter, d'Oransai se promenant seul, s'avança près du bassin, théâtre de l'accident d'Elise; cette vue lui parlant plus vivement de son amour, il s'éloigna, et portant ses pas vers un bosquet voisin, il se mit à composer les vers suivants qu'il chantait à demi-voix, ne voulant pas confier son secret à des importuns.

C'est trop longtemps souffrir ma peine,
C'est trop longtemps nourrir mes feux;
Je dois plutôt rompre une chaîne
Qui me rend ainsi malheureux.

Que dis-je! une telle entreprise
Ne peut ainsi se déclarer,
Je dois toujours auprès d'Elise,
Toujours pour elle soupirer.

Alexandre terminait ainsi sa *plaintive romance* quand il se présenta à l'entrée d'un cabinet de feuillage, qui n'avait point d'autre issue que celle par laquelle il entrait. Il avance; ..... O surprise! ô terreur! il aperçoit Elise, la colère n'animait point son regard; cependant d'Oransai se précipite aux genoux de la jeune de Clagni, et d'une voix étouffée il implore son pardon avec tant de chaleur, qu'Elise, subjuguée, ne peut s'empêcher de lui répondre en colorant ses joues vermeilles du pudique incarnat de la modestie: „Alexandre, si j'étais fâchée, je ne m'arrêterais pas à vous écouter. Elle dit, sa rougeur redouble, et d'Oransai, ivre d'amour et de joie, lui fait et reçoit les serments solennels d'une tendresse qui ne doit plus s'éteindre qu'avec leur vie. Ils arrêtèrent dès ce moment que les flambeaux d'un hymen étranger ne brûleraient point pour eux; leur extrême jeunesse leur parut un obstacle à leur prompte union; d'ailleurs la guerre venait de se rallumer, et dans ce moment Alexandre n'eût point voulu contracter des liens qui, pour quelque temps, l'eussent ravi à la gloire.

La fière Elise partageait ses sentiments, et l'héroïsme soutenant leur courage, ils virent

sans une trop violente douleur, l'instant de leur séparation. Il arriva : le régiment reçut l'ordre de se rendre sur les frontières ; dès ce moment le bruit, le mouvement redouble dans la ville. Il faut avoir habité une ville de garnison pour se faire une juste idée de l'effet que produit le changement d'un régiment : chaque officier, chaque soldat a ses amis et sa maîtresse ; on redoute l'instant d'une séparation qui ne laisse pas espérer d'ordinaire un rapprochement bien rare. On pleure ici, là on se réjouit au sujet du rival qui s'éloigne ; les créanciers sont plus alertes que jamais ; les officiers vont faire de tendres adieux : on les reçoit la larme à l'œil, cependant à travers ces regrets perce un vague désir de connaître leurs successeurs ; on perdra peut-être au change, mais ce seront de nouveaux personnages, de nouvelles figures, et pour les Françaises la nouveauté a tant de charmes !

Le jour du départ arrive, de grand matin le tambour bat, on s'arrache des bras de l'amour ; chacun court à son rang ; élégamment vêtus, l'épée à la main, au son d'une musique militaire, tous défilent en ayant grand soin de faire passer la troupe dans les principales rues de la ville ; on reconnaît ses amis, on salue de l'épée, on étouffe un soupir ; dès qu'on a franchi les portes on respire plus gaîment, et l'on ne s'occupe plus des absents avant la couchée prochaine.

Alexandre ne sut point en agir ainsi : amoureux véritablement, il dévorait ses larmes ; et ce fut dans le sein de son ami d'Hervillé qu'il déposa sa tristesse. La rapidité de leur marche les mit bientôt en présence de l'ennemi. A chaque combat la victoire favorisait l'armée française, et à chaque victoire un grade nouveau devenait la récompense d'une action d'éclat d'Alexandre d'Oransai. Pendant son absence, avec quelle avidité Elise lisait les gazettes qui l'entretenaient des exploits de son amant ! Oh ! comme elle était fière de son choix ! Avec quel orgueil elle se parlait de son amour ! La paix vint ajouter à son bonheur.

Paré du grade de lieutenant-colonel, ayant obtenu un congé, Alexandre se hâta de se rendre auprès de son amie : il la trouva toujours plus tendre, plus aimante ; et lui n'eut point, devant elle, à rougir d'une seule infidélité. Délicieux moment du retour, quel est celui qui pourrait vous bien décrire ! Comment peindre ces mots entrecoupés, ces rapides caresses, ces questions, ces réponses qu'on n'entend point, ces récits si douloureux et puis les élans d'une joie que rien n'empoisonne ! que peut-on désirer de plus ? on était éloigné et l'on s'est revu. Ah ! qu'ils les ressentaient bien ces charmes du retour, les deux amants dont je peins les transports. Quand pourrons-nous, disait Elise, ne plus nous quitter ?

— Chère amie, nous le pourrons bientôt ; je

vais de ce pas écrire à mon père, il ne peut s'opposer à notre union : où trouverait-il mieux? fortune, naissance, grâces, esprit, talents, tu réunis tout. Oui, tu seras mon épouse, et un mois ne s'écoulera pas avant que je ne puisse te donner ce nom.

Il dit et écrit à son père une lettre dans laquelle respiraient son amour et son espoir; il y demandait la main d'Elise comme la récompense de ses succès; il la peignait telle qu'il la voyait, et le pinceau de l'amour est si brillant!

La lettre partit, en attendant celle du comte, Alexandre ne s'éloignait point de son Elise; toujours ensemble, leur tendresse s'augmentait à chaque instant; ils étaient heureux près l'un de l'autre, il n'entrait point dans leur idée que ce bonheur dût disparaître. L'impatient d'Oransai comptait les heures, les minutes, les jours, jusqu'à celui qui devait lui apporter la réponse de son père. Il lui semblait que les courriers, par leurs retards, se faisaient un jeu de son attente : il assiégait l'hôtel de la poste; enfin cette épître tant désirée arrive, Alexandre s'empresse de rompre le cachet, il jette les yeux, et lit une lettre conçue en ces termes : *Je veux vous répondre de vive voix; partez sur-le-champ pour me rejoindre, votre père l'ordonne.* PHILIPPE,

Comte d'Oransai.

CHAPITRE IV.

LE MARIAGE.

ALEXANDRE, stupéfait, laissant tomber à ses pieds la lettre fatale, demeura immobile pendant quelques minutes mais bientôt son amour désespéré laissa échapper une foule de paroles de fureur et de menaces; des pleurs vinrent soulager son cœur gonflé : cependant, que faire? à quoi pouvaient servir les larmes, les plaintes, lorsqu'il fallait agir? Que dire à Elise? Son juste orgueil ne s'offensera-t-il pas d'une réponse pareille? Quoi! sans lui dire un mot de l'objet qui le touche si vivement, on veut contraindre Alexandre de partir! Depuis quand croit-on que le lieutenant-colonel doive avoir une soumission

sans bornes, dans une affaire qui doit décider de son bonheur? Telles étaient les diverses réflexions qui passaient rapidement dans les idées d'Alexandre : il fallait pourtant prendre un parti; après une longue indécision, il ramasse le funeste écrit et va le porter à son amie.

Elise était seule quand d'Oransai entra; elle vit leur malheur peint sur sa figure : il ne put proférer une seule parole, et dans un silence douloureux il lui présenta le papier, cause de son désespoir. Elise l'ayant lu d'un coup d'œil :

— Il faut obéir, dit-elle.

ALEXANDRE.

Obéir! Vous voulez que je vous quitte, que j'aille loin de vous faire le serment de renoncer à ce que j'ai de plus cher au monde!

ÉLISE.

Votre père ne vous dit pas un mot qui doive faire naître vos craintes à ce sujet.

ALEXANDRE.

Ne devait-il pas me témoigner combien il ressentait de satisfaction de l'hymen honorable que je voulais contracter?

ÉLISE.

Peut-être qu'il désire éprouver votre cœur.

ALEXANDRE.

On ne l'éprouve pas ainsi. Qu'espère-t-il? a-t-il calculé la position dans laquelle il met son fils? Je dois, ou renoncer à vous, ou désobéir à mon père : je suis placé entre la tendresse et le respect filial, mais je le sens, ce dernier sentiment ne peut l'emporter dans mon âme sur celui que vous m'inspirez.

ÉLISE.

N'importe, Alexandre : quel que soit votre amour, il ne peut vous dispenser de témoigner à votre père votre obéissance. Partez, je vous en conjure, je l'exige ; allez plaider notre cause auprès de votre père, s'il veut s'opposer à notre union ; ou recevoir sa bénédiction paternelle, s'il ne veut que vous éprouver.

ALEXANDRE.

Eh bien! je pars; vous serez obéie; mais si le succès ne répond point à votre attente....

ÉLISE.

Je ne serai point à vous.

ALEXANDRE.

Grand Dieu!

ÉLISE.

Mais jamais je ne contracterai d'autre hymen.

Cruelle amie, combien vous abusez de l'empire que vous avez sur moi!

A ces mots ils se quittèrent, non sans s'être mille fois répété les assurances d'un amour qui saurait tout braver, et sans s'être donné les mots les plus doux et les plus tendres.

La vitesse de la poste ne servait point l'impatience d'Alexandre; il doublait, triplait les récompenses des guides; aussi il était servi avec une telle rapidité, que ce fut dans un temps moins considérable que le courrier met à parcourir cet espace, qu'il arriva du lieu dont il était parti à Nantes où il se rendait.

En arrivant, malgré le courage que lui donnait son amour, il ne put s'empêcher de ressentir une émotion secrète. Sa mère fut la première qui l'aperçut : ivre de joie elle se jette dans ses bras, et leur cœur tressaillit du plaisir le plus pur; ses frères, ses sœurs l'environnèrent, leurs caresses dissipèrent son trouble; néanmoins il demanda s'il n'aurait pas le bonheur de voir son père. Alors la comtesse, laissant échapper quelques marques de tristesse, lui dit que le comte était dans son cabinet, et qu'il avait fait dire qu'Alexandre fût introduit chez lui sans témoin. D'Oransai, sans plus attendre, témoigna le désir de se rendre auprès de son père; il entra. A son aspect le comte, par un premier mouvement, s'avança vers lui

les bras ouverts et l'embrassa tendrement; Alexandre répondait à cette marque d'amour paternel lorsque son père se dégageant lui dit:

— Venez-vous, fils docile, pour m'obéir?

ALEXANDRE.

Je viens, mon père, pour vous demander un consentement que vous ne pouvez me refuser.

LE COMTE, *avant de répondre.*

Monsieur, veuillez, je vous prie, lire la lettre que je vous écrivais lorsque je reçus la vôtre.

ALEXANDRE, *lisant à haute voix.*

La fortune, mon cher fils, se plaît à couronner les succès et la bonne conduite : dans le temps que vous vous signalez aux champs de l'honneur, on m'offre pour vous un mariage qui comble mes espérances. Dans la carrière militaire, comme dans toute autre, il est nécessaire d'avoir quelque protection pour avancer avec plus de vitesse; le grade de colonel doit être l'objet de votre ambition. Eh bien, il ne dépend que de vous de l'obtenir, si vous le voulez, en acceptant, avec le brevet qui vous le donnera, la main de la nièce d'un ministre, parent de notre famille. Je ne doute pas de votre consentement;

tout me dit que mon enfant se reposera sur moi du soin de sa félicité à venir. Hâtez-vous donc de revenir auprès de moi, et croyez-moi votre tendre père.

PHILIPPE,
Comte d'Oransai.

Alexandre termine.

LE COMTE.

Quelle sera votre réponse?

ALEXANDRE.

O mon père! ne déchirez pas mon cœur, n'exigez point de moi une obéissance qui ferait mon malheur éternel.

LE COMTE.

Ainsi mes espérances seront déçues; ainsi vous sacrifiez à un fol amour votre avancement, l'obéissance que vous me devez : je ne trouve plus en vous qu'un fils ingrat et rebelle.

ALEXANDRE.

Non, je ne suis ni ingrat ni rebelle. Quoi! vous pouvez appeler ingratitude et rébellion la résistance que j'apporte à vos projets? Mon père, j'aimais; je vous avais appris mes sentiments avant que vous eussiez pu me communiquer vos intentions; le soin de ma fortune m'occupe sans doute, mais je ne veux pas

devoir à la faveur une récompense que je mérite. D'ailleurs, la femme que je veux épouser n'est point choisie dans une classe à laquelle nos justes préjugés refusent de s'allier; la richesse sourit à M. de Clagni, et je sacrifierais un amour qu'approuvent les convenances sociales, à un intérêt qui ne peut me toucher. Pardon, mon père, si j'ajoute quelques paroles encore : l'avancement rapide qui a été le prix de mon courage, ne permet plus que mes volontés soient comptées pour rien; j'ai un état, un rang honorable dans la société, je me dois à moi-même; et une obéissance trop servile, surtout dans un point où notre honneur ne peut être compromis, me rendrait coupable à mes propres yeux.

LE COMTE, *hors de lui.*

C'en est assez, monsieur : joignez l'insolence à l'oubli de vos devoirs; mais vous n'êtes pas encore au point où vous croyez être; je vais trouver ce M. de Clagni que j'ai connu dans ma jeunesse, nous verrons s'il n'aura pas un plus grand pouvoir sur sa fille que moi je n'en ai sur un fils que je me repens d'avoir trop aimé.

ALEXANDRE.

Mon père! ô ciel! que dites-vous! combien je serais malheureux si vous me ravissiez votre tendresse!

LE COMTE.

D'un mot vous pouvez la reconquérir.

ALEXANDRE.

Non, je ne prononcerai point moi-même l'arrêt de mon malheur.

LE COMTE.

Sortez de ma présence.

ALEXANDRE.

Mon père!

LE COMTE.

Sortez, vous dis-je, ou je vous cède la place

ALEXANDRE.

Quelle rigueur! Ah! ce n'est point ainsi que le traiterais mes enfants si j'étais père!

LE COMTE.

En auriez-vous le droit, vous, révolté contre l'auteur de votre naissance; vous, que votre conduite passée rend encore plus coupable!

En achevant, le comte s'éloigna brusquement; et Alexandre, en se retournant, aperçut sa mère qui venait d'entrer. Il fut à elle.

Il lui fallut de nouveau essuyer une autre attaque, faite avec plus d'adresse, et partant plus dangereuse. Qu'elles ont de pouvoir sur le cœur d'un fils sensible, les larmes d'une

mère adorée! mais l'amour, plus fort que tout, remporta une seconde victoire. Alexandre sut même si bien faire que la comtesse, gagnée par son adresse, lui promit de s'intéresser au succès de son entreprise, et ne lui cacha pas que ce serait avec plaisir qu'elle donnerait le nom de fille à cette Elise que son Alexandre aimait avec tant d'ardeur.

La menace faite par le comte, à d'Oransai, d'aller trouver M. de Clagni, inquiéta ce jeune homme : il craignit que son père ne fût prévenir celui de son Elise, et qu'ainsi on n'établît entre eux une barrière insurmontable. Cette pensée revenant se placer à tout moment dans le cœur d'Alexandre, il prit sur-le-champ une nouvelle résolution qu'il exécuta avec impétuosité : il se hâta d'écrire un mot à sa mère pour la rassurer; et sans plus réfléchir sur la démarche qu'il allait faire, il repartit à l'instant même. Son voyage se fit avec une extrême promptitude; et Elise qui ne pensait point le revoir de sitôt, fut surprise étrangement lorsqu'Alexandre se présenta devant elle. Dans le premier moment, elle crut qu'il apportait la permission si ardemment désirée; mais les paroles entrecoupées de son amant qui s'était jeté à ses genoux, lui apprirent bientôt la pénible vérité.

— Ciel! monsieur le lieutenant-colonel d'Oransai aux genoux de ma fille!" s'écria M. de Clagni, en paraissant dans le salon.— Mon père!

dit Elise en couvrant avec ses mains ses beaux yeux remplis de larmes. Pour Alexandre, il s'était relevé avec précipitation, et debout, immobile, la rougeur du coupable sur le front, il avait perdu son assurance; il ne savait plus que craindre et se taire.

— Jeune homme, lui dit le vieillard, devais-je m'attendre à cette trahison de votre part? Accueilli dans ma maison, vous y avez paru pour séduire mon Elise! vous lui déclarez vos sentiments, et je les ignore! vous avez donc de criminelles intentions, puisque vous n'osez point me les avouer? Que faisiez-vous ici? quel était votre projet? Parlez, j'ai le droit de vous interroger, et votre honneur, à qui j'en appelle, vous ordonne de me répondre. —

Monsieur, monsieur, disait Alexandre en balbutiant, j'adore votre fille; vous connaissez mon rang, ma famille, vous savez.....

M. DE CLAGNI.

Je sais que vous venez de faire un rapide voyage; sans doute que vous n'avez couru à Nantes que pour demander le consentement du comte, votre père, quoique vous eussiez dû vous assurer du mien auparavant!

ALEXANDRE, *faisant un effort sur lui-même.*

Non, monsieur, je ne le rapporte point le consentement de mon père; il me l'a refusé.

M. DE CLAGNI.

Que venez-vous donc faire chez moi après une telle offense? Quel dessein vous ramène dans une maison où vous n'auriez jamais dû paraître?

ALEXANDRE.

Eh! le sais-je moi-même, monsieur? réfléchit-on quand on aime? nos démarches sont-elles calculées? l'impétuosité de la passion qui nous anime nous permet-elle de penser et d'agir selon les froids conseils de la raison? J'adore votre fille, je brûle d'être son époux, elle m'est refusée, je ne suis plus à moi, ma tête s'égare. Ah! monsieur, loin de me condammer, plaignez-moi plutôt; ne pensez point que mon père eût refusé ma prière si déjà il n'eût point fait un choix. Mais, quel bonheur! j'ai conservé la lettre qu'il m'écrivait à ce sujet : lisez-la, de grâce; elle m'excuse, elle doit aussi l'excuser à vos yeux.

M. DE CLAGNI, *après avoir parcouru la lettre que d'abord il paraissait vouloir repousser.*

M. d'Oransai, vous sacrifiez à ma fille de belles espérances.

ALEXANDRE.

Le trône de l'univers serait dédaigné par moi si je ne pouvais point y placer votre

adorable Elise. O! monsieur, imitez ma mère: elle brûle de voir mon union avec celle que j'aime; ses soins, son amitié, la raison, tout se réunira pour faire changer mon père; et alors serez-vous le seul inflexible?

M. DE CLAGNI.

La conduite du comte réglera la mienne; jusqu'alors il est je crois inutile de vous dire que ma maison doit être fermée pour vous.

En parlant ainsi, M. de Clagni sortit, sa fille le suivit, et le désolé Alexandre se retira de son côté, non sans conserver quelques espérances qui naissaient des propres paroles de M. de Clagni.

Elise, loin d'être grondée par son père, en fut tendrement consolée; il lui demanda la promesse de ne point chercher à voir Alexandre sans sa permission, et la franche Elise jura d'obéir à son père.

D'Oransai sentit bientôt ses craintes se renouveler : il attendait le comte en tremblant; il retourne chez lui, et le premier objet qui le frappe en entrant dans le salon, est son père. A cette vue, d'Oransai court vers le comte.—Vous n'êtes plus mon fils, lui dit celui-ci, vous êtes un rebelle; et si je viens, ce n'est point pour écouter votre justification, mais pour éclairer mademoiselle de Clagni sur les dangers qu'elle court en vous conservant sa tendresse. Il dit, et sans vouloir entendre Alexandre, il se

retire dans la chambre qu'on lui a préparée. La nuit que passa d'Oransai fut affreuse; le lendemain il ne put parler à son père; et vers les onze heures du matin, il l'aperçut qui se dirigeait vers la demeure de M. de Clagni. En ce moment ses forces défaillirent, et les facultés de son âme furent un instant suspendues. Lorsqu'on annonça M. le comte d'Oransai, Elise et ses sœurs pâlirent toutes au même instant; leur père n'y était point, elles furent contraintes de recevoir l'étranger. M. d'Oransai se présenta avec beaucoup de grâce; il causa très galamment avec ces jeunes personnes, et son œil scrutateur n'eut point de peine à reconnaître Elise à son trouble, comme à l'agitation de son sein. Prenant tout à coup sa résolution : — Mademoiselle, dit le comte à Elise, voudriez-vous m'accorder un entretien particulier? — Oui, monsieur, répliqua Elise, en ouvrant la salle voisine vers laquelle elle conduisit M. d'Oransai; la porte demeurant ouverte, mesdemoiselles de Clagni pouvaient tout voir, mais la grandeur de la pièce les empêchait d'entendre.

— Mademoiselle, dit M. d'Oransai, après une minute de silence qu'il avait employée à contempler la belle Elise, vous doutez-vous du sujet qui m'amène?

— Je sais, monsieur, que voulant user des droits d'un père, vous vous opposez aux projets de votre fils. Je ne l'encouragerai

point dans sa désobéissance, et je renonce à lui dès le moment que vous m'aurez assuré combien cet hymen vous déplairait.

— Il ne me déplaît point, mais d'autres arrangements....

— Oui, monsieur, je ne serai point un obstacle à vos volontés. Alexandre renoncera à moi, je l'exigerai de son amour; je le demanderai à cette amitié pure qu'il m'a vouée; mais avant ce moment souffrez, monsieur, que je vous interroge. Vous n'avez jamais aimé?

— Pouvez-vous le croire, mademoiselle? Pensez-vous que mon cœur n'a pas été sensible?

— Si vous l'avez été, pourquoi cherchez-vous à désunir deux êtres qui ne vivent que par leur tendresse? Si vous avez connu ce sublime sentiment, vous ne devez point vous montrer injuste et sévère. J'aime Alexandre; oui, monsieur, je l'aime, et je ne rougis point en en faisant l'aveu. Il a pour moi un amour réciproque : nos âges, nos goûts, nos fortunes, le rang de nos pères, tout se rapproche, et vous voulez nous désunir! Une vaine ambition pourra-t-elle l'emporter sur la pensée qu'on va faire deux heureux en resserrant les nœuds qui les lient? Oh! monsieur le comte! vous ne pouvez être aussi cruel, votre âme est trop sensible pour résister à mes prières : oui, je ne rougis point de vous prier; votre volonté va décider de mon sort. Si vous me repoussez, Alexandre ne sera point mon époux, j'en

mourrai, mais je ne veux pas vous déplaire. Dans ce moment, qui va décider du sort de ma vie, j'ose prendre ma défense, et au nom de votre cœur, de ce fils que vous chérissez, de cette épouse qui parsema de fleurs votre vie, je vous demande votre consentement, et à vos pieds.

— Vous l'emportez, fille charmante, s'écria le comte vivement ému : non, il ne sera pas dit que la beauté suppliante a perdu ses droits sur le cœur d'un noble Français : oui, je vous le jure, je vais moi-même presser l'hymen que je voulais rompre.

Vous devinez le reste, lecteur : on s'explique, on s'embrasse ; le comte reparaît dans le boudoir, et dit aux sœurs d'Elise étonnées : *Voilà ma bru.*

M. de Clagni arrive, on lui demande cérémonieusement la main de sa fille. Alexandre est appelé, la joie est à son comble, tout le monde est heureux, on presse le mariage ; il a bientôt lieu, on repart pour Nantes. La comtesse adora d'abord sa belle-fille ; Elise, son époux, ne s'endormirent point ; la jeune vicomtesse d'Oransai donna le jour à un garçon qui, sur les fonds baptismaux, reçut le nom de Maximilien-Alexandre-Philippe d'Oransai ; et ce garçon-là, lecteur, c'était moi.

CHAPITRE V.

JE DÉBUTE.

OUI, Alexandre d'Oransai, Elise de Clagni me donnèrent le jour; et comme je suis le héros de *mes Folies*, je vous en préviens d'avance. Peut-être avez-vous cru que j'allais prolonger les aventures de mes parents; non, j'ai seulement voulu vous les faire connaître, vous apprendre comment s'était fait leur mariage, et maintenant que tout est dit, à mon tour je vais paraître sur la scène. Je naquis dans les premiers jours du printemps, aux environs de minuit. Ma naissance fut marquée par plusieurs prodiges qui présagèrent ce que je devais être un jour. D'abord, un

oiseau, que nombre de maris ne peuvent point entendre sans frémir, éleva constamment la voix pendant les instants de souffrance de ma mère; on dit qu'en naissant j'étais formé, mais formé comme on ne l'est point à cet âge; aussi le docteur, qui se mêlait de tirer des horoscopes ne put s'empêcher de s'écrier: „Ah! l'heureux fripon! Quel bel avenir il se prépare!" Cette exclamation fut entendue d'une des femmes de maman, qui eut grand soin de me la redire plusieurs années après, dans un temps.....

N'anticipons point. Dis-moi, lecteur, fais-tu comme moi qui jamais ne demande, au sujet des individus que je rencontre, que leur nom, sans m'informer du reste? Peut-être es-tu curieux? Eh bien, je vais te contenter, et je prétends te faire faire connaissance avec mon caractère; auparavant, nous allons parcourir une galerie de portraits qu'il est nécessaire de te montrer.

As-tu rencontré dans le monde un jeune homme aux yeux noirs, grands, et peignant, comme dans toute sa figure, une douce sensibilité; ayant un cœur porté à l'amour platonique, étant bon, honnête dans ses sentiments, plein de candeur et de délicatesse, franc à l'excès, ennemi des modes nouvelles, des caprices du jour, et croyant encore que la vertu peut exister sur la terre?

As-tu vu près de lui un étourdi, emporté,

pétulant, prodigue, ne sachant point rester en repos une minute, toujours en l'air, malin, moqueur, insolent, capricieux, fantasque, mauvaise tête, fou par intervalle, fier, et quelquefois minutieux; leste dans ses propos, irréfléchi dans sa conduite, critiquant à tort et à travers, se passionnant pour ou contre, aimant à l'excès, haïssant de même, toujours sans motif, mais point rancuneux, et oubliant avec facilité la vengeance qu'il avait appelée avec transport?

A côté de ce personnage, il en est un que les hommes doivent peu aimer à la première vue, examine-le lorsqu'il entre dans un salon: il arrive le dernier, sa tête est haute, son œil fier, sa démarche balancée; il jette un regard, soudain tout son étalage de dignité se détruit, le sourire le plus gracieux erre sur ses lèvres; il vole auprès des jeunes beautés qui l'appellent, il porte à chacune un hommage différent: un soupir est adressé à la femme sensible, un rire fripon à la jeune étourdie; un air pénétré se répand dans sa personne lorsqu'il demande à la douairière des nouvelles de son roquet ou de son directeur; il salue, en passant, d'un ton protecteur, les jeunes gens dont il se moque: cependant il est partout, il est à tout; tendresse, folie, morale, il cause de tout; on l'entoure, on se presse autour de lui: alors se voyant l'objet de l'attention générale, il s'esquive sur-le-champ, et court dans une autre maison recommencer un semblable manège.

Non loin de celui-ci est un être penseur, qui réfléchit même dans les instants du délire, qui de sa vie ne sut faire une sottise, cité pour sa conduite et ses principes religieux : par caractère détestant les erreurs de la philosophie, ayant le bonheur d'arracher plusieurs de ses amis à leurs passions, voyant les parents solliciter son amitié pour leurs enfants, et se croire trop heureux de pouvoir lui remettre le soin de leur conduite ; avec le vieillard respectable, le savant profond, l'artiste sublime, le littérateur consommé, il devenait pareil à eux, son âge disparaissait, et l'étonnement était porté à son comble quand on entendait sa jeune bouche raisonner dogmes, politique, dépeindre les sensations que lui firent éprouver les chefs-d'œuvre de la sculpture antique, et ceux de la peinture moderne ; parler en poète de la poésie, et rapporter les traits de l'histoire, les réflexions qu'ils lui faisaient naître.

A ce sage de vingt ans succédait l'amant de toutes les femmes, un papillon dont rien ne fixait la folâtre inconstance, adorant trente belles à la fois, les trompant toutes, leur prodiguant des serments qu'il ne savait point tenir, affichant sa conduite, et cependant trouvant toujours de nouvelles victimes de sa perfide adresse ; voluptueux à l'excès, bravant tous les dangers lorsqu'il était question de se satisfaire ; tenace dans ses projets, et poursuivant sa proie jusqu'à ce qu'il l'eût enveloppée dans

ses filets. Eh bien, ami lecteur, que t'en semble de tous ces divers portraits? Voilà plusieurs hommes, me diras-tu, dont les caractères sont bien disparates. Quel sera ton étonnement, lorsque je t'apprendrai que ces divers personnages n'en font qu'un, et que cet homme extraordinaire est Philippe d'Oransai? Auteur de ces mémoires, ma franchise, en me peignant, me gagnera peut-être ton estime; tu me verras toujours le même, toujours agissant d'après les impressions de ma tête, quand je commettrai des fautes; et d'après mon cœur, quand il s'agira de les réparer. Peut-être m'accuseras-tu de vanité? Ah! de grâce, ne me juge point sans me connaître, je ne fais ici que te redire ce qu'on a écrit vingt fois sur mon sujet; et si dans tout ceci j'ai quelque faute, c'est celle de tenir la plume en parlant de moi-même. Tu penses qu'avec un caractère pareil à celui que je viens de te décrire, ma vie fut bien agitée : tu le sauras parfaitement si tu veux aller jusqu'à la fin de l'ouvrage que je soumets à ta critique.

Nourri jusqu'à quatre mois par ma mère, je fus confié alors à une nourrice, jeune et jolie, qui me prodigua les plus tendres soins dont j'ai toujours conservé une vive reconnaissance. A quinze mois je fus sevré, culotté, et traité presque comme un grand garçon : on m'assure aujourd'hui que j'étais un *prodige* à cette époque; mais comme les prodiges de cet âge

m'ont toujours effrayé, j'avoue que je ne puis tirer vanité de mes talents précoces : je savais franchir des chaises qu'on mettait en travers pour m'empêcher de sortir. Un mouchoir à la main, et la larme à l'œil, je chantais la romance sentimentale de la folle Nina, je faisais des réponses qui remplissaient d'admiration ma nourrice et mes grands parents. Les amis de la maison avaient la tête remplie de mes faits et gestes, on ne parlait que de moi, et plus d'un homme raisonnable fuyait un hôtel où il fallait perpétuellement admirer le petit Philippe.

Dès l'âge de quatre ans je lisais couramment, et toujours un livre à la main, quel qu'il fût, il m'importait peu ; je m'occupais avec intérêt, soit aux malheurs des Troyens, soit aux succès des Romains, soit aux divines folies du Roland de *l'Arioste*. Cependant ces lectures germaient dans ma tête, mes idées se débrouillaient, et, le croirait-on ? à sept ans j'avais déjà des principes de rouerie. Dès l'instant où j'eus quelque connaissance, j'avais déjà deux amis, Urbain d'Ayrval et Charles de Mercourt. Pour compagne de nos jeux enfantins, nous avions la jeune Paulette : Paulette n'était point jolie, mais elle était bonne ; j'aimais Paulette, j'en étais aimé. Pour elle j'éprouvai de la jalousie, et déjà je concevais des ruses, des prétextes pour dérober Paulette aux regards et aux soins de mes deux amis. Ce fut dans cette douce occupation que me surprit ma huitième année ;

alors, le croirait-on encore? je devins volage!... A huit ans! ô nature! oui, je fus inconstant. Et qui m'inspira ce changement? ce fut toi, Joséphine : toi, fière de ta naissance et de ta fortune, plus âgée que moi d'une année; tu ne pouvais me pardonner la préférence que j'accordais à Paulette : cette préférence était un affront que ton orgueil voulut punir. Je te vois encore revêtue de ta blanche robe, couvrant ta jolie petite figure d'un grand chapeau de paille, ceignant ta taille élancée d'un ruban bleu de ciel, couleur de tes beaux yeux; m'agaçant avec une sorte d'adresse, sachant m'inspirer de la vanité, m'assurant qu'un *garçon de mon âge* avait de la mauvaise grâce à suivre perpétuellement une petite fille telle que Paulette; que de *grandes demoiselles* ne demanderaient pas mieux que de recevoir mes soins, et je me vois, à ces discours capiteux, me rengorgeant, serrant une main qui m'était abandonnée, et recueillant un baiser qui me rendit parjure.

Pauvre Paulette, je t'abandonnai, tu pleuras; tu fus dire à ma mère, que tu appelais ta petite maman, *que Philippe était un méchant, qu'il te préférait Joséphine, et qu'assurément Joséphine n'aimait point Philippe autant que l'aimait Paulette;* et je vois maman employer ses soins pour terminer cette grande affaire, et moi, promettant tout, tromper à la fois mes deux maîtresses pour une troisième qui, depuis

quelques mois, parlait plus impétueusement à mon imagination. Ne croyez pas que Jenni Dastin fût une grande dame : c'était une simple couturière, bien fraîche, bien jolie, faite à peindre, et des sens.... Ah!.... dans un âge plus avancé, j'ai rendu à ses charmes le vrai culte qu'ils méritaient, ce que, trop jeune, je n'avais pu que désirer. Eh! dois-je aussi t'oublier, infortunée Julie? petite et grasse, les joues rosées, le teint, les yeux et les cheveux noirs, voilà ton portrait physique : tu étais née pour être aimable, pour briller dans le monde, pour y paraître avec éclat, et maintenant tu es..... une fille de joie. Oui, c'est à cet état odieux et vil que le barbare père de Julie a réduit sa fille, par les mauvais traitements dont il ne cessait de l'accabler, et dont elle ne put se décider à rester toujours la victime.

Auprès de l'hôtel que j'occupais, il existait une maison d'éducation consacrée aux jeunes demoiselles; mon âge et l'amitié qu'avait conçue pour moi le saint directeur de cet établissement, tout m'en ouvrit l'entrée. On ne se défiait point du petit Philippe : il est vrai qu'il ne pouvait pas grand chose encore, mais dès lors il jetait les bases de plusieurs intrigues qu'il dénoua lorsqu'il eut grandi.

Parmi les jeunes et jolies pensionnaires je te distinguai, ô Petré de Grenville! à dix ans tu étais déjà coquette : j'aime à me rappeler

tes beaux yeux, ta polissonnerie enfantine, et même le grand soufflet que tu me donnas pour m'avoir surpris embrassant une de tes compagnes. Dans cette sainte maison je te connus aussi, Euphrosine; mais tu ne dois point paraître sur la scène, le jour viendra où je saurai te faire rejouer le rôle que tu y as rempli. Et toi, t'oublierai-je aussi, toi, séduisante Polli, qui comptais dix-neuf ans lorsque j'entrais à peine dans ma treizième année? tu me déclaras ton petit chevalier. Hélas! je l'étais pour la forme, tandis que des plus grands..... Devais-je me plaindre? Ah! comme je t'aimais avec passion! comme j'étais jaloux avec fureur! Tu ne te gênais pas devant moi; je voyais tout, et mon cœur impétueux se gonflait de désir et de colère.

La première aventure un peu remarquable que j'ai eue dans ce bienheureux temps, fut celle que je vais rapporter. Madame de Mercourt, mère de mon bon ami Charles, m'avait invité à un grand goûter, auquel je me rendis avec exactitude; le printemps venait de renaître: le léger zéphyr, par la douce chaleur de son souffle, avait ranimé la nature; le chèvrefeuille odoriférant, la rose embaumée, s'élevant en immenses buissons, couvraient un cabinet de treillage sous lequel une table amplement servie nous offrait les prémices de la saison, des laitages, des pièces froides; dans de riches carafes brillaient des vins aux diverses couleurs; la

vue, l'odorat, le goût, tous les sens étaient excités; mais j'aperçus Sophie, et je ne m'occupai plus que d'elle.

Sophie avait les yeux brillants, quoique petits; une mine chiffonnée, un joli petit pied, un tempérament de feu, quelque babil, mais point d'âme, telle enfin qu'il le faut pour faire parler le désir et faire taire l'amour. Comme à treize ans on ne raisonne point aussi profondément, Sophie me charma: me voilà tout occupé à lui offrir cérémonieusement des fruits par-dessus la table, et à lui toucher le pied par-dessous: sans trop se défendre, Sophie finit par me répondre. Le repas terminé, je me hâte de lui offrir mon bras, et de passer dans une allée voisine. Là, je fais ma déclaration dans les formes, elle réplique comme je l'entendais, mais par ces mots elle termina son discours: — Contraignons-nous devant papa, car il serait assez ridicule pour s'en fâcher. Et Sophie avait quatorze ans lorsqu'elle me tint un pareil propos. Après quelques baisers, et mille promesses, nous nous séparâmes. J'employai, pour la voir, des ruses que me suggérait ma tête montée à l'intrigue; pendant deux ou trois mois le succès couronna mes travaux. Tantôt, sous le spécieux prétexte d'une expérience de fantasmagorie, je paraissais chez elle; tantôt ses frères, devenus mes amis, m'attiraient avec eux. Tout allait fort bien; mais un jour le papa nous ayant surpris ensemble, il me fallut partir.

Comme ce père assez maussade et ridicule personnage, voulut user des droits de la guerre, en retenant quelques livres que j'avais prêtés à sa fille, je lui écrivis une lettre qui était un chef-d'œuvre d'impertinences et de persiflage. Voilà mon homme qui prend feu, il me répond, et méchamment adresse son épître à madame ma mère, comme s'il ne l'avait fait que par inadvertance. La comtesse, en femme d'esprit, lui répondit qu'elle ne se mêlait que de mes plaisirs et jamais de mes querelles ; et le vilain, d'être furieux.

Six ou sept ans après, un des frères de Sophie voulant me persiffler, me dit : — Je connais une personne qui prétend que lorsque tu n'étais qu'un morveux, tu avais voulu lui faire la cour. — Personne mieux que cette belle n'a le droit de me traiter de morveux, car je me suis souvent mouché dans ses doigts. La réponse, digne d'un écolier, me fut pardonnée par le bon Exupère.

CHAPITRE VI.

L'AFFREUX SOUVENIR.

Taissons les riants tableaux de mon enfance, pour venir à une époque cruelle qui, toujours présente à ma pensée, arrache souvent des larmes à mon sensible cœur: il faut cependant que je la décrive. J'étais bien jeune, mais j'en ai conservé en entier *l'affreux souvenir*. A peine quelques années s'étaient écoulées, que les premières secousses de la Révolution annoncèrent un tremblement épouvantable qui devait détruire et le trône et l'autel, et les soutiens du monarque et ceux de la religion. Préparée de loin, cette vaste conspiration ne pensait point se borner aux seules limites de la France : elle prétendait

parcourir l'Europe, et les conspirateurs se flattaient d'obtenir, par leurs succès, une immortelle renommée. Ils ne pensaient point que si la postérité conserve également les noms des Cromwell et des Titus, elle adore ceux-ci lorsque les autres sont les objets de son exécration.

Le faible Louis XVI, entraîné malgré lui par la force du torrent, perdit la tête, devint la première victime de la rébellion, qu'un souverain énergique aurait su comprimer. L'assemblée des notables amena la convocation des états-généraux : ceux-ci, abusant de la confiance de leurs commettants, détruisirent une antique noblesse que tant de gloire illustrait, et prétendirent s'apercevoir, au bout de quatorze cents ans, que la France était sans constitution. On sait quel fut le succès de la leur; on vit l'Anglais, transporté, relever sa tête flétrie, en apprenant que la tête d'un roi de France était tombée sous la hache de ses propres sujets. Partout, à la venue de cette affreuse nouvelle, la consternation fut générale, l'émigration redoubla.

— Partez, disait ma mère à son époux, fuyez des monstres qui préparent votre mort.

— Quoi ! répondait le comte, vous voulez que je fuie; et pour quelle cause? Suis-je coupable? mon innocence n'est-elle point reconnue?

— Cher Alexandre, quand vous avez vu périr votre roi, pouvez-vous croire que vous serez épargné?

Ah! que ne suivait-il ce conseil! je n'aurais pas à le pleurer, ce père aimable et vertueux; mais il ne pouvait croire à l'étendue de la férocité des monstres auxquels, à cette époque, la France était en proie. Ma mère, par un courage au-dessus de son sexe, osa porter le deuil de l'infortuné Louis XVI; elle brava toujours les assassins, et son amour pour la famille de ses rois lui mérita l'estime même des brigands.

Contraint de se rendre à sa municipalité, mon père est accosté par un membre du comité, son ancien ami, qui s'avançant vers lui: — D'Oransai, lui dit-il, j'ai ordre de vous arrêter, et vous m'épargnez la peine d'aller vous chercher chez vous. L'infâme!..... Par la plus odieuse des trahisons, le comte est traîné dans la prison fatale dont on ne sortait que pour aller à la mort. En apprenant l'arrestation de son époux, madame d'Oransai tombe évanouie; puis reprenant sa fermeté, elle cherche à le sauver: l'argent, la séduction, les courses, les promesses, les sollicitations, rien n'est épargné; elle obtient enfin la permission de voir M. d'Oransai. Quelle entrevue! Combien elle fut touchante!.....

— O mon ami! disait madame d'Oransai, tu peux échapper au supplice qui te menace; prends ce déguisement, et sous un vil costume, sauve-toi; je resterai ici, je prendrai ta place s'il le faut : conserve un père à ton enfant, vis pour lui, et je mourrai heureuse.

— Que dis-tu? moi, m'éloigner : moi, faire croire par ma fuite que je suis criminel! Non, Elise, non, ne l'espère pas, tes craintes sont peu fondées; mon innocence n'est-elle pas éclatante? que peut-on me reprocher?

— Ton rang, ta fortune, tes vertus : tout est crime pour ceux qui en sont souillés. Tu te fies en ta droiture, elle assurera ta perte; les méchants tremblent tant que les bons existent. Vois-tu déjà le sang qui ruisselle partout? Vois-tu les Français effrayés se précipiter en foule hors de leur patrie? Suis leur exemple, et ne reviens parmi nous que lorsque l'orage sera dissipé.

— Et par ma fuite je te perdrais peut-être, j'exposerais ta vie! non, je ne puis y consentir.

— Au nom de ton fils!

— Il m'ordonne de lui conserver sa mère.

— De notre amour!

— Il me retient auprès de toi.

— Barbare époux!

— Chère Elise!....

Et ces deux infortunés confondirent leurs larmes et leur douleur. Cependant le jour du fatal jugement arriva; de grand matin on vint chercher mon père pour le traduire devant le tribunal révolutionnaire. Un vil ramas de misérables, perdus de dettes, de réputation, disposaient de la vie des Français. Ce fut devant eux que mon père parut. A l'aspect du vertueux comte d'Oransai, le peuple fit entendre un

murmure flatteur qui ajouta à la rage des juges iniques. Un d'entr'eux l'interrogea en ces termes:

— Comment t'appelles-tu?

— Jules-Constantin-Alexandre d'Oransai.

— Ton âge?

— Trente-six ans.

— Qu'étais-tu?

— Gentilhomme et militaire.

— As-tu prêté serment à la République?

— Non.

— Pourquoi as-tu agi ainsi?

— J'avais prêté serment de fidélité à mon roi légitime, et rien ne peut me permettre de le parjurer.

— Tu conspires?

— Tranquille dans ma famille, me reposant sur ma loyauté, je ne conspirais pas.

— Tu nous en imposes.

— Citoyens, dit le comte en se tournant vers le peuple, est-il quelqu'un parmi vous qui puisse m'accuser d'avoir faussé ma parole?

— Non, non, fut le cri général.

— Je vois bien que tu as caballé pour organiser une contre-révolution; mais on ne veut point te condamner sans t'entendre : tu peux parler pour ta défense.

— Eh! de quel crime peut-on l'accuser? s'écrie impétueusement la comtesse qui s'élance hors de la foule dans laquelle elle s'était cachée jusqu'alors. Qui, plus que d'Oransai, a mérité de ses compatriotes? Quelle est la famille

qu'il n'a pas secourue? Quel est l'ennemi qu'il a pu se faire? Partout aimé, respecté, doit-il, comme un coupable, paraître en accusé? Doit-il.....?

Le peuple, porté en faveur du comte, gardait un profond silence, mais sa contenance peignait son intérêt. Les juges, tremblant que leur proie ne leur échappât, ordonnent aux huissiers d'interrompre la comtesse; leur ordre est exécuté, et le président, sans plus attendre, sans s'inquiéter de la présence de madame d'Oransai, prononça la peine de mort contre son époux. Le désespoir est universel, des murmures on passa à la menace, de la menace à la révolte. Seul, le comte conserve son sang-froid, et prodigue ses soins à la mourante Elise: on l'arrache de ses bras, il est ramené dans sa prison, tandis que les soldats contiennent la populace.

L'exécution de d'Oransai ne fut retardée que jusqu'au lendemain; malgré les ordres les plus rigoureux, Elise força toutes les barrières: pâle, échevelée, son désespoir, ses charmes commandaient le respect, elle se jette dans les bras de son époux. Oh! quelle fut douloureuse cette entrevue déchirante! Quelle plume assez éloquente pourrait la décrire? Expirante sous le poids de ses malheurs, Elise était anéantie; mais le comte, plus ferme, cherche même à la consoler dans ce fatal moment.

— Elise, lui disait-il, cesse tes pleurs, vois d'un

autre œil une mort aussi glorieuse! que notre fils te rappelle à la vie! parle-lui souvent de moi, dis-lui qu'il suive mon exemple : on a souvent dans ma famille versé son sang pour la cause de ses souverains; répète-lui que je mourus pour mon Dieu, mon prince et nos lois! Qu'il imite mon exemple, et que quelque jour, s'il le faut, il regarde sans pâlir le sort qui l'attend.

La comtesse ne l'écoutait pas; elle luttait entre la vie et la mort. D'Oransai l'embrassant, pour la dernière fois, prie un ami, qui l'avait accompagnée, de la ramener chez elle. On l'emporta privée de sentiment, et elle ne revint à elle que lorsque son époux n'était plus!....

Le comte vit alors entrer dans la prison un prêtre, non de ceux qui, fidèles à leur devoir, préféraient le trépas, l'exil à leur déshonneur; mais un de ces prêtres misérables qui, sourds à la voix de leur conscience, affichaient leur dépravation, leurs excès; qui se rendirent l'objet du mépris public, et que partout désapprouvait la voix générale. — Retirez-vous, monsieur, lui dit le comte : l'être assez lâche pour renoncer à son caractère, doit-il m'encourager à mon dernier instant? M'apprendrez-vous à mourir, vous qui n'avez pas osé perdre votre vie! Le méchant se retire; et le comte resté seul, se jetant à genoux sur la pierre froide, éleva son âme vers son Créateur.... L'heure sonna.... — Tenez, mon ami, dit d'Oransai à un des sol-

dats qui vinrent le chercher, prenez cette bourse, elle est pour vous; mais donnez-moi votre parole de militaire que vous ferez remettre à mon fils cette relique, que j'ai toujours portée avec moi. Le soldat en fit la promesse solennelle.....

.....

Non, je n'irai point plus loin, ô mon père! mon tendre père! Je ne retracerai point tes derniers moments, ta magnanimité, ton supplice!... Que dis-je! ton martyre: et quand on meurt pour une cause pareille, les palmes éternelles sont votre récompense. Noble victime de ton honneur, tu péris en me laissant sur la terre pour te pleurer. Affreux souvenir! quand j'écris ces lignes, mes larmes coulent; mais ta mort ne m'effraie pas. O mon père! du haut du ciel que tu habites, laisse tomber sur moi tes regards paternels; vois ton fils digne de toi, déplorant ses erreurs, marcher dans la route que tu lui as tracée; vois-le prêt à suivre ton exemple, et te montrer qu'il est digne de te devoir le jour.

Le lendemain de cet exécrable assassinat, ma mère, pour la première fois, demanda à me voir. On me conduisit vers elle. A mon aspect ses pleurs, jusqu'alors retenus, coulèrent en abondance. Elle m'entoura de ses bras: — Mon fils! s'écriait-elle, mon cher fils! ils ont égorgé ton père: les monstres! ils se sont énivrés de son sang; mais tu vis, tu restes pour le venger. Viens, Philippe, n'est-ce pas

que tu vengeras ton père? promets-le-moi, mon enfant, et je serai moins à plaindre..... Nous ne le reverrons plus!.... Ah Dieu! Et l'infortunée retombe dans les accès de son désespoir.

J'étais bien jeune alors, mais ma douleur n'en était pas moins amère; mon cœur oppressé souffrait horriblement. Penché sur le sein de la comtesse, mes yeux lui offraient quelques consolations. Je le fis, le terrible serment qu'elle exigea, et l'atroce président du tribunal éprouva les justes effets de mon courroux, quand l'âge.... mais n'anticipons pas. Quelques jours après, le bon soldat demanda à ma nourrice, qui ne nous avait jamais quittés, s'il ne pourrait pas me voir; elle y consentit, et le militaire remplissant fidèlement la parole qu'il avait donnée à mon père, me remit le dernier et religieux présent de l'auteur de mes jours.... il ne m'a jamais quitté!... Après une longue maladie, madame d'Oransai recouvra la santé; quoique bien faible encore, elle voulut se donner des soins pour me faire rentrer dans quelque partie de la fortune que l'on m'avait injustement ravie. Pendant qu'elle faisait les démarches nécessaires, l'enthousiasme anarchique était porté à son comble; les femmes elles-mêmes, perdant toute pudeur, oubliant leur sexe, vociféraient dans les clubs, ou égorgeaient aux portes des prisons. Depuis longtemps madame d'Oransai était signalée par les mégères comme une *chaude*

aristocrate. Les jacobins, furieux de voir qu'une femme ne tremblait pas devant eux, résolurent de punir ce qu'ils appelaient son audace.

Un après-dîner, vêtue modestement, et ensevelie sous les voiles de deuil qui la rendaient plus belle, ma mère allait au département solliciter les administrateurs; tout à coup une foule immense, furieuse, égarée, se précipite autour d'elle; on l'injurie, elle ne répond point. Quelques hommes, revêtus d'un uniforme qu'ils souillaient, osent porter sur elle leurs mains sanglantes; on l'arrête, on s'empare de ses mains, et mille voix lui commandent de crier *vive la République!* — Assassins de mon époux, leur répond-elle avec fermeté, hâtez-vous de me rejoindre à lui? Crie *vive la République*, lui dit-on de nouveau. — *Vive le roi!* s'écria-t-elle; frappez, je meurs pour lui. Elle se dégage, tombe à genoux, et tend sa gorge au coup dont elle est menacée! Pouvoir irrésistible de la beauté et de la vertu, la rage des forcenés est comme suspendue; ils admirent cette femme si belle et si courageuse, se dévouant à une mort certaine; leur fureur expire, le fer tombe de leurs mains, et c'est sans éprouver de résistance qu'un officier municipal, honnête homme, parvient à la dégager d'un pareil danger.

CHAPITRE VII.

L'AMITIÉ.

PASSERAI-JE sous le silence ces délicieuses époques de mon jeune âge, où, en apprenant à connaître l'amour, mon cœur sensible battit pour l'amitié ? O toi qui le premier m'as inspiré ce pur sentiment ! permets, ô mon Charles, que ton nom se place dans cet ouvrage. Avant ma quatrième année je te connaissais, déjà nous placions en commun nos vifs plaisirs, nos légères peines. Dans notre mutuel épanchement nous trouvions des charmes que rien ne pouvait remplacer ; nos querelles d'un jour donnaient bientôt naissance aux plus sincères réconciliations ; nous savions nous bouder, mais nous ne pouvions nous haïr. Quoique aujourd'hui

la capricieuse fortune m'ait séparé de toi, je ne t'ai point oublié; je te vois encore, grand, élancé, portant sur ta jolie figure la franchise et la bonté; je crois être encore le témoin des scènes qui prenaient leur naissance dans l'impétuosité de ton caractère bon, mais violent; ami chaud, mais peu discret, tu ne savais ni garder le silence, ni punir ceux qui t'avaient offensé, lorsque ta tête moins échauffée ne s'abandonnait plus à ta fougue. J'admire ton goût pour la chasse; je t'écoute, me racontant les exploits de ton chien, et les tiens même; que de fois le sort t'a contrarié! ici la perdrix sautillante fût tombée sous tes coups, si le buisson voisin ne l'eût sauvée; le plomb eût atteint le lièvre rapide, sans une motte de terre qui s'écrasa sous ton pied. Je me vois moi, chasseur indigne, mais me plaisant avec toi, courir les champs, portant un immense filet, la terreur des cailles; nos récits, nos gais souvenirs égayent notre marche; nous rions, nous crions, le gibier part, tu me grondes, et puis nous tenant par la main, assis au pied d'un saule qui s'élève sur les bords d'un ruisseau argenté, nous causons du passé. Le temps s'écoule, la chasse est oubliée, mais deux amis sont ensemble, ils ne peuvent s'occuper que d'eux mutuellement.

Après Charles, Urbain fut ma seconde connaissance. Urbain, dans sa jeunesse, dissimulé par goût, menteur par habitude, adroit comme une fée, chérissant ses amis et dupe

de son attachement pour une femme indigne de lui. Ce fut avec ces deux jeunes gens que je passai quelques années au collège. Ah! c'est là où nous nous sommes divertis; c'est là où, polissonnant sans cesse, notre temps se partageait en deux, le travail et l'espièglerie.

Lecteur, comme nous tu as été à l'école, comme nous ce fut là que s'écoulèrent tes plus beaux jours: laisse-moi te raconter quelques anecdotes enfantines qui te rappelleront les époques de ton adolescence. As-tu eu, comme moi, un vieux professeur, âgé de soixante ans, sale comme un jacobin, babillard comme un orateur des Cinq-Cents, crédule comme un converti, toujours occupé du soin de nous trouver en faute, nous grondant pour la moindre bagatelle, en un mot la terreur générale, mais non la mienne?

Cet aimable précepteur était gourmand comme un gastronome; je savais que sa colère s'apaisait devant des friandises; et un jour qu'il m'avait menacé du dernier châtiment pour le lendemain, si mon devoir n'était point sans faute, je résolus de le punir. Le fils d'un pâtissier était de mes amis (au collège, et pendant la révolution, disparaît l'orgueil du sang); je l'initiai dans mes projets, et avec un vrai plaisir il se prêta à tout ce que j'exigeai de lui. Ce fatal lendemain arrive; vers les huit heures du matin un garçon apporte, sur une feuille de

fer-blanc, douze excellents petits pâtés au jus, proprement recouverts d'une serviette bien blanche. On les offre à notre régent comme un présent anonyme envoyé par la mère d'un de ses élèves. Le gourmand, qui recevait souvent de semblables cadeaux, ne se tint pas de joie, et sur-le-champ se hâte, malgré qu'il soit jour de jeûne, de dévorer la pâtisserie, se donnant pour raison à lui-même qu'on ne peut refuser une dame, *et que des pâtés refroidis ne valent jamais rien.* Cette expédition terminée, se revêtant de son air sévère, il descend dans la classe, et gravement nous interroge ; mon tour arrive ; plus occupé de mes malices que de mon travail, j'étais en faute, ayant oublié mon thème, ma version, et tout ce qui s'ensuit. Comme un ordre exprès du principal défendait la visite de nos derrières, ce que le professeur, malicieux, aimait beaucoup, je fus condamné à dîner avec du pain sec, et un excellent verre d'eau fraîche et claire.

En entendant prononcer ma sentence, je jette les yeux sur le régent, et ma satisfaction est grande quand je vois sa figure grimacer; il se remet cependant, mais il recommence à souffrir. Un murmure se fait entendre dans ses entrailles, la nature est chez lui en travail; voilà que tout à coup il se sauve, et nous restons seuls. Des écoliers seuls ! une armée en insurrection, un club où l'on hurle à son aise, quinze femmes se disputant le prix du silence, rien

n'approche du bruit qui se fait dans une classe abandonnée. Au milieu du tumulte universel, je grimpe sur un banc, je demande la parole : *tu la sa*, me répond un de mes condisciples, en parodiant les dix-neuf vingtième des présidents des sociétés populaires? *Frères et amis*, m'écriai-je, et l'on me siffle : *messieurs*, repris-je, et l'on m'applaudit; *je connais votre tendresse pour votre maître, je veux vous apprendre la cause de sa fuite.* Alors je raconte dans le plus grand détail comme il a reçu une douzaine de petits pâtés, comme il les a mangés, comme ces petits pâtés étaient médicalement saupoudrés de drogues relâchantes; et des éclats de rire, des convulsions de joie m'interrompent; on m'entoure, on m'embrasse, je suis porté en triomphe, je ne demandai point le secret, et tous me le gardèrent. Le magister revient, son air pâle, une certaine odeur qui l'environne, tout redouble un rire qu'on cherche à étouffer sous son livre, dans son chapeau : à chaque instant le professeur nous quitte; enfin, n'y pouvant plus tenir, il congédie la chambrée, et nous donne pleines vacances jusqu'au lendemain.

Retiré dans son lit, il croyait y être tranquille, mais des écoliers ne s'arrêtent pas en aussi beau chemin; par des lettres circulaires le principal, les professeurs, les préfets, toutes les autorités du collège, sont averties que M. Belmes s'est purgé en mangeant, dans le

carême, des petits pâtés au jus. Chacun accourt chez lui, on lui apprend que son aventure est connue; il en fut si honteux qu'il quitta sur-le-champ le collège, aux acclamations générales de tous les écoliers. On fit pourtant de sévères recherches pour découvrir l'auteur de ce tour, mais un secret impénétrable me fut gardé; et si les soupçons s'étendirent jusqu'à moi, on ne put au moins former que de vaines conjectures.

Après cette espièglerie, il faut, pour me réhabiliter dans l'esprit du lecteur, que je décrive une aventure où je me donnai des airs de Démosthène. Voici le fait : malgré la folie de mon caractère, l'amour du travail balançait en moi celui du plaisir; toujours le premier dans nos compositions, apprenant jusqu'à quatre cents vers par heure, ainsi servi par ma mémoire comme par mon imagination, je m'établissais une supériorité sur mes camarades, qui alluma dans quelques cœurs la vile flamme de la jalousie. Quand le travail n'était point intéressant, je faisais volontiers l'école buissonnière, et ceux qui, travaillant toute l'année sans relâche, ne pouvaient obtenir un seul prix, enrageaient de me voir proclamer le premier dans tous nos travaux.

Le temps des vacances approchait, un concours solennel pour la composition de rhétorique venait de s'ouvrir; déjà un bruit sourd s'était répandu que les premiers prix de géographie,

d'histoire, de latin, de dessin, de calcul, de musique, d'exercice littéraire, m'étaient destinés ces désespérantes nouvelles mettent en combustion les *rhétoriciens*, et même les *philosophes:* on s'assemble, on s'anime, il est décidé que vu mon inexactitude je me suis ôté le droit de concourir, et que je dois être rayé de la liste des aspirants, au beau prix de composition française. Quelques maîtres, qu'avait blessés mon indépendante fierté, entrent dans la conspiration; mais le professeur d'histoire, homme savant et estimable, ne m'apercevant pas dans les cours, vient chez moi sans perdre de temps, et m'annonce ce qui se trame. Victime de la chaleur de mon sang, j'étais couché sur un lit, où me dévorait une ardente fièvre, tandis que des violentes hémorragies à chaque instant ajoutaient à ma faiblesse; mais lorsque mon protecteur m'eût parlé, je me lève, rien ne m'arrête, une nouvelle flamme me ranime, et appuyé sur le bras du bon professeur, je me présente tout à coup dans la salle où l'on déclamait contre moi. Mes condisciples sachant que j'étais malade, ne croyaient point que je fusse en état de me défendre, et profitant de mon absence, ils portaient leurs prétendues plaintes au pied *de la chaire* du principal. A ma vue, une surprise universelle se répand sur tous les visages, mes adversaires sont étonnés, les maîtres ennemis me regardent de travers; mais le principal, sans rien écouter, m'ordonne de

m'avancer et de me justifier. Je parle; mon âme doublement embrasée par la fièvre et l'envie du succès, me prêta des expressions au-dessus de mon âge; mes joues rouges, mon œil ardent et fixe, mon corps tremblant, un sang épais qui tout à coup s'échappe de mon nez, tout parle en ma faveur. La prévention établie contre moi se dissipe; je triomphe, et mes rivaux eux-mêmes me pressent dans leurs bras; un seul s'éloigna, Laster était son nom. Laster, âgé de vingt-deux ans, toujours vaincu dans les classes par un enfant de douze ans, avait conçu contre moi une haine qu'il ne savait pas dissimuler; lourd personnage sans esprit comme sans agrément, mais vain comme un sot, il cherchait à m'abaisser, et ne pouvait me pardonner le défi que je lui fis un jour *en pleine classe*, de le vaincre dans toutes nos compositions. Dans le moment on ne fit pas attention à lui; on me ramena dans ma chambre, et non seulement je fus admis au concours, mais encore on remit le jour de la classe à la semaine suivante, pour me donner le temps de me rétablir.

Laster, aussi lâche que méchant, ne s'endormait pas : voyant ma victoire assurée, il écrit aux membres du comité de salut public de Nantes, que d'injustes professeurs accordaient une préférence exclusive au fils d'un ci-devant. Cette horreur n'eut d'autre succès que celui de faire chasser son auteur du collège et de la ville. Mon ouvrage ayant paru meilleur que ceux de

mes camarades, je fus nommé le premier. Enfin je vis luire le jour qui devait éclairer mon jeune triomphe : sept couronnes furent placées sur ma tête; le public, instruit d'avance de mon aventure, m'accueillit avec transport lorsque je parus devant lui, encore pâle du sang que j'avais perdu, et versant de nobles larmes sur les palmes qui m'étaient décernées. Qu'il est beau ce jour où les prix se distribuent! Avec quelle impatience il est attendu des élèves et des parents! Les premiers, avides de gloire et jaloux de prouver leurs succès, n'épargnent rien pour briller ce jour-là; les seconds, émus d'une douce satisfaction, pleurent de joie, pressent dans leurs bras les fruits aimables de leur tendresse.

Ici cette mère parée de ses plus riches atours, se fait remarquer encore plus par l'allégresse qui éclate sur sa figure; auprès d'elle sont les jeunes sœurs du vainqueur, l'œil fixe, le cou tendu, battent de leurs mains longtemps encore après que les applaudissements sont finis.

Ici une beauté, rose naissante, sent battre son cœur à l'aspect de l'heureux écolier qu'en riant on appelle son mari; partout est le contentement. Les familles des vaincus, des fainéants, des paresseux ne se montrent point à cette assemblée : ils sont chez eux, tandis que leurs fils, confondus dans la foule, se promettent de se distinguer aux exercices de la suivante année.

Un professeur se lève, partout s'étend le

silence : habillé de noir, et de neuf, les cheveux poudrés, ganté de blanc, il ouvre avec précaution un cahier recouvert d'un beau papier vert pomme, et jetant dessus des yeux satisfaits, il lit, d'une voix mielleuse, un discours ou un poème sur les vacances, sur le retour, sur les charmes de la campagne. Instruits d'avance, les écoliers savent les vers qu'ils doivent signaler; la salle retentit de leurs longs et bruyants applaudissements. A la lecture succède l'appel nominal des élèves couronnés : à chaque nom, nouvelles acclamations; les lauriers se distribuent, et chaque enfant court apporter les livres des prix à son père et les couronnes à sa mère. Ce jour nous offrait d'autant plus de charmes, qu'il était suivi du temps des vacances, et que par conséquent on quittait le collège jusqu'à l'instant où la Saint-Martin, de retour, nous y ramenait de nouveau. Mais je ne devais plus y rentrer; une nouvelle carrière allait m'être tracée, et je me préparais à la parcourir.

Pendant ces vacances, je fus amené à la campagne, chez une de mes tantes. Là il m'arriva une aventure que je vais décrire; elle donnera une nouvelle idée de la prématurité de mon caractère.

Non loin de la petite ville qu'habitait madame d'Espar (c'est le nom de ma tante), il existait d'immenses carrières de pierre qui lui appartenaient. Ce lieu était célèbre dans les annales amoureuses du pays; les amants qui craignaient

les regards s'y donnaient des rendez-vous. Là, dans l'obscurité, et sous les voiles du mystère, l'Amour usurpait souvent les droits de l'Hymen. J'aimais à parcourir ces grottes profondes et silencieuses. Caché dans un enfoncement, je me voyais souvent le témoin des scènes les plus érotiques, mais rarement gracieuses. Non, quoi qu'en disent les romans, l'habitant de la campagne ne sait point mettre dans ses plaisirs ce charme, cette délicatesse qui embellit, qui ajoute aux transports : ils jouissent brutalement, mais enfin ils jouissent; et pour une imagination de treize ans, leur amour était toujours un violent excitatif.

Ah! qu'il me tardait de voir naître cet instant où, placé par la nature au rang des hommes, je pourrais donner naissance à mes semblables! Un jour que j'avais parcouru des vignes voisines de mes grottes favorites, il me prit l'ordinaire fantaisie de les visiter avant de revenir au château. Dans cette pensée je m'achemine, j'approche, un doux bruit parvient jusqu'à moi : ce sont des baisers qu'on se donne, mais non de ces grossiers baisers que le villageois donne à sa maîtresse; aux paroles sales ont succédé des expressions plus agréables. Suspendant d'abord ma marche, je m'approche ensuite sur la pointe des pieds, retenant mon haleine; enfin je découvre la belle, la superbe Olympie de Saint-André, pressant dans ses bras d'ivoire le jeune et joli commandant de la garde nationale

de D.... A cette vue mon étonnement est inexprimable: „Quoi! me disas-je, la fille d'un condamné peut aimer un *bleu*, et l'aimer au point de..... Ah! par ma haine pour la canaille il faut que je les dérange." Après ce court monologue, je me préparais à me montrer devant eux; mais une curiosité naturelle retenant ce mouvement premier, je résolus, avant de les effrayer, d'apprendre d'eux les leçons de Cythère.

Couchée sur son dos, Olympie, à demi-nue, la gorge découverte, caressait d'une main impatiente l'épée du militaire qui s'était courbée; le garde national, dans les yeux duquel brillait une flamme amoureuse, jouait avec son doigt dans la bague d'Olympie, qui par des tortillements réitérés lui prouvait le plaisir qu'il faisait ressentir à tout son être; cependant les forces se raniment, l'amour saisit son dard, et le plonge dans le carquois humide. Les baisers, les caresses se succèdent avec rapidité, ils sont heureux; leurs yeux se ferment, ils ne se meuvent plus, et ce n'est qu'en m'apercevant devant eux qu'ils retrouvent la faculté d'éprouver de nouvelles sensations.

La chute de la carrière n'eût point imprimé une terreur pareille à celle qu'ils ressentirent quand ils m'eurent vu. Charmé du succès de ma malice, je ne leur donne pas le temps de me parler: je m'éloigne en courant, et je suis bien loin d'eux sans qu'ils aient pu me parler ni m'atteindre. Le désespoir d'Olympie était

violent, elle ne doutait pas qu'un enfant ne fût tout divulguer. Que dire, que faire? Nier était impossible; me faire peur n'eût pas réussi. Le *bleu* craignait les parents d'Olympie, car il était honnête homme. Enfin on revient promptement à la ville, en décidant que si je n'avais pas encore parlé il fallait, par toute sorte de prévenances, m'engager à garder un silence favorable. Olympie, sans tout dire à son amant, se promettait de me séduire, et pour prix de ma discrétion, elle était prête à m'accorder..... On arrive: sans se donner le temps d'envoyer aux écoutes, mademoiselle de Saint-André se rend chez ma tante : en entrant dans le salon sa figure était renversée, mais une légère joie la ranime en s'apercevant que je n'étais point encore revenu de ma funeste promenade. Elle m'attendit une heure dans une mortelle impatience, qu'elle avait de la peine à déguiser; tout à coup elle entend chanter sur l'escalier, c'était moi qui toute ma vie ai eu l'habitude de chanter en rentrant au logis. Je ne m'arrêtai point au salon, et même, sans y paraître, je fus dans ma chambre où je dessinais quelques fleurs. Olympie, assurée de me trouver seul, dit à ma tante: „Je vais trouver Philippe pour l'engager à me faire un dessin que je veux broder au bas d'une robe."

Penché sur mon papier, posant légèrement mon crayon, sifflottant un air nouveau, je travaillais lorsque j'entends un *froufou* derrière

ma chaise; je me retourne brusquement, et je vois la rouge Olympie dont le sein soulevé et la tête basse m'annonçaient la confusion et la crainte. Avec précipitation je me lève; et lui offrant poliment un fauteuil, je lui demande, d'un air aussi dégagé que si je n'eusse point troublé ses plaisirs, *quel sort heureux me procure le plaisir de la recevoir chez moi?*

OLYMPIE.

Je viens vous prier de me dessiner une garniture de robe.

PHILIPPE.

Volontiers; voulez-vous une guirlande de chêne, des boutons de rose, *quoiqu'ils ne soient plus de mode?* un lilas, *des bleuets*, ou une touffe de lys?

OLYMPIE, *en jouant avec mon gilet.*

J'aimerais mieux un branchage de chêne, surtout si Philippe le dessine avec le goût qui le distingue.

PHILIPPE.

De la flatterie.

OLYMPIE, *posant un baiser sur mon front.*

Pourquoi êtes-vous si aimable et si méchant?

PHILIPPE.

Moi!

OLYMPIE.

Vous parlerez.

PHILIPPE.

De quoi?

OLYMPIE.

Faut-il vous le redire?

PHILIPPE.

Jusqu'à ce moment j'avais cru me tromper, je croyais mes yeux fascinés; pouvais-je croire que la fille du marquis de Saint-André s'abaissât à ce point?

OLYMPIE, *m'attirant dans ses bras.*

Ah! Philippe, si tu connaissais l'amour, si tu savais comme on est faible quand il nous commande! ton jeune cœur n'a point aimé, tu les ignores ces plaisirs que tu condamnes: si tu me promettais de te taire, il me serait si doux de faire quelque chose pour toi! Tu es joli, Philippe; te voilà grand garçon, tu connais les conséquences de tes rapports. Ah! rassure-moi, dis-moi que tu ne parleras pas; vois comme mon cœur bat de crainte, pose la main dessus: elle disait, et dans un nouveau délire elle s'oubliait encore, elle baisait ma bouche placée à côté de la sienne, elle guidait mes mains sur ces deux globes que j'adore. Vaincu, entraîné

par mes désirs, mon œil étincelait, je ne repoussais point les caresses de l'enchanteresse : elle triomphait; soudain une voix impérieuse parlant à mon âme. Repousse, lui dit-elle, les séductions du crime. A l'instant je me recule; Olympie, étonnée, mais hors d'elle-même, cherche à me retenir. „Non, lui dis-je me dégageant de mon enfance, non, vous ne me séduirez pas; ne me redoutez plus, je saurai me taire; mais vous n'êtes point digne de moi, et seul, le pur amour recevra sur ses autels mon jeune et premier hommage." Je dis et m'éloigne, laissant Olympie humiliée et de mes sentiments et du peu de pouvoir de ses charmes.

CHAPITRE VIII.

LE JOYAU PERDU.

QUELLE est cette entreprise, Philippe? tu veux dérouler aux yeux du public le long tableau de tes folies. Y songes-tu? Ne vois-tu pas les ennemis innombrables que tu vas te faire? D'abord, les hypocrites jetteront feu et flamme. Quels scandales, quelles infamies! Bienheureux père Girard, peut-on vous retracer à nos regards? Ah! sans doute l'auteur abominable de ces folies est un philosophe. Non loin de lui, un personnage à l'air rogue, au maintien composé, s'écrie : l'impertinent! Il ose insulter à la philosophie. S'il avait outragé la religion, s'il nous eût entretenus de l'incon-

tinence de ses ministres, nous eussions pu applaudir aux *Mémoires d'un vieillard de vingt-cinq ans ;* mais point du tout, en nous contant ces fredaines, le sot croit en Dieu, chérit la royauté, plaisante de nos grands maîtres. Oui, ce ne peut être qu'un cafard qui a pris cette tournure pour faire lire les reproches qu'il nous adresse. Immédiatement après ce disciple du charlatanisme philosophique, paraît un journaliste. Diable! murmure-t-il à voix basse, que dirai-je de cet homme-ci? il n'est ni athée ni dévot; je ne puis le battre sans m'attaquer moi et les révérends dont je suis les avis. Au journaliste succède une femme : Il devait être aimable, dit-elle, ce Philippe, mais il a trop dévoilé nos faiblesses, je ne puis souffrir un genre aussi dangereux. Enfin, partout on m'attaque, partout on dit du mal de moi; et comme rien ne donne plus de vogue à un livre que lorsqu'on le décrie, voilà que celui-ci se débite, et mon libraire y trouvant son compte, m'assure que *mes folies sont les meilleures.*

Voilà le rêve que je faisais en commençant ce chapitre; il me semble de bon augure, et quoiqu'il en arrive, je vais continuer; on me lira, tout me l'assure.

— Halte-là, monsieur mon amour-propre, vous voilà bien content de vous-même; et qui vous lira, s'il vous plaît?

— D'abord mes amis par complaisance, et qui, après avoir lu en haussant les épaules,

ne manqueront pas de me dire que mon ouvrage leur a paru délicieux.

— Après?

— Les jeunes beautés ne manqueront pas de parcourir des pages qui leur retraceront leurs propres faiblesses, ou qui leur apprendront comment on succombe aux désirs de son tempérament, en ayant l'air de ne céder qu'au penchant irrésistible, à la violence d'une sentimentale ardeur.

— Ensuite?

— Les merveilleux, pour en extraire quelques récits de bonne fortune qu'ils s'attribueront, en ayant le soin de changer quelques circonstances.

— Et de trois.

Messieurs les Lovelaces de Beaugency, Brive-la-Gaillarde, Falaise-Périgueux-Fangeaux, etc., afin de rire aux dépens d'un auteur qu'ils ont laissé bien loin, eux dont la réputation s'étend dans trois communes et audelà.

— Et de quatre.

— Les vieux chevaliers de Paphos, pour se rappeler leur jeune temps; les vieilles dames, pour voir si j'ai été galant avec les beautés mûres, et pour me citer en exemple dans l'occasion; les critiques, pour me dépecer; les ennuyeux et ennuyés pour s'endormir plus vite; les.... Courage, poursuivez, vous voilà en bon train; quelles espérances! quel débit! vite, messieurs les libraires, accourez, disputez-vous un ouvrage que vous garderez peut-être.

J'avais plus de treize ans, ma quatorzième année allait s'accomplir, et, comme on a pu le voir, je n'étais pas un ignorant dans l'art d'aimer; mais malgré ma demi-douzaine d'intrigues, mes sens étaient vierges, et quoique j'eusse de la malice, j'ignorais, ou plutôt je ne voulais point employer l'art solitaire, tant mis en œuvre dans les collèges et les couvent; mes désirs n'en étaient que plus violents; ils augmentaient tous les jours; un nuage de volupté couvrait mes yeux; de vagues soupirs, une irritation continuelle me faisaient apercevoir que la nature me demandait plus que des espiègleries. Par une fatalité sans exemple, mes jeunes amies n'étaient point auprès de moi, sans crainte j'aurais apaisé mes tourments avec elles; mais j'étais seul, et mon supplice, loin de diminuer, augmentait sans cesse. A cette époque, maman prit une femme de chambre âgée de dix-sept ans; Fanchette, ainsi elle s'appelait, excessivement pâle, mais possédant des yeux noirs d'une mélancolie adorable, une taille superbe, des formes d'une rare beauté, un bras modelé par les Grâces; malgré son état de domesticité, elle portait dans son caractère une hauteur, une fierté peu communes. Lorsqu'elle parut dans l'hôtel, je la vis avec indifférence; mon cœur ne battit pas pour elle, comme il avait l'usage de le faire à la vue d'une jolie femme. La cause en était dans la charge que Fanchette devait remplir. Je ne sais, mais un

sentiment secret m'a toujours éloigné des domestiques; je ne saurais point me familiariser avec eux. Cependant Fanchette fit une exception à la règle : je la voyais tous les jours; ses attraits se présentaient de toutes manières à mes yeux; peu à peu je me rapprochai d'elle : quand je la rencontrais dans l'antichambre ou sur l'escalier, je lui dérobais quelques baisers qu'elle me rendait avec usure; je la serrais contre moi. Enfin, elle cessa de m'opposer une faible résistance, et je vis qu'il ne me fallait trouver que l'occasion.

Le matin, lorsque Robert, mon valet de chambre, était occupé par moi, Fanchette montait dans mon appartement, et elle faisait mon lit et rangeait mon linge, dont elle avait le soin. Robert, envoyé aux extrémités de la ville par M. Philippe, était sorti pour longtemps; Fanchette instruite de son départ, se présenta alors chez moi pour remplir ses fonctions accoutumées. Il commençait à faire chaud, Fanchette ne portait pour tout habillement qu'une courte jupe, et un léger mouchoir de toile, sans épingle, me dérobait les dômes du trône de l'amour. La chaleur de l'atmosphère avait animé les joues de Fanchette, et les roses colorant les lis de son teint lui donnaient un éclat surprenant; sa vue fut jusqu'à mon cœur que je sentais battre impétueusement : je ne peux me retenir, et m'élançant vers Fanchette, la bouche ouverte, respirant du feu, les bras

écartés, je les passe autour de son beau corps : elle m'imite, et nous restons au moins dix minutes ainsi, occupés à nous presser l'un contre l'autre, à nous renvoyer mutuellement les flammes qui s'allumaient dans nos yeux. Bientôt les baisers se succèdent, s'échauffent, nous transportent; ma main enlève le voile grossier qui renfermait ces deux globes qu'il est si doux de presser. Je baise, je suce ces deux frais boutons, couronne de ce double trésor. A ces caresses je sens Fanchette trembler, frémir et défaillir. A moitié égaré comme elle, je conserve cependant assez de force pour la traîner sur mon lit; je la couche, je me place sur elle, je l'embrasse, je m'agite avec fureur; violemment excitée, mes caresses, mes transports, tout m'est rendu par la délirante Fanchette. Elle se remue, je sens qu'elle désire que j'ose davantage; mais un sentiment que je ne puis définir, m'arrête au milieu de mon triomphe; un peu de timidité peut-être m'empêche de poursuivre : content de la dévorer, de la mordre, de la serrer, haletant, éperdu, je sens un frémissement délicieux qui parcourt tout mon être : mes yeux se ferment, je pleure, je crie, j'embrasse, mes mains vont partout, l'Elysée m'est ouvert... et je sentis que j'étais un homme. Je me relevai en silence; de son côté Fanchette, sans rien me dire, mais assurément piquée contre moi de ma gaucherie, s'éloigne, ramasse son mouchoir, et me laisse. Oh! combien mes idées s'agrandirent en ce

moment! je reconnus quels excès de délices l'amour me promettait, et sur-le-champ je fis à ce Dieu adorable le serment solennel de lui consacrer la plus belle portion de ma vie; et tu le sais, Amour, si je t'ai tenu cette charmante promesse.

L'après-dîner de ce jour mémorable, maman me dit de m'habiller, parce qu'elle veut me conduire avec elle dans plusieurs maisons où elle doit aller. Je n'aime point les visites; pour détourner ce qui me semblait une corvée, j'étais tout prêt à prétexter une indisposition, lorsque mon bon génie me dit tout bas d'accepter; je fus donc faire une toilette à laquelle, par hasard, je donnai toute mon attention. Nous sortons à pied, car alors on ne se servait pas de voitures, et la *nation* avait eu le grand soin de nous priver d'en avoir en nous ravissant la presque totalité de notre fortune. Nous fûmes d'abord chez Mad..... A quoi bon la nommer? elle n'a point joué un rôle dans cette histoire; venons au fait. Madame de Closange est-elle visible? dit maman en s'adressant à une vieille servante qui avait remplacé le portier, devenu général de l'armée révolutionnaire. On nous répondit par l'affirmative, et nous entrons dans un modeste appartement, où je vis.... non, je ne vis ni les hommes ni les femmes qui composaient cette réunion, je ne vis que toi, céleste Euphrosine! toi, belle de tes quatorze ans! toi que Praxitèle eût choisie pour servir de modèle

à sa fameuse Vénus. Ah! cette déesse fabuleuse aurait-elle pu te disputer sur le mont Ida, le prix de la beauté? Vénus est blonde, nous dit-on, et tes cheveux noirs, naturellement bouclés, tombaient avec profusion, tressés élégamment sur ton sein virginal, qui, à demi formé, me présentait l'image de cette neige tardive, dont l'éclat éblouissant brille à l'entour du précoce bouton de rose, dont le zéphir para les premiers jours du printemps; élancée comme une nymphe de Diane, légère comme le chevreuil qui bondit sur le gazon; ton œil bleu imitait la teinte de l'azur céleste; la noble fierté, la pudique décence, la gaîté folâtre, l'esprit enchanteur, y régnaient tour à tour; un charme inexprimable, une douce mélancolie, une vivacité inspiratrice, animaient tes beaux yeux; les plus fraîches couleurs de l'aurore se mélangeant à la blancheur de l'albâtre, paraient tes joues, au milieu desquelles s'ouvrait une bouche vermeille, parée de trente-deux ivoires, et exhalant une suave odeur. Je me les rappelle, ces bras arrondis par l'amour, ces doigts déliés, ces ongles parfaits, ce petit pied de si bon augure, cet ensemble gracieux qui séduit, qui entraîne; cette voix dont le timbre argentin retentissait jusqu'au fond de mon cœur, ce sourire qui me charma, cette amabilité enfantine, cette candeur compagne même de nos excès, cette franchise qui ne te permettait point de me cacher tes sentiments: telle tu étais; ce fut pour ce chef-d'œuvre de

la nature que je brûlai véritablement, et j'ai pu l'oublier !.... ô caractère !....

Voir Euphrosine, l'aimer, l'adorer, ce fut fait dans la minute. Avec quel empressement je me plaçai auprès d'elle ! comme je cherchai à me faire distinguer du reste des jeunes gens aimables dont déjà j'étais jaloux ! Depuis deux heures nous étions entrés dans cette maison, et il me semblait que je ne faisais que poser mon chapeau; lorsque maman se leva, il fallut partir.

— Nous vous reverrons, monsieur Philippe, me dit Euphrosine ?

— Oh ! oui, demain, certainement, m'écriai-je avec une vivacité qui fit rire l'assemblée. En sortant de l'appartement, je reconnus, dans une surprise joyeuse, qu'un de mes oncles habitait le même logis : grand fut mon plaisir, et plus grand encore fut l'accès de tendresse qui me prit pour mon cher oncle; le lendemain je parus chez lui.

— Ah ! te voilà, mon ami, me dit-il ; comment te portes-tu ?

— Bien; et vous, mon bon oncle ?

— Comme un malheureux que fait cruellement souffrir cette goutte.

— Que je vous plains ! vous voilà retenu dans votre chambre pour fort longtemps.

— Pour un mois au moins.

— Un mois, mon oncle ! quel bonheur !

— Es tu fou ?

— Pardon; mon étourderie est mon excuse;

et, tenez, si vous voulez me le permettre, je viendrai vous voir tous les jours, je vous lirai....

— Les productions nouvelles, car j'ai un immense besoin de sommeil; mais tu t'ennuieras ici?

— Oh! non, lui repartis-je avec une mine hypocrite. Mon oncle, qui m'aimait véritablement, accueillit avec plaisir ma proposition. Maman consultée approuva tout, et me voilà le lendemain établi dans l'heureuse maison depuis dix heures du matin jusqu'à neuf heures du soir. Je ne manquai pas d'aller rendre mes devoirs à madame de Closange : elle me traita comme un homme fait. J'étais grand pour mon âge; je n'avais point les manières écolières; un certain air, que me donnait l'usage du monde, une assurance, puisée dans mon instruction, tout m'enlevait du rang où devait me placer mon âge. La première semaine s'écoula sans que je pusse faire ma déclaration; mais je voyais Euphrosine trente fois par jour : elle travaillait auprès d'une fenêtre, et moi, placé à celle qui était vis-à-vis, je la regardais, je lui faisais des mines; elle riait, son ouvrage était oublié; on la grondait, et le lendemain nous recommencions de plus belle. Mon cher oncle, émerveillé de ma constante assiduité, me combla de cadeaux et de caresses. J'allais fort souvent chez madame de Closange; mais ce n'était pas tout, il fallait qu' Euphrosine répondît à mes sentiments... Il fallait encore plus, et cette

pensée, qui me poursuivait sans relâche, empoisonnait mes journées et troublait mon sommeil.

Je remontais l'escalier avec vitesse, lorsque la jeune Euphrosine parut à la porte de son antichambre.

EUPHROSINE.

Comme vous suez, M. Philippe! il fait si chaud, et vous courez si vite.

PHILIPPE.

Ah! c'est vous, belle Euphrosine.

EUPHROSINE.

Voyez, votre front est couvert de sueur, vos cheveux tombent sur vos yeux et les cachent.

PHILIPPE.

Vous êtes trop bonne de vous apercevoir de cela.

EUPHROSINE.

C'est que j'aime à voir vos yeux; ils ont quelque chose de doux, d'attirant; assurément mon frère Edmond, dont on vante le bel air, ne fait pas battre mon cœur ainsi que vous savez le faire, lorsque vous me regardez fixement.

PHILIPPE.

C'est qu'Edmond ne vous aime pas autant que moi.

EUPHROSINE.

Vous ne savez pas le plaisir que vous me faites en me parlant ainsi. Ah! si vous étiez mon frère, que je serais heureuse!

PHILIPPE.

Vous ne me voyez donc pas avec indifférence?

EUPROSINE.

Qu'est-ce que c'est que l'indifférence?

PHILIPPE.

C'est un sentiment qu'auprès de vous il est impossible de connaître; c'est regarder quelqu'un sans intérêt, le voir s'en aller sans plaisir et sans peine.

EUPHROSINE.

Vous ne m'êtes pas alors indifférent; car, lorsque vous sortez, je n'ai plus envie ni de chanter, ni de rire; et quand je vous revois, je suis bien joyeuse, quoique je ne fasse pas semblant de l'être.

PHILIPPE.

Combien vos discours me transportent, chère Euphrosine! aimez-moi toujours.

EUPHROSINE.

Vous aimer! mais vous n'êtes pas mon frère, ma sœur, maman.

PHILIPPE.

Non, sans doute; mais plus heureux qu'eux tous ensemble, je puis être votre amant.

EUPHROSINE.

Le joli nom.

PHILIPPE.

Et vous serez mon amie, ma maîtresse; y consentez-vous?

EUPHROSINE.

De tout mon cœur.

Je me relève, et sur les plus vermeilles lèvres, je porte, en soupirant, le premier baiser de l'amour.

EUPHROSINE.

Ah! Philippe, quel baiser! Je sens qu'il me dévore. Oh! je vous en prie, n'embrassez pas ainsi tout le monde, surtout ma sœur, je vous le demande.

Je le lui promets, en admirant comme l'amour introduit sur-le-champ avec lui la jalousie. Nous nous jurâmes une tendresse éternelle, et je vis que je n'avais pas besoin de lui recommander le silence. La simple, la naïve Euphrosine apprit la dissimulation en apprenant à aimer. Le lendemain de ce jour heureux, je lui demandai une tresse de ses beaux cheveux. Avant de me les accorder, elle exigea la réciproque; et depuis, nous nous parâmes de ces mutuels cadeaux. Je voyais à tout moment mon

amie; mais je craignais que, la santé de mon oncle se rétablissant, mes visites devinssent moins fréquentes. Cher oncle! si tu savais combien de fois ton perfide neveu a prié le ciel de prolonger ta maladie, tu lui montrerais moins d'amitié! mais le traître t'a subjugué, ses soins, son air empressé te charment, et l'éloge de Philippe est toujours le même.

Le temps s'écoulait rapidement; mon oncle se rétablissait à vue d'œil, et notre amour ne faisait que s'accroître. Depuis une semaine j'avais moins vu Euphrosine; on l'avait fait sortir. Nous enragions de cette manie de courses dont madame de Closange était possédée, lorsqu'un dimanche après dîner j'aperçus mon amie, parée d'une robe de mousseline blanche, garnie vers le bas, autour des manches, à la ceinture, d'un joli ruban noir; ses cheveux nattés avec art, étaient ornés d'un beau peigne.

— Où vas-tu, lui dis-je? depuis quelque temps nous avions adopté le *tu* républicain.

— On me conduit à vêpres, me répondit-elle tristement."

PHILIPPE.

Garde-toi bien d'y aller, j'ai une foule de choses à te dire; et comme mon oncle me renvoie demain, je ne pourrai plus te parler qu'à la dérobée.

EUPHROSINE.

Que faire?

PHILIPPE.

Une bonne migraine que tu vas prétexter, peut nous être utile.

EUPHROSINE.

Je l'ai déjà effroyable. Elle dit, et prenant un air malade, elle va trouver sa mère pour lui compter le mensonge que nous venons d'arrêter; elle tremble qu'on ne l'accuse de fausseté, elle rougit extraordinairement; cette rougeur lui fut propice.

— En effet, vous n'êtes pas bien mon enfant, lui dit madame de Closange, votre visage est enflammé, vous avez la fièvre, il faut vous coucher.

— Non, maman, assurément non, je n'ai qu'un violent mal de tête.

— Je suis fâchée de ton état, car après vêpres je veux aller à la promenade, où je t'eusse menée avec ta sœur.

— Je m'en passerai, quoique j'en eusse eu grande envie (la menteuse).

On la plaint, on l'embrasse, et la voilà seule; point de femme de chambre, elle suivait sa maîtresse; la bonne était avec son amant : ainsi Euphrosine restait sans défense, en proie à mes désirs et aux siens. De mon côté je donne *campo* au valet de chambre du sieur mon oncle; lui-même, mourant de sommeil, m'ordonne de le quitter; je ne me le fais pas répéter; je m'élance : crac, me voilà dans la chambre d'Euphrosine. La porte se referme; bonsoir la compagnie.

O délicieux réduit! pourquoi ton insensibilité t'a-t-elle empêché de jouir du plus délicieux spectacle qui se soit offert devant toi? les persiennes sont abattues, un demi-jour règne autour de nous; dans des vases de fleurs, reposent des fleurs suaves, dont les parfums nous embaument. Euphrosine sent son sein se soulever, je fais asseoir sur mes genoux cette enfant adorable; là, nos bouches se confondent. Je détache les voiles jaloux qui la parent, une molle résistance redouble mon ardeur, une main hardie se glisse sous le vêtement soulevé, elle monte, elle approche. Euphrosine émue, me presse plus tendrement; déjà je touche les colonnes du temple de l'amour, je les admire un moment; enfin j'arrive au sanctuaire. Ma victime tressaille, et penchant sa tête sur mon cou qu'elle baise, elle ne se défend plus.

Qu'il est doux de courir rapidement au travers du bocage sacré qui environne le mystérieux asile, d'entr'ouvrir d'une main délicate et amoureuse ces portes de corail, d'aiguillonner le siège du plaisir qui se gonfle et se raidit dans ce moment. Nous ne connaissons plus rien, tout est oublié; Euphrosine me reçoit dans ses bras; je la porte sur son lit, je la baise, je l'excite, je l'enivre; ma bouche, mes baisers vont partout, jouissent de tout, mais un soin plus important m'appelle : il faut que je sois le vainquur d'Euphrosine, je cherche à cueillir le bouton; mais, dieux! que d'ob-

stacles s'opposent! quelle difficulté se présente! le sang coule; je souffre, elle souffre encore davantage : n'importe, nous poursuivons notre entreprise, je fais un nouvel effort, elle s'agite en même temps, je pousse; un cri douloureux frappe mon oreille; mais je ne suis plus à moi, je suis noyé dans un torrent de délices. En vain la fontaine de la vie a coulé, elle ne peut diminuer la fierté de ma contenance : je reviens à la brèche; pour cette fois le mal s'est enfui, l'épine ne blesse plus la rose, nous n'avons plus que des jouissances à éprouver.

Ah! qu'elles sont grandes, combien ces plaisirs sont plus vifs, plus impétueux, lorsqu'ils sont le partage de l'amour et de la jeunesse? Oui, je suis encore sur ton sein, Euphrosine, je possède tous tes charmes à la fois; toi-même tu me presses, tes mains errent sur moi en tous sens, elles excitent la flèche écumante, elles se jouent autour de ces deux objets dont la nature l'a décorée, et moi je dévore les boutons qui te restent; mon doigt se joue sur la mousse légère, ou va interroger le plaisir au fond du temple. Non, quand ils renaîtraient mille fois, ces voluptueux instants, ils ne seraient pas plus incendiaires; jamais une pareille beauté ne recevra plus mon hommage; et pourrai-je en trouver une plus belle encore, je n'aurai plus mes quatorze ans.....

CHAPITRE IX

LA PREMIÈRE INFIDÉLITÉ.

DÉLICIEUSE coupe des premiers plaisirs, je viens de vous épuiser en entier. Amour, tu m'as ouvert l'entrée de ce temple voluptueux où il est si doux de t'adorer; j'ai, dans les bras de ma jeune amante, connu ce charme dont la durée plus prolongée ne nous laisserait rien à envier aux divinités immortelles; et toi, mon Euphrosine, parée de tes grâces, de ta tendresse, tu n'as point encore retrouvé l'usage de tes sens : ton œil roule encore, ta bouche enflammée presse encore la mienne, ton sein s'agite, et tout ton être enivré de mes ardentes caresses veut de nouveau

s'unir au mien. Je retrouve une énergie que m'avait enlevée l'excès du bonheur; tes attraits, ton naïf emportement, mes désirs renaissant sans cesse, tout se réunit pour me prêter de nouvelles forces; une chaleur dévorante circule dans mes veines, elle m'élève au-dessus de mon âge, je me précipite de nouveau dans cette étroite carrière, le sang ne coule plus, mais des flots d'une liqueur embrasée s'échappent, nous ne voyons rien, le plaisir porté à son comble nous ôte tout autre sentiment, et sept fois, sur l'autel de la nature, l'amour impétueux consomma ses adorables sacrifices.

Cependant, moins égarés, nous retrouvons notre raison perdue, ce long éblouissement se dissipe, et par degré levant nos yeux appesantis, nous revenons à la vie pour mieux nous aimer. Oui, je la vois encore cette douce Euphrosine, elle ne connaît pas l'étendue de son sacrifice, elle ne cache point sous de feintes larmes le délire qu'elle éprouve.

— O Philippe! me dit-elle, qu'avons-nous fait? Quel pouvoir surnaturel vient d'ajouter au bonheur que j'avais de t'aimer; cher et tendre ami, dans quelles délices ne m'as-tu pas plongée? Non, jamais il ne disparaîtra de ma mémoire, ce jour heureux qui fait le commencement de ma nouvelle existence; viens rassurer mon cœur, viens me jurer encore une tendresse éternelle.

J'allais essayer de nouveau le serment le

plus énergique, lorsque j'entends mon nom retentir; je ne perds point de temps, je passe le *vêtement indispensable*, je revêts ma petite lévite, j'embrasse mon Euphrosine à la bouche, et loin de là. Puis, avec un air de sagesse, je cours vers l'ennuyeux crieur : c'était le valet de chambre de mon oncle.

— M. Philippe, M. Philippe! criait à s'égosiller le maudit braillard.

PHILIPPE.

Eh bien! qu'est-ce? lui dis-je, on y va, vous hurlez comme si le feu était à la maison.

LE VALET.

C'est que madame votre mère vous demande.

PHILIPPE.

Que veut-elle?

LE VALET.

Elle est chez monsieur votre oncle : on vous croyait dans le boudoir, quand je ne vous y ai point trouvé, j'ai crié pour me faire entendre.

PHILIPPE.

Eh! bourreau! je ne t'ai que trop entendu. Je vais cependant vers la chambre de mon oncle.

MADAME D'ORANSAI.

Comme te voilà fait, mon ami!

MON ONCLE.

On dirait qu'il vient du combat.

PHILIPPE.

Il fait si chaud, j'avais quitté ma lévite, et je jouais à la corde sur la terrasse voisine.

MADAME D'ORANSAI.

Il faut que sur-le-champ tu me suives.

PHILIPPE.

Vous m'emmenez?

MADAME D'ORANSAI.

Ton oncle est en état de sortir; tu devais le quitter demain, je t'enlève aujourd'hui.

PHILIPPE, *à part.*

O! mon Euphrosine!

MON ONCLE.

Il faut rendre justice à Philippe : on ne peut pas mener une conduite plus exemplaire.

PHILIPPE.

Auprès de vous, mon oncle, peut-on ne pas vous imiter?

MADAME D'ORANSAI.

Aimable enfant.

MON ONCLE.

Studieux, s'occupant toujours, remuant mes livres de tactique.

PHILIPPE.

Je voulais apprendre comment il fallait faire pour prendre une place.

MADAME D'ORANSAI, *avec intention.*

Cette lecture pourra t'être utile.

MON ONCLE.

Comment t'y prendrais-tu? Voyons.

PHILIPPE, *malicieusement.*

D'abord on entoure le fort, on s'y ménage des intelligences, on tente l'escalade, on brise les portes, on monte sur les tours, et pour signe de victoire on arbore son pavillon.

MON ONCLE.

A merveille.

MADAME D'ORANSAI.

Il commence à se faire tard; grâce à messieurs *les frères et amis*, les rues ne sont pas sûres, il faut partir.

PHILIPPE.

Je te suis, maman. Bonsoir, mon oncle.

MON ONCLE.

Tu partirais sans aller faire une visite d'adieux à madame de Closange?

PHILIPPE.

J'y cours, mon oncle. Et voilà que je me mets à courir, que je franchis les degrés pour arriver plus vite, que je sonne, que la porte s'ouvre, qu'Euphrosine vient me recevoir, que je souffle la bougie qu'elle tient, que j'embrasse mon amie, qu'elle me le rend de nouveau, que nous renouvelons nos serments, que je lui jure fidélité éternelle, que j'allais lui..... quand la voix maternelle se fait entendre; me voilà donnant le bras à maman. Les yeux étincelants, les sens rallumés, le cœur gonflé de désirs, nous cheminions assez lentement, lorsqu'arrivés devant la porte de l'hôtel d'une des intimes amies de ma mère, qui logeait à deux pas de notre demeure, il prend fantaisie à madame d'Oransai de s'y arrêter quelques moments. A la proposition de ma très honorée mère, je me récriai, lui demandant en grâce de me permettre de revenir seul au logis; maman ne voulant point me contraindre y consentit sans peine: je la laissai donc, et sans avoir une pensée bien arrêtée, je me pressai de me rendre à notre logement.

Le lecteur a oublié peut-être une certaine Fanchette qui, la première parlant à mes sens, me fit connaître ce que je pouvais faire. Eh

bien, dois-je l'avouer, quoique j'en rougisse encore, je ne l'avais pas oubliée, je venais de quitter Euphrosine; n'importe, mon caractère m'emportait, et déjà cette légèreté fatale qui, pendant longtemps, en a fait le premier mobile, m'entraînait vers de nouvelles amours. Je heurte, le portier m'ouvre; je m'élance et monte brusquement à la chambre de la jolie soubrette. Que faisait-elle alors? Occupée des préparatifs de sa toilette, elle essayait une fraîche robe d'indienne, dont elle voulait faire sa parure dans le bal où elle allait passer la soirée; ses cheveux roulés avec art, tombaient à tire-bouchons sur son visage toujours décoloré, son sein était nu; ce fut sur ces entrefaites que je parus : — Eh! bonjour, ma belle Fanchette, lui dis-je en sautant à son cou; que je suis aise de te revoir !

FANCHETTE.

Ah ! monsieur Philippe, vous voilà donc?

PHILIPPE.

Je t'assure qu'il me tardait bien de te revoir (j'en avais menti, ou ce désir n'était né que d'une heure.)

FANCHETTE.

Comme vous m'embrassez ! je croyais que epuis longtemps vous n'en aviez plus envie ?

PHILIPPE.

Pour te punir de cette pensée, il faut que je baise ceci, puis cela, encore cela, et voilà que du front je passais à la bouche, de la bouche au menton, du menton sur deux mobiles éminences, de là.... Ma foi, j'étais bien caressant. Emerveillée de cette nouveauté, Fanchette me laisse agir; mais comme je marchais sur sa robe, elle se recule, elle fait un faux pas, tombe, où?... sur le parquet; et voilà que sans y prendre garde je tombe auprès.... non, sur elle; et comme nous voulons voir si la robe n'est pas déchirée, je la relève malgré l'obscurité profonde, car en croulant nous avions entraîné la lumière. La robe relevée: — Ah! disait Fanchette, arrête... mon ange.... monsieur, que faites-vous... quel plaisir.... plus bas... ah !... ah !... Et je gagnais du chemin, et.... j'étais parjure, et mon huitième sacrifice de la journée s'accomplissait; mais je réfléchissais que je ne saurais où trouver le neuvième, si, comme je n'en doutais pas, Fanchette était aussi curieuse qu'Euphrosine. Déjà je ne faisais qu'une triste figure, déjà la main de Fanchette cherchait à ranimer mon honneur éteint, lorsqu'un bruit de pas parvient à mon oreille. Redoutant que ce ne fût madame d'Oransai, qui eût trouvé mauvais que je jouasse à la boule sur un parquet, avec sa femme de chambre, je ne savais que devenir; une prompte réflexion me fit glisser sous le lit,

et je le fis si lestement, que Fanchette me crut sorti par une porte dérobée. Se levant aussi avec vitesse. — *Qui est là*, demanda-t-elle?

— C'est moi.

— Qui moi?

— Georges, qui vient vous chercher pour vous conduire au bal.

Le lecteur saura que M. Georges passait dans mon esprit pour le cousin de Fanchette. Ce Georges, assez bel homme, grand, bien fait, aux larges épaules, aux noirs sourcils, ne me plaisait pas du tout. — Que diable faisiez-vous sans lumière, disait-il?

— Je viens de l'éteindre.

— Vous êtes seule?

— Oui, lui dit Fanchette, trompée sur mon évasion.

— Puisque cela est ainsi, je vais t'aider à chercher ta bougie.

Surpris de ce tutoyement imprévu, je commençai à former quelques soupçons; ils furent réalisés lorsque le drôle dit à Fanchette : La voilà, prends-la donc. Et Fanchette la prit; mais au demi-cri qui lui échappa, je devinai le genre de bougie qui lui fut remise. Le lit sous lequel j'étais caché était près; Fanchette s'en approcha, et s'asseyant dessus, tendit le chandelier à Georges, qui y plaça la chandelle d'une manière expéditive.

Transporté de colère, je ne me possède plus; me voir insulter en ma présence, l'injure était

sanglante; je ne voyais point là-dedans une juste punition de mon propre parjure : je m'approche du bord du lit, et avançant mes deux mains je pince en même temps et Georges et Fanchette; la douleur leur arrache un cri commun. Georges, vaillant champion dans les combats de l'amour, mais d'ailleurs poltron s'il en fût, se relève; Fanchette qui, sur-le champ, devine la vérité, le repousse, et s'écrie au secours, espérant me tromper. Georges, interdit, ne savait à quoi se résoudre, lorsque d'une voix sépulcrale, je lui crie : *Malheureux tu vas mourir!* A ces formidables paroles mon faquin s'échappe. Fanchette, partagée entre la crainte de ma colère et l'envie de rire, se rejette sur le lit, et moi me glissant avec précaution, je sors de ma cache et de la chambre, avant que l'audacieuse soubrette ait eu le temps de se justifier. Mon amour-propre, blessé au dernier point, me donna des ailes; je sortis de la maison, et fus rejoindre maman.

— O ! vous qui me lirez, avez-vous été, comme moi, la dupe d'une de vos maîtresses? Croyez que ma vanité eût moins souffert si Euphrosine m'eût trompé; mais se voir trahir à sa barbe, par une femme de chambre, et se voir sacrifier sur-le-champ, à qui? à un domestique, il y en avait pour mourir de confusion et de colère. Je me promettais de ne plus voir Fanchette, et le cœur gonflé de dépit, j'entrai dans le salon, la tête basse, contre mon ordinaire.

Madame de Sancerre, qui depuis quelque temps ne m'avait point vu, me témoigna son plaisir de me trouver chez elle. Je répondis assez gauchement aux amitiés qu'elle voulait bien me faire : car j'entendais dire autour de moi : Comme il a grandi! c'est un joli garçon, il a l'air d'un homme; et je trouvais fort mauvais qu'on crût que je n'avais que l'air. Pourtant, après un demi-quart d'heure de bouderie, je levai les yeux, et d'une manière distraite, les portai à droite et à gauche. Dans ce moment je fus frappé d'apercevoir, non loin de moi, une jeune demoiselle que je ne connaissais pas; au premier abord, sa figure ne m'étonna point, je m'approchai doucement de maman et lui demandai le nom de cette inconnue. Six ans, me répondit-elle, ont donc apporté de grands changements en elle, puisque tu ne retrouves point les traits de ta cousine Honorée de Barene. A ces mots, honteux de mon peu de mémoire, je courus vers Honorée, et d'un air joyeux je lui demandai pardon de ma négligence à lui rendre mes devoirs. Honorée se leva avec politesse, me regardant avec des yeux d'où les larmes paraissaient prêtes à s'échapper, me remercia, et puis se rassit en silence. La riche taille de ma cousine m'avait charmé, son ton mélancolique vint encore ajouter à cette première impression; et n'osant lui parler, car je m'aperçus qu'elle ne voulait point porter ses regards sur moi, je fus m'asseoir

à l'autre bout du salon, et là je m'enivrai du plaisir de la contempler. Telle était Junon, telle était Honorée : même fierté, même dignité dans l'œil et dans le port; sa figure ovale et majestueuse commandait le respect en inspirant l'amour. Auprès d'elle disparaissait ma légèreté naturelle. Honorée prit sur moi un ascendant que rien n'a jamais pu détruire. Tout en elle me séduisait : ses yeux parés de deux sourcils dont l'ébène faisait ressortir la blancheur de son teint, de ses yeux partaient la flamme et l'enthousiasme; sa bouche, légèrement relevée donnait à Honorée une figure grave, malgré qu'elle éclatât de toutes les grâces de la jeunesse. Mais que ses attraits étaient encore loin de ses qualités morales! Honorée, née exactement le même jour que moi, avait laissé son âge bien loin d'elle. Ferme, courageuse, elle savait allier la prudence au courage, l'héroïsme à la bonté; ne dédaignant pas les soins du ménage, elle les réunissait aux occupations les plus étrangères à son sexe; élevée au milieu des orages de la révolution et parmi les rangs des braves Vendéennes, son âme exaltée ne soupirait qu'après le rétablissement de la monarchie. Sa mère, victime du régime de la terreur, était tombée sous la hache meurtrière. Sœur de mon père, elle avait éprouvé le même sort. Le désir de délivrer son père, qui lui restait, et qu'on faisait languir dans les prisons nantaises, avait seul pu arracher Honorée à ses occupations

belliqueuses : vêtue en amazone, suivant partout le commandeur de Barene, son oncle, elle partageait les dangers ainsi que les victoires de l'armée royale. En apprenant la nouvelle de l'arrestation de son père, elle avait tout quitté ; et depuis quelques heures, arrivée dans Nantes, elle attendait, chez madame de Sancerre, l'arrivée de maman, pour lui demander un asile. Plus je regardais ma cousine, plus je sentais l'amour naître dans mon cœur. Ce n'était point ce désir que m'avaient inspiré dans mon bas âge ces jeunes beautés dont j'ai tracé les portraits ; ce n'était pas non plus ce sentiment impétueux qui, auprès d'Euphrosine, me porta aux plus ardentes entreprises. Non, la seule vue d'Honorée me suffisait, ma pensée ne se portait qu'à la chérir, et je ne pouvais imaginer que je fusse jamais capable d'oser lui déclarer mon amour. Pauvre Euphrosine ! te voilà donc oubliée. A peine quelques heures se sont écoulées depuis l'instant heureux, et déjà j'ai volé dans les bras d'une autre, et déjà je t'ai donné la plus dangereuse des rivales. Mais, que dis-je ! non, je n'ai point cessé de te chérir ; tes charmes enfantins me plaisent encore ! j'aime à me reposer sur le souvenir de nos caresses ; il me tarde de voir se lever le jour de demain pour revoler près de toi, pour respirer encore la vie sur ta bouche charmante. Oui, mon Euphrosine j'admire Honorée ; mais je ne chéris que toi : elle me subjugue, et tu me transportes ; douce

et naïve amante, repose-toi dans la couche que j'ai partagée! que la troupe folâtre des songes te rappelle nos délicieux combats! puisses-tu les désirer encore, et puissé-je demain te porter un amour raffermi contre mon humeur légère. Euphrosine! je t'adore!... Mais que dit-on là bas? Quoi! Honorée va nous suivre? elle reposera sous le même toit? y pensez-vous, ma mère? Honorée, tu vas occuper la chambre voisine de la mienne. Eh! que m'importe; le seul regard de ma cousine ne suffit-il pas pour m'interdire toute coupable pensée? Hélas! devant Honorée je ne saurai que soupirer et me taire.

— Prends le bras de Philippe, ma chère enfant, dit madame d'Oransai à ma cousine. Honorée, sans rien dire, obéit; et mon pauvre cœur se met à battre la campagne. Nous entrons dans notre demeure, et mademoiselle Fanchette paraît pour nous éclairer, tenant le fatal flambeau dont l'aspect me rappelle le plus désagréable souvenir.

Fanchette n'avait point songé à aller au bal, elle était rouge de honte, et n'osait lever les yeux sur moi. Cette contenance me plut, je fus moins courroucé, et au moment où la friponne leva sa charmante figure, pour contempler la nouvelle venue, je crus que le pardon ne tarderait pas à revenir dans mon âme; cependant, pour ne point montrer ma faiblesse, j'affecte un visage sévère; et feignant de ne m'occuper que de la belle Honorée, j'apprends par ma

conduite à Fanchette, que je n'ai pas été longtemps à lui donner une concurrente redoutable. Toujours silencieuse, Honorée, quand nous fûmes à souper, continuait à ne point me regarder; cette obstination frappe maman : — Est-ce que Philippe t'aurait déplu? dit-elle à Honorée. — Ah! ma tante, répondit celle-ci, pouvez-vous le croire? mais il ressemble si fort à ma malheureuse mère! Elle dit, ses larmes suspendues s'échappent, et l'infortunée me représente le plus beau tableau de la piété filiale; nous cherchons à consoler Honorée. „La consolation, s'écria-t-elle, ne sera que dans la vengeance; périssent les auteurs du crime que je déplore!" Elle ne pleurait plus, l'indignation héroïque, l'amour pour sa famille, animaient toute sa personne; elle se précipite à genoux, et élevant ses mains vers l'Eternel, elle récite une fervente prière, que le ciel ne put se refuser à exaucer. Cette action me surprit, mais mon cœur, qu'une étincelle devait enflammer, me criait à haute voix qu'il fallait venger Honorée, et qu'alors peut-être.....

Il était temps de se séparer; madame d'Oransai conduisit la belle affligée dans la chambre qu'on lui avait préparée, et lui promit que le lendemain elle s'occuperait de lui faciliter les moyens de voir son père.

— Ma cousine, lui dis-je, je connais un peu l'un des fils d'un des municipaux; avec le jour

je me lèverai, et je compte assez sur son amitié pour espérer qu'il appuyera notre demande.

La vivacité que je mis dans ces peu de mots, toucha Honorée; elle me remercia affectueusement. Comme elle avait besoin de repos, nous nous retirâmes; et moi, agité et fatigué des diverses aventures de la journée, je me retirai dans ma chambre, croyant y trouver le sommeil, qui m'était immensément nécessaire.

J'étais déshabillé, ma lumière allait s'éteindre, orsqu'on vient heurter à la porte de mon appartement. — Que veut-on? demandai-je d'un ton impatient. Une voix flûtée, et fort de ma connaissance, me répond: Madame votre mère vous demande sur-le-champ. Je ne fais point réflexion que je suis en chemise, j'ouvre, et je vois.... mademoiselle Fanchette nue, absolument nue des pieds jusqu'à la tête, qui entre brusquement, ferme la porte, et se jette sur moi. La vélocité de cette attaque m'ôta d'abord la réflexion; mais avec un effort qui me parut digne de l'héroïsme de ma cousine, je me dégageai, et d'un ton assez sec, je demandai à Fanchette quelle était son intention. — Vous ne m'aimez plus me dit-elle, en pleurant. — Arrêtez, lui dis-je, je ne vous ai jamais aimée, vous m'avez inspiré des désirs, ils ont été satisfaits, et me voilà tranquille. Je disais ainsi, mais un démenti formel était donné à mon discours, par ma chemise, qui s'avançait en bosse, environ huit pouces en avant de

mon corps; Fanchette qui le voyait aussi bien que moi, loin de se fâcher de la dureté de ma réponse, me réplique : — Je vois bien d'où vôtre colère a pris naissance, vous m'en voulez parce que Georges.... — Le diable emporte Georges, lui dis-je avec énergie. — Ah! monsieur Philippe, si vous saviez combien il est dangereux de le refuser, il m'a avant-hier menacée de vous dénoncer vous et votre mère, si je....

Cette idée que Fanchette n'avait cédé que par générosité, les désirs que ses charmes rallumaient dans mes sens, tout me jeta dans un délire inexprimable, l'honneur s'envola, je saisis la voluptueuse soubrette. Le flambeau est éteint, j'attire Fanchette vers ma couche, je palpe ses formes gracieuses, je partage son égarement, mon âge fournit de nouveaux aliments à ma fougue inconcevable. Oh! combien l'ardente Fanchette se félicita d'avoir su vaincre ma résistance! que de baisers, que de mouvements rapides, excitatifs! tout son corps, tout le mien, reçurent les hommages les plus multipliés et les plus incendiaires; quel plaisir n'éprouvait-elle pas, ma main embrasée, à parcourir les frais trésors qu'on lui abandonnait! Quelle nuit! qu'il termina bien, ce beau jour! Je n'étais plus à moi, je ne vivais plus que pour jouir, et sur le sein palpitant de ma compagne, je jurai que ma vie entière serait consacrée à l'amour, que je le chercherais partout. Je disais,

et j'étais infatigable ; enfin, le sommeil triompha de mon acharnement ; je succombai sous les treize lauriers de la journée ; et après un baiser pris et rendu, je laissai aux songes le soin de me plonger dans de nouvelles extases.

CHAPITRE X.

QUI MET EN SCÈNE DE NOUVEAUX ACTEURS.

J'ai fait serment de tout dire, et cette promesse a seule pu me faire rapporter la première action dont j'aie eu à rougir. Oui, j'eus tort; mais à quatorze ans se commande-t-on toujours? et dans cet âge de flamme la tête ne l'emporte-t-elle pas sur le cœur? Il était grand jour quand je me réveillai; ma première pensée fut la promesse que j'avais faite à ma cousine, la seconde appartint à Euphrosine, la troisième..... Mais Fanchette m'avait quitté, elle n'avait pas attendu mon réveil pour revenir auprès de ma mère; ainsi, ne trouvant plus à qui parler, je me levai

lestement pour aller trouver mon camerade d'étude le bon Saint-Claire. Il était encore couché lorsque j'arrivai chez lui; je fus droit à sa chambre, et usant du privilège que donnait l'amitié, je le réveille sans façon et lui explique, après l'avoir embrassé le sujet de ma visite intéressée. Au nom de ma cousine, au portrait que je lui en trace, mon galant écolier m'assure qu'il est tout à moi, que de ce pas il va trouver son père, et il m'invite à le suivre dans une chambre richement meublée. Le citoyen municipal se faisait habiller par un gros vilain domestique qui tutoyait son maître à faire frémir.

— C'est toi, citoyen d'Oransai, me dit l'officier public! que veux-tu, mon enfant?

Cette républicaine interrogation n'était nullement du goût de mon jeune orgueil, mais ce n'était pas le moment de marquer mon peu d'amour pour les coutumes révolutionnaires; me contentant de saluer silencieusement le ci-devant épicier parvenu, je laissai à Saint-Clair le soin de répondre à son père. A peine avait-il achevé son discours, qu'une voix aigre que j'entends, s'écrie : — Ça ne se peut pas; il vous sied bien, morveux, de vous intéresser pour un suspect!

Surpris, je me retourne, et j'aperçois un long, gros et noir individu, paraissant âgé de vingt-deux ans, porteur de la plus exécrable physionomie jacobine; les cheveux gras et

courts, chargés d'un rouge bonnet, et vêtu d'un très sale uniforme bleu : moi, qui ne connaissais point ce disgracieux coquin :

— Et pourquoi cela ne se peut-il pas? lui dis-je d'un ton de mauvaise humeur remarquable.

— Parce que nous ne devons pas avoir pitié des aristocrates.

— Puissent-ils vous le rendre quelque jour! lui répondis-je avec plus de véhémence.

— Vous l'entendez, mon père, s'écria Saint-Clair l'aîné, qui se fit alors reconnaître; voilà comme ils sont tous, ils ne vivent que dans l'espoir d'une contre-révolution.

M. Saint-Clair, moins jacobin que beaucoup de ses confrères, imposa silence à son fils; puis se retournant vers moi : — Citoyen, je vous accorde la permission que vous me demandez, mais sous la condition que l'entrevue de la citoyenne Barene, avec son père, aura lieu en présence d'un député de la municipalité.

Il valait mieux cela que rien, et déjà je remerciais le municipal, lorsqu'après avoir signé l'ordre du permis, il vit son fils aîné venir à lui, et lui demander d'être nommé pour assister à la visite que ma cousine devait faire. A cette demande un mouvement inconnu s'éleva dans mon âme; depuis, je l'ai pris pour un présage. Le citoyen Saint-Clair approuva son fils, et moi, sans espoir d'obtenir un autre témoin, je revins vers mon Honorée. Suivi de maman,

elle se préparait à sortir pour faire des démarches tendantes au même but; que sa joie fut grande quand je lui apportai la bienheureuse permission! elle ne put s'empêcher de me serrer dans ses bras. Eh! quelle plus douce récompense eut-elle pu m'accorder?

Comme le papier du municipal ne portait que mon nom et celui d'Honorée, maman ne put point confia ma cousine à mes chez elle, elle fut s'occup. machinait depuis long ten nécessaire de prévenir ntrevue aurait un témoin porte de la prison; après on nous appelle, nous entrons re to..., et le geôlier, après avoir vérifié notre permis, va nous conduire lorsque Saint-Clair, l'aîné, paraît devant nous. A sa vue, je vois Honorée tout à coup pâlir et rougir; puis, sa contenance se rassure, et la fierté la plus dédaigneuse s'empreint dans son imposant regard. Saint-Clair, de son côté, avait reculé de deux pas. — Quoi! dit-il malgré lui, est-ce là *mademoiselle de Barene?* Je ne pus douter que ces deux personnages ne se connussent déjà.

— Oui, citoyen, lui répond Honorée, vous savez quel est mon nom.

Elle dit, le geôlier marche, nous le suivons; Saint-Clair s'avance; et ma cousine me serre fortement avec son bras; je ne sais que penser,

nous descendons un étroit escalier, nous traversons de longs couloirs; partout étaient de fortes portes de fer, partout nous entendions les gémissements des malheureux détenus. Enfin une barrière nous arrête, le geôlier l'ouvre, il nous fait descendre huit marches, nous avançons alors sur un terrain boueux, trois autres portes s'ouvrent consécutivement, et Honorée se trouve dans les bras de son père.

Ce vénérable vieillard remercia mille fois le ciel compatissant de l'inespéré bonheur qu'il lui envoyait. Qui n'eût été touché de ces purs embrassements, de ces larmes qui coulèrent des yeux de M. de Barene et de sa fille! Hélas! ce sombre cachot, cette demeure fétide, n'offraient plus leurs horreurs à un père qui revoyait son enfant : il ne nous apercevait pas, spectateurs attendris; je les contemplais avec ravissement, et je me sentais moins prévenu contre Saint-Clair, depuis que je le voyais sur le seuil de la prison, cachant sa figure dans son bonnet rouge, comme si quelque sentiment de pitié avait accès dans son cœur. Que je le connaissais mal!!!

Après un long temps donné à la tendresse, M. de Barene me reconnut : je fus à lui et je reçus ses caresses pendant qu'Honorée lui apprenait que c'était à moi qu'ils devaient cette entrevue si désirée. L'heure s'écoulait, et le concierge nous avait déjà plusieurs fois avertis qu'il fallait se retirer; nous résistions encore :

enfin, il fallut obéir. Le lendemain on ne pouvait se revoir; mais le jour suivant devait ramener la plus tendre des filles auprès du plus sensible des pères. Nous remontâmes en silence : notre cœur se serrait au bruit des verrous qu'on refermait sur M. de Barene. A la porte de la prison, Saint-Clair nous laissa. Je le saluai par une silencieuse inclination : il parut vouloir parler à Honorée; mais celle-ci s'éloigna en m'entraînant. Je marchais de surprise en surprise : je ne pouvais douter que mademoiselle de Barene ne connût Saint-Clair; et pourtant ma curiosité n'osa point se satisfaire en interrogeant Honorée, tant elle m'inspirait du respect. Nous revînmes ainsi au logis, et là, me remerciant encore, ma cousine fut se renfermer dans sa chambre. Me voilà seul : où irai-je? où? Eh! parbleu! chez mon oncle; il y a un siècle que je ne l'ai point vu. Ce cher oncle! comme je le caresse! comme j'ai grand soin de parler bien haut, afin de faire accourir mon Euphrosine à la fenêtre qui est vis-à-vis celle par laquelle je regarde. Je la vois soudain j'abrège les compliments; je sors de chez mon oncle : je vais entrer chez elle; mais elle n'est pas seule : Ambroisine, sa sœur, l'accompagne : Ambroisine, qui n'a encore que treize ans, et qu'un jour.... n'anticipons pas. L'Amour est bien triste quand il a un témoin; je bâillais, je ne disais plus rien : Ambroisine était assurément jolie; mais je ne pensais point à elle.

Euphrosine se dépitait; que faire? Il fallut se séparer sans avoir pu se dire un mot. Ah! pour la bavarde Euphrosine comme pour moi, ce contre-temps était insupportable. D'assez mauvaise humeur, je sors et l'habitude me conduit chez Madame de Ternadek : si elle eût reçu l'éducation du monde, si elle en avait parfaitement connu les usages, elle eût été citée parmi les femmes aimables. Je puis dire que, depuis l'instant où je l'ai connue jusqu'aujourd'hui, je ne me suis pas ennuyé une seule minute auprès d'elle. Après avoir aimé les plaisirs, elle donna par bouffée dans la dévotion; elle l'afficha sous les bannières du jansénisme. Mais, malgré ses pieux désirs, l'ancien caractère perce toujours, et par étincelles l'esprit s'échappe des voiles du rigorisme. Elle a dû avoir été fort bien; sa taille est élégante, son œil est très beau, et, malgré ses quarante ans, je lui ai connu plusieurs adorateurs. L'active médisance, je veux dire calomnie, m'a toujours rangé dans cette classe, et je jure que les seuls liens de l'amitié me liaient à cette femme charmante; indulgente pour moi, elle paraissait écouter avec intérêt mes jeunes récits; je ne craignais pas de lui tout confier, et son étonnante discrétion ne me donna pas un instant d'inquiétude à des époques où il lui eût été si facile de me nuire si elle eût parlé. Ce fut donc chez madame de Ternadek que je me rendis. Tout occupé de mes conquêtes, de ma cousine, de mes

incertitudes, je lui appris tout; et la maligne, qui alors n'avait que trente ans, se moqua de moi, me fit enrager, me retint pourtant; car il est si doux d'avoir quelqu'un qui vous montre de l'amitié! Depuis longtemps j'étais avec elle, quand on vint annoncer madame Derfeil : je voulais me retirer. —Non, restez, me dit madame de Ternadek, je veux vous faire voir une jolie femme. Elle dit, et madame Derfeil parut. Je ne sais, lecteur, si déjà tu t'es aperçu que j'ai la manie de peindre tous les individus que je te présente : peut-être cette manie te déplaît-elle; mais comme lorsque j'ai fait mon ouvrage, tu n'étais pas là pour me donner ton avis, tu auras la bonté de sauter les portraits qui pourraient te déplaire, et de lire ceux qui t'offriront quelque agrément.

Madame Derfeil, quoi qu'en dît ma confidente, n'était point jolie; elle avait vingt ans; ses yeux assez petits n'étaient pas dépourvus d'une certaine expression; la petite vérole avait exercé sur sa figure des ravages assez remarquables, néanmoins de fort vives couleurs cachaient de loin ce défaut; les dents de cette dame, bien rangées et fort blanches, donnaient du charme à son visage; elle parlait en minaudant, et comme si elle eût fait la moue; sa gorge, taillée en forme de poire, était déjà dépourvue de cette fermeté, de cet embonpoint qui lui seaient si bien. Quand à l'esprit, madame Derfeil y avait de grandes prétentions mal-

heureusement peu fondées; ce n'était qu'un faux brillant, un jargon maniéré qu'elle croyait être du génie. Pour les méchancetés, elle avait quelque adresse, et son orgueil sur ce point était infini; son cœur était foncièrement mauvais, son ton étourdi, son bavardage fatigant; cependant, par un feint étalage de sentiment, d'expressions relâchées et entortillées, de pensées fausses, assez bien exprimées, parfois elle avait su se faire une sorte de réputation qu'elle commençait partout à perdre.

Rejetée, par sa naissance, dans les sociétés du troisième ordre, reçue par hasard chez madame de Ternadek, elle n'avait point vu un homme comme il faut se ranger sous ses enseignes; elle briguait vivement une telle conquête : elle me vit sur ces entrefaites, je n'avais pas encore quinze ans, mais je portais un nom connu, c'en fut assez. Au portrait que je viens de tracer, je dois joindre encore une dissimulation surprenante; un besoin de venger les injures qu'elle avait reçues, un système de brouillerie organisé dans sa tête, en un mot, madame Derfeil était une femme dangereuse, et ce fut elle qui la première m'accabla de sa fureur.

Madame de Ternadek m'ayant présenté à elle, je fus reçu avec un gracieux sourire, auquel je ne fis pas attention, c'est-à-dire dont je ne compris point sur-le-champ l'étendue et l'expression entière. Nous causâmes quelque temps

ensemble; au moment de se retirer, madame Derfeil remarqua avec inquiétude que la pluie tombait par torrents; comme j'avais un parapluie, je lui fis la proposition de la reconduire; elle accepta, et nous voilà dans la rue. — Il faut avouer, me dit ma compagne de course, que madame de Ternadek est une femme bien aimable.

— Et une excellente amie, répondis-je avec vivacité.

— Oui, reprit madame Derfeil : sans avoir l'honneur de vous avoir jamais vu, je vous connaissais déjà; madame de Ternadek avait eu le soin de me dire plusieurs fois combien était aimable M. d'Oransai. Je croyais, je l'avoue, que ces éloges étaient peut-être un peu trop dictés par l'amitié, mais aujourd'hui je dois convenir, avec franchise, qu'ils m'ont paru au-dessous de la vérité.

Il était lancé à bout portant, ce coup d'encensoir; on me voulait du bien, la chose est claire, mais le triple amant de Fanchette, passons vite, d'Euphrosine, d'Honorée, était aveugle auprès d'une femme qu'il n'aimait point; mon inattention fut mon premier crime auprès de Clotilde (c'est le nom de madame Derfeil); elle m'en a toujours voulu.

Après avoir accompagné Madame Derfeil jusqu'à sa porte, je rentre chez moi. On m'attendait pour se mettre à table; je dis, pour me justifier, qu'il m'avait fallu accompagner une dame.

— Jeune? me dit maman.

— Oui.

— Jolie?

— Oui, repris-je encore. Et j'aperçois un coup d'œil rapide d'Honorée qui prétendait descendre dans ma conscience, mais elle n'y eût découvert que l'envie de fixer sur moi l'attention de ma cousine. Honorée, malgré le mal que lui faisait ma ressemblance avec sa mère, s'accoutumait à me regarder; j'étais pour elle rempli d'attentions délicates, dont elle me savait gré. Vers le soir nous fûmes dans le jardin de l'hôtel respirer la fraîcheur. Le père de Charles veut nous rejoindre; dès lors je ne suis plus enfant, je cause histoire, science : le bon monsieur de Mercourt, qui m'adorait, se récrie à tout moment sur mon savoir, mon érudition profonde, et Honorée, d'écouter sans mot dire, mais sans perdre aussi un mot de l'éloge du petit cousin; le soir, en nous séparant, j'osai approcher ma bouche de la joue d'Honorée; loin de se retirer, elle me rend mon baiser, et me voilà le plus heureux des hommes.

— A demain, mon ami, me dit-elle.

— A demain, ma belle cousine, lui repartis-je; et je retourne dans ma chambre.

A peine étais-je dans l'obscurité, que voilà un lutin qui vient me faire endêver; comme je n'étais point poltron, je m'élançai sur ce follet, et sans craindre sa malice, je l'entraînai dans ma couche, et me voilà le lutinant à mon tour.

Le jour suivant nous reprîmes, avec ma cousine, la route de la prison; nous demandons qu'elle nous soit ouverte, mais le sévère geôlier nous répond : — On n'entre plus.

Vainement par toutes sortes de moyens, même par ceux qu'un geôlier rarement refuse, nous voulons faire lever cette consigne rigoureuse, tout échoua, il fallut tristement revenir vers notre demeure; une larme échappa à ma cousine, et de sa bouche sortaient ces mots : — Le monstre, il ne changera jamais. Comme Honorée, en parlant ainsi, ne s'adressait point à moi, je ne crus pas devoir lui demander une confiance qu'elle ne jugeait pas à propos d'avoir pour moi, et je continuai de marcher avec elle. Lorsque nous fûmes vis-à-vis de la maison d'Euphrosine, Honorée me demanda si notre oncle de B... ne logeait pas dans cet hôtel. Sur mon affirmation, elle veut lui rendre ses devoirs, je la suis... Descendant quatre à quatre les degrés, Euphrosine vint presque se heurter contre nous : elle chantait, mais elle nous a vus, et sa gaîté s'évanouit; un pressentiment secret lui dit que le volage Philippe briguait déjà de nouvelles chaînes. Elle me salua d'un air interdit, et doucement nous suivant par derrière, elle remonte l'escalier avec nous; M. B..., charmé de revoir Honorée, la comble de caresses; pendant ce temps, je m'esquive, et courant à mon tour, je vais frapper Euphrosine qui, prêtant à la porte de l'anti-

chambre une oreille attentive, essayait d'écouter ce qui se disait dans le salon; je vais à elle, l'air riant, mais la jolie boudeuse me repousse, je cherche à apaiser sa petite colère, je lui jure qu'Honorée n'est que ma cousine, et pas autre chose; je prie, je sollicite, et pendant qu'Euphrosine me conduit vers sa chambre, l'ingénue ne peut s'empêcher de me dire: Oh! comme je t'eusse tenu rigueur, si maman n'était pas sortie!

Nouveaux transports, nouveaux plaisirs, je n'essayerai point de vous les décrire. Je n'avais qu'une demi-heure à donner à l'amour, elle ne fut pas perdue; quel feu, quelle pétulance, quelle fièvre érotique embrasait mon Euphrosine! Hélas! me disait-elle, je te vois si peu. — Employons-le bien ce court espace, lui dis-je; et nous recommençons le combat, et mille fois la jolie rose est baisée, et trois fois arrosée; c'était, je pense, se bien conduire en une demi-heure. Honorée me rappela, je quittai Euphrosine, mais le lendemain je la revis, et pendant plus d'un mois, j'eus le plaisir de revoir cette enfant adorable. Ce temps fut employé par Honorée, comme par nous, à trouver les moyens de revoir son père; partout nous fûmes repoussés. Le municipal Saint-Clair refusa de me recevoir, et son jeune fils me dit qu'il lui avait défendu de lui parler en faveur des aristocrates. Honorée, dont j'admirais la force surnaturelle, ne se décourageait

pas; elle assiégeait toutes les portes, elle ne se lassait point de demander, mais elle trouva des cœurs de bronze, et trop heureuse encore, elle ne fut point exposée aux insultes de ces misérables.

L'habitude de nous voir tous les jours commençait un peu à établir quelque familiarité entre nous; Honorée écoutait mes discours: plus d'une fois, mon audace voulait lui découvrir mes sentiments, lorsqu'au moment de lui tout dire, un regard sévère glaçait mon cœur; et par un seul soupir, si elle en comprenait le langage, je l'instruisais de l'état de mon âme. Un après-dîner, maman venait de sortir pour se rendre chez la marquise de Sancerre; seul avec Honorée, nous dessinions ensemble un vase de fleur, lorsque Fanchette entre dans le salon, remet une lettre à ma cousine, et l'avertit que dans la soirée on viendra en chercher la réponse. Honorée ne reconnaissant point l'écriture, se hâta de rompre le cachet; elle lit d'abord la signature, soudain son œil, son visage s'enflamment de colère, elle jette le papier à terre, le froisse avec son pied.

Ma cousine!!! m'écriai-je. Insolent! disait-elle de son côté. Interdit, j'allais lui demander le sujet de sa colère, lorsqu'une pensée la frappant, elle ramassa la lettre fatale, et lut à haute voix:

Mademoiselle, vous cherchez à voir votre père, et vous n'y parviendrez que par mon

secours; je vous donne ma parole d'honneur que vous aurez la liberté de descendre dans sa prison, même de le ravir aux fers, si vous voulez m'accorder demain un entretien secret.

Decius SAINT-CLAIR.

— Oui, oui, dit Honorée, je le verrai.

— Saint-Clair! avais-je dit. Quoi! mon Honorée, vous le connaissez?

— Philippe, me dit-elle, demain tu sauras tout; je veux que tu sois présent à cette entrevue; mais pour que tu ne viennes pas l'interrompre par ta pétulence, je te placerai derrière cette porte vitrée.

— Ah! lui dis-je, vous n'avez besoin, pour me contenir, que de le vouloir.

Elle courut à son bureau, et elle écrivit sur-le-champ cette lettre: *Honorée de Barene recevra demain, à onze heures précises, le citoyen Saint-Clair.* C'était l'heure des courses de maman; et comme Honorée savait qu'elle n'était pas moins vive que moi, elle avait saisi cet instant comme le plus favorable.

CHAPITRE XI.

L'HÉROISME.

TOUT entier aux sentiments que m'inspiraient les discours de ma cousine, j'avais cessé de solliciter les visites nocturnes du lutin dont l'amour-propre se trouvait extrêmement piqué de cette indifférence; mais pouvais-tu espérer de me fixer, jeune Fanchette? Ah! mon Honorée elle-même, la séduisante Euphrosine ne pouvaient le prétendre, et cependant l'Amour le savait si, à la vue de ces deux beautés charmantes, mon cœur, vivement ému, ne battait point, dévoré par les plus douces émotions. A ma tendresse pour Honorée se joignait le vif désir de connaître

quelles pouvaient être les causes de sa liaison avec Saint-Clair. Je ne savais qu'en croire. Il n'entrait pas dans ma pensée que ma cousine eût pu éprouver un sentiment autre que celui de la haine pour un aussi dégoûtant personnage; mais enfin j'ignorais la vérité, et je brûlais de la savoir. Longtemps avant l'heure fixée pour être celle de l'entrevue, j'étais descendu dans la chambre d'Honorée; mon œil scrutateur cherchait à lire sur sa figure. Vain projet! ma cousine était calme; nulle émotion ne me servait à expliquer une énigme dont je ne devais cependant pas longtemps ignorer le mot. Honorée, à ma vue, s'anima. Je voulus paraître gai devant elle, je ne sus être que tendre; Fanchette, la maligne allant et venant dans la chambre, occupée du soin de deviner ce qu'elle soupçonnait, se promettait, s'il lui était possible, de punir Honorée de la victoire que celle-ci avait remportée sur elle. Ainsi ma coupable légèreté devait donner naissance à une rivalité si déshonorante pour moi, si insultante pour ma cousine! De quel sentiment de colère ne suis-je pas encore possédé au moment où je trace ce souvenir honteux! O ma chère amie, pardonne à Philippe; son amour a depuis bien effacé ce tort.

Une pendule venait de sonner dix heures et demie, lorsque le portier vint demander à Fanchette si mademoiselle de Barene était

visible. Sur l'affirmative de la soubrette, le domestique va avertir celui qui l'envoyait, tandis que moi, passant dans le petit cabinet, je fus enfermé par Honorée. La clef resta sur la porte; et, au travers une gaze légère qui servait de rideau, je pouvais tout voir, tout entendre sans être aperçu. Depuis une minute j'étais dans ma cache, lorsque Saint-Clair parut. Son costume jacobin était paré d'une certaine élégance; ses cheveux étaient moins luisants, le bonnet rouge avait fait place à un chapeau militaire; l'habit me parut moins sale, et ces riens me firent néanmoins comprendre qu'un homme, fût-il jacobin, ne voudrait point s'offrir dans une tenue peu séante devant une jeune beauté.

SAINT-CLAIR.

La santé de mademoiselle de Barene me semble raffermie.

HONORÉE.

Elle eût repris sa première force, si l'on n'eût point voulu m'interdire la vue de mon père.

SAINT-CLAIR.

Les ordres rigoureux du comité de salut public interdisent toute communication avec les détenus.

HONORÉE.

Pourquoi donc m'avez-vous fait la fallacieuse promesse que je pouvais revenir près de l'auteur de mes jours ?

SAINT-CLAIR.

Parce qu'il dépend de moi de vous faciliter ce qu'on interdit à la majorité.

HONORÉE.

Je vous remercie, monsieur; veuillez me faire la permission nécessaire.

SAINT-CLAIR

Avant tout, j'ose vous demander si je puis compter sur votre reconnaissance ?

HONORÉE.

Je ne vous entends point.

SAINT-CLAIR.

Vous le feignez sans doute.

HONORÉE.

Lorsque je vous ai accordé le droit de paraître devant moi, je ne l'ai fait que dans la pensée de m'occuper uniquement de mon père.

SAINT-CLAIR.

Eh bien! c'est au nom de ce père qui vous est si cher, que je vous prie de m'écouter:

Je vous aime, madame, vous ne l'ignorez point; vous savez ce que j'ai fait pour vous obtenir, et vous devez croire que je saurai faire plus encore: chargé d'une accusation grave, M. de Barene est sous le glaive de la loi; il dépend de vous de l'en arracher, de lui assurer une existence paisible. Un mot, oui, madame, un seul, va le remettre dans vos bras.

HONORÉE.

Croyez-vous qu'il soit si facile de briser les fers de cet infortuné? N'a-t-on pas appelé plus particulièrement sur lui l'attention des représentants du peuple? Ne leur a-t-on pas dénoncé M. de Barene comme un ci-devant, chef des fanatiques, des royalistes, des rebelles? N'a-t-on pas sollicité ces représentants à faire tomber une tête dangereuse pour le salut de la république? Qu'en dites-vous, M. de Saint-Clair? Ne trouvez-vous pas des entraves à l'accomplissement de votre généreux projet?

SAINT-CLAIR, *pâlissant et balbutiant.*

Vos craintes sont trop extrêmes; M. votre père n'est pas dans un aussi grand danger que vous l'imaginez.

HONORÉE.

Mais si ces dénonciations étaient constatées? Si un écrit soustrait par l'intérêt le plus pur, et remis entre mes mains....

SAINT-CLAIR.

Un écrit!!

HONORÉE.

Oui, monsieur, l'acte précis d'accusation, tracé par une main que vous connaissez peut-être.

SAINT-CLAIR, *confondu.*

Perfide Hippolyte!!! ton sang versé me vengera de ton parjure.

HONORÉE.

Homme lâche, faux et méchant, il ne vous craint point, ce magnanime Breton; il feignit d'entrer dans votre exécrable projet, mais c'était pour le déjouer, pour sauver mon père, s'il lui était possible. Hélas! il n'a pu conduire à bien cette noble entreprise. Victime de son généreux dévouement, blessé dans une rencontre par les Vendéens, arraché par moi à une mort certaine, il attend que le retour de sa santé serve ses projets; mais, loin de remettre à des juges iniques votre lettre, c'est à moi qu'il la confia; je la possède, et je l'offre à votre vue, pour vous apprendre que vous m'êtes connu, et pour appeler la honte et la confusion dans votre cœur; car, pour le remords, il ne doit jamais y naître.

On doit se faire une idée de tout ce que j'éprouvais pendant cette conversation. Comme

mon cœur s'animait ! quels sentiments d'indignation et de fureur le transportaient tour à tour ! Mais le trouble de Saint-Clair était plus grand encore. La tête basse, la pâleur du crime empreinte sur son front coupable, le tremblement convulsif de ses membres, tout annonçait les tourments auxquels il étoit en proie. Pour Honorée, son visage céleste avait pris, s'il était possible, une expression plus forte de sévérité et de noblesse : debout, le bras tendu, et présentant à Saint-Clair le papier accusateur, elle semblait être cet ange vengeur dont la main terrible frappe le méchant dévoué à son courroux. Saint-Clair, consterné d'abord, rompit enfin cette situation silencieuse et pénible : — Oui, s'écria-t-il, oui, je l'ai écrite, cette lettre qui me condamne ; je l'ai tracée au moment où vos mépris exaspérèrent mon âme ; la vengeance me parut douce, puisqu'elle pouvait vous accabler : redoutez-en les effets sinistres. Votre père est sous mon pouvoir ; sa mort est assurée, si vous ne vous rendez pas à mon amour.

HONORÉE.

Qui ? moi, devenir ton épouse ! tu me presserais dans tes bras sanglants ! Misérable, devrais-tu en conserver l'espoir ? Je te connais : tu voudrais ma main, mais ce serait pour envahir ma fortune, pour m'isoler de mes parents, de mes amis. Ah ! si je cédais à tes

désirs exécrables, je ne ferais que hâter le trépas de mon père! Non, non, tu ne me posséderas jamais.

SAINT-CLAIR.

Tremblez des suites de votre refus. Je sors; et c'est pour hâter le supplice de M. de Barene, pour vous rendre la complice de sa perte.

HONORÉE.

Arrête! arrête, barbare! Peux-tu concevoir un semblable projet? Eh quoi! Saint-Clair, tout sentiment d'honneur est-il éteint dans ton âme? La pitié n'y fera-t-elle point entendre sa voix? Veux-tu, pour prix de la liberté de mon père, veux-tu l'assurance de posséder mes immenses richesses? Sans peine, je te les abandonne; mais sauve, sauve mon père.

SAINT-CLAIR.

Eh! que peuvent m'importer les trésors que vous m'offrez, si je ne puis vous plaire? Honorée, je sens que le bonheur de ma vie est attaché à votre existence, comme à votre possession; et pour vous contraindre à partager ma tendresse, l'amour qui me brûle est capable de tout; séductions, ruses, crimes, rien ne me coûtera. Votre père est le gage de vos sentiments: dites un mot, et je le délivre; repoussez-moi, et sa tête tombe.

A ces dernières paroles, mon indignation,

toujours croissante, ne peut plus se contenir; je heurte violemment la porte du cabinet. — Honorée, m'écriai-je, ouvre-moi ! Et toi, vil scélérat, viens recevoir de ma main le châtiment que tu mérites.

— On nous écoutait, dit Saint-Clair; et quel qu'il soit, celui qui ose prendre votre défense, qu'il tremble à son tour, si demain je ne reçois pas de vous la réponse favorable à laquelle je prétends.

Il achève; et s'élançant hors de l'appartement, le lâche, effrayé peut-être, fuit un enfant de quinze ans. Après son départ, la désolée Honorée vint m'ouvrir; sans proférer une parole elle se jeta dans mes bras en versant un torrent de larmes amères. Pour moi, je ne pleurais point; l'amour me donnait une force surnaturelle. — Honorée, m'écriai-je, chère et malheureuse cousine, ne t'abandonne point à ce juste désespoir. J'ose te promettre la fin de tes peines, si elles tiennent à la vie du misérable qui vient de t'outrager. Lui, prétendre à ta main ! Non, elle ne sera point son partage; je la disputerais à mon roi lui-même: pourrais-je souffrir qu'elle appartînt à ce méchant? Qu'ai-je dit? Ma tendresse n'a pu plus longtemps se retenir. Oui, mon Honorée, je t'adore; et c'est à tes genoux que j'ose te faire l'aveu de l'amour le plus pur, comme le plus sincère.

— Qu'entends-je? me répondit à son tour

Honorée. Philippe me déclare ses feux! Et qu'a-t-il fait qui puisse lui faire pardonner cette audace? Quoi! tandis que toute la noblesse française combat de toute part pour la cause de ses rois, le comte d'Oransai, le descendant de tant de héros, le fils d'une victime de la terreur, demeure dans Nantes, enseveli dans un lâche repos! Il a quinze ans, et un désir de gloire ne l'émeut pas! La guerre gronde autour de lui, et son cœur, qui ne bat point pour la victoire, ose pousser de faibles soupirs que je désavoue! Moi, partager ses feux! moi, qui déjà me suis refusée aux transports d'une foule belliqueuse, qu'il est bien loin d'égaler! Oui, j'ai vu les plus braves chefs de l'héroïque Vendée, me parler de leur amour; mon âme n'a pu y être sensible; et je le serais pour un jeune énervé qui préfère sa vie à son honneur! C'est au milieu des combats, c'est le fer à la main, au bruit de la mousqueterie, que je me plairais à écouter mon amant..... Cours où ma voix t'appelle, distingue-toi parmi nos preux chevaliers; et peut-être alors ne te repousserai-je pas.

Toujours aux genoux de ma cousine, j'avais écouté, sans oser l'interrompre, le sublime discours que je viens de rapporter. — Oui, lui répliquai-je impétueusement, oui, je rougis de l'état d'inertie dans lequel j'ai trop longtemps demeuré plongé. Il fallait ta présence pour

parler à mon cœur; je ne puis rester dans Nantes sans me rendre coupable. Dès demain je pars; et si la renommée ne proclame pas bientôt mon nom, je saurai toujours trouver une mort glorieuse, qui te forcera du moins à pleurer sur ma mémoire....

— O mon fils, me dit ma mère en se montrant tout à coup, combien j'aime les transports qu'Honorée a fait naître dans ton âme. Arme-toi, il en est temps. Les vassaux de ton père ont, jusqu'à ce jour, refusé de faire cause commune avec le reste de la Vendée. *Nous voulons ne combattre, se* sont-ils plusieurs fois écriés, *que lorsque notre jeune seigneur pourra paraître à notre tête..* Va, par ta présence, ranimer leur valeur. Rappelle-toi, mon fils, que depuis les époques les plus reculées de la monarchie, tes aïeux ont prodigué leur sang pour la cause de leurs souverains. Imite-les, Philippe; souviens-toi toujours que, du haut des cieux, ton père te contemple. Que son trépas ne t'intimide point: il est beau de mourir pour une aussi belle cause.

L'apparition de ma mère, ses paroles, celles d'Honorée, l'honneur se réveillant dans mon cœur, je sentis que je n'étais plus le même. Madame d'Oransai sort un moment; elle revient de suite — Prends, me dit-elle, ce fer; il appartint à ton père, il fut l'instrument de ses exploits; qu'il le soit des tiens!

— Oui, oui, leur dis-je, vos souhaits ne

seront pas vains. Je jure, sur ce glaive paternel, je jure par les mânes de mes ancêtres, de vaincre en combattant pour la plus belle des causes. Ah ! dans ce moment, que nul autre motif ne vienne diminuer le mérite de ma résolution. Je combattrai pour l'honneur ; et quel que soit le sort qui m'attende, je trouverai toujours ma récompense dans ma conscience enorgueillie.

Ma mère, me pressant sur son sein, me dit alors : „Je voulais aujourd'hui provoquer cet enthousiasme que ta cousine a fait naître. Je préparais en secret l'exécution de mon projet. Apprenez, mes enfants, qu'une partie de la jeune noblesse nantaise est sur le point de se réunir aux Vendéens. Demain doit être le jour du départ. Marche dans ces rangs de héros, mon Philippe, et laisse-moi dans une ville que nous ne pourrions quitter ensemble sans les plus grands dangers ; j'irai bientôt te rejoindre, et jouir par moi-même des triomphes auxquels tu auras contribué.

— Je m'arrête ici pour apprendre au lecteur comment ma mère était venue interrompre ma conversation avec sa nièce. Rentrée chez elle avant l'heure qu'elle avait fixée, elle écrivait une lettre, lorsque la maligne Fanchette, qui venait de me voir aux genoux d'Honorée, entra dans sa chambre en lui disant qu'on venait de se disputer chez mademoiselle de Barene, qu'elle n'avait point osé entrer, mais qu'elle

croyait la présence de madame d'Oransai indispensable. Maman était alors venue. Fanchette espérait que ma cousine serait grondée, mais son beau plan échoua. Madame d'Oransai ne songeait point à mettre un obstacle à un amour si naturel; et joyeuse de l'enthousiasme qu'il faisait naître dans le cœur de son fils chéri, elle ne sut qu'y applaudir. Néanmoins, elle n'en parla pas; elle se contenta de remercier Honorée, feignant de n'attribuer ses propos qu'à l'héroïsme de ses sentiments. Honorée, de son côté, ne lui parla que de la visite de Saint-Clair, dont elle ne voulut lui cacher aucune circonstance. L'affliction de cette bonne mère fut extrême; elle connaissait combien était féroce le caractère de ces monstres. Elle ne douta point que Saint-Clair, digne en tout de ceux auxquels il avait été associé, n'effectuât ses criminelles menaces. Pendant que nous nous affligions ainsi, on vient nous annoncer que le citoyen municipal Saint-Clair demande à parler à la citoyenne d'Oransai. On le fit entrer sur-le-champ. Gros, court, portant sur son visage la bêtise, l'orgueil et le despotisme, le citoyen Saint-Clair, ci-devant épicier, ainsi que je l'ai dit, était parvenu, grâces à ses déclamations démagogiques, à une des premières places de la ville. Fier de son élévation, croyant qu'elle lui donnait le droit de marcher de pair avec les anciennes familles que la révolution écrasait, il était insolent par

boutades, dur par opinion, faible par caractère, et toujours mené par son fils aîné, l'aimable *Decius*, autrefois appelé *Jeannot*, lorsque travaillant dans la boutique paternelle, il maniait un pilon à la place de l'épée qu'il possédait aujourd'hui. Quoique la sainte égalité fût à l'ordre du jour, un municipal, l'un des plus fermes soutiens de la liberté, se rappelait fort bien de ce qu'avait été la jeune duchesse de Barene; il n'était point indifférent à la secrète satisfaction de faire contracter à son Decius cette magnifique alliance qui, patriotiquement parlant, servait à montrer avec plus d'éclat l'étendue de la souveraineté du peuple, et puis Honorée était immensément riche, et un épicier sait aussi bien compter les espèces que ressentir des sentiments d'amour ou de vanité. Pour donner plus de poids à sa visite, le malencontreux municipal avait revêtu son costume de cérémonie, c'est-à-dire arboré le gentil bonnet rouge et l'écharpe aux trois couleurs.

Nous devinâmes sur-le-champ le motif de sa visite intéressante, mais il fallait l'entendre et même ne point trop le maltraiter.

— Citoyenne, dit-il à ma mère, en la saluant avec toute la gaucherie de la canaille dont il était l'un des membres, je viens vous entretenir d'une affaire qui peut faire éclater, d'une manière brillante, votre civisme.

MADAME D'ORANSAI.

Qu'exigez-vous de moi, monsieur?

LE MUNICIPAL.

Rien, absolument rien, quoiqu'on en fût le maître; mais on vous prie de faire un hommage public à l'égalité, à la fraternité.

MADAME D'ORANSAI.

Et quel est, s'il vous plaît, cet hommage?

LE MUNICIPAL.

Le citoyen Decius, mon fils, vous est connu; il est républicain comme César, désintéressé comme Verres, qui tous les deux étaient de vigoureux patriotes romains. Il n'est pas *mirliflore muscadin*, mais il n'en vaut que mieux; il s'est distingué contre les Chouans, il est un des commandants de l'honnête armée révolutionnaire; il a de la fortune, ses supérieurs sont fort contents de lui, et si vous lui accordiez la main de la petite citoyenne Barene, il ne manquerait plus rien à notre satisfaction commune.

MADAME D'ORANSAI.

Vous oubliez sans doute, citoyen, que je ne puis pas disposer ainsi de la main de ma nièce; que tant que son père vivra, il a seul le droit de lui choisir un époux.

LE MUNICIPAL.

Je sais tout cela, et voilà pourquoi je viens en causer avec vous; la liberté du citoyen Barene dépend de moi et de mon fils; il vous sera rendu si vous et la citoyenne Honorée me donnez par écrit votre parole d'honneur de le faire consentir au mariage que je vous propose.

MADAME D'ORANSAI.

Et si mon beau-frère refusait son consentement?

LE MUNICIPAL.

On sait les moyens qu'il faut prendre pour le contraindre à ne point nous résister.

HONORÉE, *impétueusement.*

Ainsi le refus de mon père attirera de nouveaux malheurs sur sa tête; ainsi vous forcez sa volonté; et je dois devenir la proie de l'homme que tout me défend de recevoir comme mon époux! Ouvrez les yeux, citoyen Saint-Clair, réfléchissez à l'immense distance qui nous sépare; et si vous êtes honnête homme, rendez-moi mon père, sans exiger des conditions que je ne remplirai jamais.

LE MUNICIPAL, *interloqué.*

Citoyenne, citoyenne, voilà une réponse bien

contre-révolutionnaire; elle sent bien le fanatisme; votre âge peut seul la faire excuser.

HONORÉE.

Et le vôtre devrait vous faire rougir du langage que vous tenez, et de l'intrigue que vous voulez faire réussir.

LE MUNICIPAL.

Citoyenne d'Oransai, je vous rends responsable des discours que l'on tient en votre présence; répondez-moi catégoriquement: accueillez-vous ma demande, oui ou non?

MADAME D'ORANSAI, *cherchant à se contenir.*

Je vous l'ai déjà dit, je ne puis rien faire sans le consentement formel de mon beau-frère.

LE MUNICIPAL.

Allons, allons, ceci n'est qu'un jeu; on veut se moquer des magistrats du peuple; mais ça ne se passera pas ainsi; on saura, citoyenne, vous enlever cette enfant que vous élevez dans des principes de royalisme; et tant que son père sera renfermé, il lui sera donné un tuteur bon patriote, dont elle fera la volonté.

Il dit, et s'éloigne sans que nous fassions un mouvement pour le reconduire.

Dès qu'il se fut retiré : — „O ma tante, dit Honorée, dans quel temps sommes-nous? Serait-il possible qu'on osât m'arracher d'auprès de vous?

MADAME D'ORANSAI.

Il faut prévenir leurs projets : partez demain, et cherchez au milieu des phalanges vendéennes un asile que les méchants détruiront difficilement. Jeunes infortunés, poursuivit-elle, qui l'eût dit, lorsque votre naissance nous causa tant de joie, que nous verrions naître des époques où nous serions obligés à verser des larmes sur vous, et à vous abandonner dans votre adolescence à votre propre force?

PHILIPPE.

O ma mère! ne crains rien; ton fils, ton Honorée, ne t'oublieront jamais; ils sauront se conserver dignes de toi, et dignes du nom qu'ils portent tous deux.

Honorée joignait ses serments aux miens, lorsque nous vîmes tout à coup paraître, sans être annoncé, un individu, la tête couverte d'un large chapeau rabattu sur les yeux, et le corps enveloppé d'un manteau militaire. Surpris de cette apparition, nous restons immobiles; alors l'inconnu se découvrant, Honorée, qui le reconnaît, pousse un cri, lui présente la main, qu'il baise avec respect, et le nom d'Hippolyte sort de la bouche de ma cousine. Nous ne doutâmes point que cet étranger ne fût de la connaissance d'Honorée, et je me rappelai, au nom d'Hippolyte, qu'on avait ainsi appelé le jeune homme qui, trompant Saint-Clair, avait

remis à ma cousine la lettre dans laquelle son père était accusé.

Bon Hippolyte, lui dit Honorée, votre présence ne peut m'annoncer rien de fâcheux; comment avez-vous pu obtenir votre liberté?

HIPPOLYTE.

Le général Charrette, auquel j'ai fait part de mes inquiétudes sur votre compte si vous reparaissiez dans Nantes, où je savais que Saint-Clair était revenu, m'a permis de vous suivre et de vous sauver, s'il m'était possible. Arrivé depuis trois jours, j'ai sous main agi avec célérité. Le représentant du peuple R....., qui a l'espoir de gagner le brave Charrette pour la cause républicaine, instruit de l'intérêt particulier que marquait ce Vendéen pour M. le duc de Barene, vient sur-le-champ d'ordonner sa mise en liberté.

HONORÉE.

Mon père est libre! Hippolyte, que ne vous dois-je pas! (et Honorée serre dans ses bras ce jeune homme, dont je ne pouvais m'empêcher d'être jaloux.) Mais où est-il? que je le voie.

M. DE BARENE, *paraissant.*

Il est devant toi!

Mon père! mon oncle! mon frère! voilà les seuls mots que nous pouvons prononcer dans

ce délicieux moment. Ah! Hippolyte, combien nos cœurs te vouaient de reconnaissance; combien j'eusse voulu prendre ta place! Qu'ils me semblaient grands les droits que ta générosité te donnait sur ma cousine!

Cependant, après les premières émotions calmées, on s'écoute, on s'apprend les divers événements que j'ai déjà décrits. Le duc et Hippolyte, redoutant la vengeance des Saint-Clair, vengeance qui acquerra une nouvelle extension lorsqu'ils seront instruits de l'élargissement de M. de Barene, nous conseillent de nous y soustraire par une prompte fuite; mais Honorée ne veut plus quitter son père; je ne veux pas laisser une mère chérie exposée à la fureur des ennemis. Que faire? Je demande à nos parents de nous accompagner; ils y consentent, et la nuit prochaine est fixée pour l'époque de notre fuite. Hippolyte se charge de nous procurer des passeports pour Paris; et, tout à ce sujet, mon oncle, fatigué, va se livrer au sommeil, et madame d'Oransai s'occupe des préparatifs de notre départ.

CHAPITRE XII.

LE COUP DE PISTOLET.

Dès que nous fûmes seuls : —Hâtez-vous, ma chère Honorée, lui dis-je, de me confier le récit de vos aventures : où avez-vous connu l'audacieux Saint-Clair? En quel lieu l'heureux Hippolyte a-t-il pu, par ses actions, mériter votre amitié?

— Hier, Philippe, je ne vous eusse rien appris; aujourd'hui, je ne vous tairai rien : vous le savez, j'ai votre âge; mais je ne me rappelle point le temps de mon enfance; formée à l'école du malheur, mon caractère a de bonne heure pris une fermeté qui ne pouvait se développer que dans des temps de révolutions et de guerres civiles. Depuis l'âge de onze ans, j'ai suivi l'armée vendéenne : confiée par ma mère expirante à

madame de Cerneuil, je fus conduite par cette dame dans le pays occupé par les royalistes; j'ai sucé leurs opinions, leur enthousiasme pour la cause qu'ils soutiennent, et ce n'est que parmi eux que je puis librement respirer. Parmi les compagnons de notre fortune, à l'âge de treize ans je n'avais encore distingué aucun cavalier, quoique plusieurs eussent cherché à m'émouvoir en leur faveur; loin d'eux était la pensée de profiter de la familiarité qui, nécessairement, devait naître de notre manière de vivre. Me reposant sur leur loyauté, l'idée de dangers ne pouvait se présenter à moi; jamais ma sécurité ne fut déçue; les nobles Français respectèrent une infortunée, et leur amour ne l'alarma point un moment. Vêtue en amazone, je combattais tous les jours; tantôt vaincus, quelquefois triomphants, jamais abattus, les Vendéens disputaient pied à pied leur sol natal aux phalanges républicaines. Victorieux auprès de Saint-Fulgent, Charrette se préparait à occuper cette ville; un corps de voltigeurs fut commandé par lui pour battre la campagne aux environs. Un funeste désir de me signaler me porta à suivre les soldats envoyés à la découverte. Nous venions de dépasser un petit bois, lorsque nous fûmes accueillis par une fusillade qui nous apprit le danger auquel nous étions exposés. Cernés de toute part par une division de l'armée ennemie, la retraite nous était interdite, il fallait

se rendre ou mourir; nous préférons la mort. Auprès de nous une masure abandonnée nous offrait son enciente, dont nous pouvions nous servir comme d'un retranchement; nous nous y précipitâmes; et là, nous soutînmes, avec acharnement et valeur, l'attaque d'un ennemi bien supérieur en nombre. Pendant près de quatre heures que dura ce combat inégal, tous les nôtres expiraient successivement. Nous n'étions plus que huit, et nous nous défendions encore : ma présence, mon dévouement, j'ose le dire, soutenaient le courage des Vendéens; mais enfin ils ne voulurent point que mon trépas suivît le leur. Ils allaient arborer le drapeau de détresse, lorsque le feu des républicains cessa; et un officier s'avançant vers nous, nous démontra l'impossibilité d'une plus longue résistance, et nous offrit la vie, si nous mettions bas les armes. Cet officier, était Hippolyte. Sa proposition fut accueillie, malgré mes larmes et mes prières, car je préférais une mort glorieuse à la douleur de tomber au pouvoir des anarchistes. Mon costume, déguisant mon sexe, ayant eu le soin de salir mon visage avec de la boue, je suivis mes compagnons d'infortune; on nous conduisit devant l'officier général : — Rebelles, nous dit-il, je devrais vous faire passer au fil de l'épée.

— Renvoyez-nous alors au lieu où nous étions, lui dis-je avec fierté, si vous voulez

violer la promesse qui nous a été faite en votre nom. Ce peu de paroles étonna Saint-Clair (vous l'avez deviné à son discours).

— Audacieux, me dit-il, es-tu le chef de ces factieux?

— Que t'importe. Dois-je éprouver un traitement différent du leur? Je disais, et Hippolyte qui s'intéressait déjà à moi, craignant que je n'allumasse la colère dans l'âme de Saint-Clair, se hâta de dire qu'il fallait nous conduire au dépôt des prisonniers. Nous fûmes amenés. Comme on voulut nous dépouiller de nos uniformes, je fus reconnue pour être une femme, et cette nouvelle circula jusqu'aux oreilles de Saint-Clair. Il voulut me revoir, malgré moi je fus contrainte à reparaître devant lui. Cette fois, son front n'était pas aussi sévère; mais son regard, toujours méchant, avait pris de plus une teinte de je ne sais quel affreux et dégoûtant sentiment. Quoi qu'il en soit, lorsque son œil se porta sur moi, je ne pus m'empêcher de frémir : il n'avait avec lui qu'Hippolyte.

SAINT-CLAIR.

Se peut-il que le soldat qui m'a parlé avec tant d'audace, qui a si long temps refusé de se rendre, soit une femme?

HONORÉE.

Vous voyez, citoyen, que le sexe n'ôte rien au courage.

SAINT-CLAIR.

Eh! pourquoi as-tu pris les armes?

HONORÉE.

Pour mon Dieu et mon roi.

SAINT-CLAIR.

Quel est ton âge?

HONORÉE.

J'aurai bientôt quinze ans.

SAINT-CLAIR et HIPPOLYTE.

Si jeune! tant de fermeté!

SAINT-CLAIR.

Quel est ton nom?

HONORÉE.

Que t'importe.

SAINT-CLAIR.

Ah! je le vois, tu joins à ta rebellion le crime d'être née noble.

HONORÉE.

Si c'est un crime que de descendre d'une foule d'hommes braves et vertueux, j'avoue que je suis coupable.

SAINT-CLAIR.

Sais-tu le sort qui t'attend?

HONORÉE.

Je dois obtenir ma liberté, si tu es généreux; je dois périr, si tu ne démens point les opinions pour lesquelles tu combats.

SAINT-CLAIR.

Quelle arrogance!

HYPPOLYTE, *à demi-voix.*

Quel courage!

SAINT-CLAIR.

C'en est assez; retire-toi. De ta manière d'agir dépendra ton sort avenir.

Je sortis, croyant retourner vers la prison des Vendéens; mais Saint-Clair en ordonna autrement. Confiée, par lui, aux soins d'Hippolyte, je suis conduite dans une chambre proprement meublée, et l'on m'annonce qu'elle doit être mon séjour. Me tournant alors vers Hippolyte, dont le maintien respectueux contrastait avec la hauteur de Saint-Clair, je lui déclare que je ne peux abandonner ceux qui ont combattu avec moi; que leur demeure doit être la mienne; et que je n'en veux point d'autre. Hippolyte, me répondant avec bonté, me dit que ma demande ne peut m'être accordée; que les Vendéens doivent partir dans quelques heures pour Nantes; et que le général Saint-Clair a ordonné que je ne les suivisse

point. Il me fallut obéir. Me voilà soumise aux volontés de ces hommes que je méprisais tant; et c'était mon imprudence qui m'avait ravi ma liberté. Qu'elles furent amères les réflexions que je fis, lorsqu'Hippolyte se fut retiré! Je ne craignais point la mort; mais il me semblait affreux d'être traînée, comme une vile esclave, à la suite des farouches républicains : je ne voyais parmi eux que le crime et l'avilissement.

J'étais seule depuis environ deux heures, lorsqu'un domestique vint m'ordonner de me rendre sur-le-champ auprès du général. Choquée de cette manière qui m'humiliait, je répondis à l'émissaire que je ne voulais point paraître où rien ne m'appelait, et que la seule grâce que je demandais au général était de ne point me fatiguer par sa présence. Je vis encore à cette ferme réponse, le domestique ébahi, m'ouvrant de grands yeux, ne pouvant concevoir qu'un désir du général ne fût pas satisfait à l'instant, me faire répéter ce que je viens de dire, et s'en aller lentement, comme pour me donner le temps de me raviser. Je ne fus pas long temps sans voir paraître Saint-Clair lui-même. — D'où vient, me dit-il, que vous osez désobéir à mes ordres? Quoi! lorsque je vous fais la grâce de vouloir bien vous inviter à souper avec moi, vous osez me refuser! Je saurai bien abattre cet orgueil insolent, qui ne doit plus exister.

Je ne m'abaissai pas à lui répondre; mais, d'un coup d'œil, je le fis rentrer en lui-même; son ton changea : il m'assura que c'était mon bien qu'il voulait; que ma seule présence intéresserait en ma faveur le représentant du peuple, sans lequel il ne pouvait rien. Pour la première et la dernière fois, Saint-Clair cessa d'être lui-même. Je ne crus point devoir m'opposer, plus long temps, au désir qu'il me témoignait; et je le suivis sans une répugnance trop marquée.

Lorsque j'entrai dans la salle, tous les assistants se levèrent et me saluèrent unanimement. L'assemblée était nombreuse. Saint-Clair me conduisit vers le représentant, et me fit asseoir entre eux deux. Vis-à-vis de moi était Hippolyte : en le voyant, je ne pus m'empêcher de lui marquer, par une légère inclination de tête, combien j'étais sensible à l'intérêt qu'il m'avait témoigné. La conversation devint générale; et je dois rendre cette justice aux militaires qui se trouvaient au soupér, qu'aucun d'eux n'oublia qu'il était en présence d'une jeune demoiselle. Le représentant et Saint-Clair employèrent leur adresse pour savoir quel était le nom de ma famille; et moi, tremblante pour mon père, je me refusai à satisfaire leur curiosité. Ils parvinrent cependant à tout savoir: les prisonniers Vendéens, croyant qu'en me nommant, on aurait pour moi de plus grands égards, leur apprirent, le lendemain, ce que

je voulais leur cacher. Après le repas, je me retirai, lorsque Saint-Clair, emplissant mon verre, me proposa de boire à la santé de la république. „Je n'ai pas soif", lui dis-je, en versant le vin dans l'assiette placée devant moi. Cette action occasionna un murmure général d'approbation. Tous ces jeunes officiers admirèrent ce qu'ils appelaient mon courage, tant il est impossible, même au milieu des orages politiques, d'enlever en entier aux Français leur politesse pour les dames et leur amour pour les purs sentimens.

Le lendemain, Saint-Clair parut dans ma chambre: il avait passé une partie de la nuit à se livrer aux excès de la débauche; sa tête était encore troublée, et je le connus quand je le vis venir à moi les bras ouverts: une table se trouvait placée auprès de moi; je la poussai devant Saint-Clair, pour être un obstacle à son dessein, et je lui demandai quelle était son audace.

— „Tu es jolie, me dit-il; je veux t'embrasser, et te convaincre que les républicains ne sont pas indifférens aux charmes des jeunes citoyennes."

— „Si vous faites un pas de plus, lui dis-je, je fais retentir la maison de mes justes clameurs."

— „Le bruit ne m'effraie point", me dit-il en avançant vers moi. Epouvantée du danger que je cours, redoutant d'être livrée aux em-

portemens de ce monstre, dont l'ivresse me faisait trembler, le voyant prêt à devenir coupable, je saisis un pistolet, que grâce à son peu de volume j'avais pu cacher dans mes cheveux, et que je destinais à devenir ma dernière ressource; le coup part, la balle siffle, mais ma main peu assurée ne porta pas un coup certain, Saint-Clair ne fut que légèrement blessé au bras. Mon action, la douleur qu'il éprouva, lui firent pousser des cris affreux; sa rage n'ayant plus de bornes, décida ma mort; déjà il a sorti son glaive hors du fourreau, mon sein est menacé; lorsque Hippolyte, suivi de quelques officiers attirés par l'explosion de l'arme à feu, paraît; Hippolyte voyant le danger que je cours, arrête le bras de Saint-Clair, en lui disant, „général, *c'est une femme!*" „C'est un monstre, un diable, répliqua Saint-Clair, elle a voulu m'assassiner ; qu'on l'arrête, et qu'elle soit traînée dans le plus affreux cachot."

On lui obéit, d'infames satellites se jettent en foule sur moi, je ne cherchai point à me défendre; Hippolyte parut se joindre à eux, mais ce fut pour me dire à voix basse: „Prenez bon courage. „Je l'entendis, et à ces paroles consolatrices, une lueur d'espoir vint illuminer mon ame. Je fus entraînée et conduite dans le lieu que Saint-Clair avait désigné. Nul autre endroit n'était en effet aussi horrible, le jour n'y parvenait que par une étroite lucarne qui,

sans donner assez de passage à la lumière, éclairait cependant ces ténèbres visibles. Là, je fus ensevelie à quatorze ans, avec la perspective de la mort, car rien ne pouvait m'y soustraire, puisque j'avais attaqué la vie d'un chef républicain.

Ce fut alors que les prisonniers Vendéens apprirent mon nom au représentant qui s'était chargé de les interroger. Comme je me trouvais être d'un sang illustre, on mit moins d'empressement à me condamner, Saint-Clair formant sur cette origine des projets qui ne tardèrent pas à se manifester. J'étais enfermée depuis quelques heures, lorsque l'adjudant Hippolyte vint, par l'ordre du général, me retirer du cachot dans lequel j'étais renfermée, et me ramena dans la chambre que j'occupais auparavant; il me fit ôter les fers dont on avait eu soin de me charger, et ordonna, toujours de la part du général, que je fusse traitée avec toutes sortes d'égards. Je lui demandai alors si la blessure de Saint-Clair était dangereuse; il me dit que non, et d'un air que ses yeux démentaient il ajouta que le crime dont j'avais voulu me souiller ne ravirait pas à la république le général Décius Saint-Clair. Me voilà de nouveau seule; toute la journée s'écoula sans qu'Hippolyte pût reparaître; je ne vis que la femme chargée de m'apporter quelque nourriture.

Le jour suivant, je le passai également dans

la solitude : enfin, vers le soir, j'entendis un bruit de pas s'approcher de ma prison; on ouvrit la porte, soigneusement barricadée en dehors; et Saint-Clair, le bras en écharpe, suivi de trois officiers, entrèrent brusquement : ils étaient accompagnés d'une espèce d'officier civil, vêtu de noir, et portant une écharpe tricolore.

„Citoyenne, me dit Saint-Clair, la loi t'a condamnée, écoute ton arrêt."

Il achève; et moi, prévoyant que c'était la mort qu'on m'annonçait ainsi, je cherchai à cacher dans le fond de mon cœur le sentiment pénible que j'éprouvais.

Je ne me parerai pas, mon cher Philippe, d'un courage au-dessus de mon âge et de mon sexe. Au milieu d'un combat, la mort vous atteint sans qu'elle vous prévienne; mais il est affreux de la recevoir de la main d'un bourreau, surtout lorsqu'à peine on commence sa carrière.

Le municipal lut ma sentence en ces termes, après avoir parlé des formalités qu'il prétendait avoir remplies : *La nommée Honorée Barene, fille du ci-devant duc de ce nom, a été convaincue, par le conseil de guerre, d'avoir entrepris, à main armée, un assassinat sur la personne du citoyen général Saint-Clair; et, vu les lois pénales, le conseil de guerre, séant à....., l'a condamnée tout d'une voix, à la peine de mort, laissant néanmoins au général Saint-Clair le droit de commuer la peine, s'il le croit convenable.* (Suivent les signatures.)

Après cette lecture, faite avec sang froid, le municipal, les officiers se retirent, et je demeure seule avec Saint-Clair : sans faire attention à lui, je me mets à genoux, et élevant mon ame vers mon Créateur, je me recommande à lui, en récitant les psaumes de la pénitence. Cette action si simple en imposa à mon persécuteur.

— Vous croyez, me dit-il, votre trépas bien certain?

HONORÉE.

Puis-je n'en pas être assurée, puisqu'il dépend de vous?

SAINT-CLAIR.

Mais je puis aussi vous faire grâce.

HONORÉE.

Comme vous ne me la feriez qu'à des conditions peu généreuses, et comme je sais vous tout refuser, il ne me reste plus qu'à me remettre entre les bras de ce Dieu qui m'apprête une récompense, tandis qu'il ordonne votre supplice futur.

SAINT-CLAIR.

Ainsi, pour sauver votre vie, pour vous conserver à votre père, vous ne ferez rien?

HONORÉE.

Non, au moins ce que l'honneur me défend.

SAINT-CLAIR.

Mademoiselle de Barene, vous avez de moi une opinion bien injuste : je ne veux que ce que vous pouvez m'accorder aux yeux du monde; en un mot, votre main.

HONORÉE.

Ma main! Que l'échafaud se prépare, me voilà prête à y monter!

SAINT-CLAIR.

Vous préférez le trépas?

HONORÉE.

Je n'ai plus rien à vous dire; vous avez entendu ma dernière réponse.

SAINT-CLAIR.

Eh bien! demain éclairera votre supplice.

Il s'éloigne à ces mots, pouvant à peine retenir la rage qui le domine. Restée seule, je tournai vers mon père mes dernières pensées, lorsqu'un bruit assez fort se fit entendre dans la cheminée : je vis tomber une grosse pierre, à l'entour de laquelle on avait attaché un billet; je m'en emparai, et me hâtai de le lire.

„Rassurez-vous, me disait ce billet consolateur, vous n'avez rien à craindre; l'arrêt qu'on vous a lu est une fausseté, à laquelle

n'a pas voulu consentir l'honnête représentant qui préside ici : il vient d'en être instruit; Saint-Clair a été vivement réprimandé; mais comme on le craint, le représentant s'est vu forcé à souffrir que l'on vous cachât jusqu'à demain la vérité : mais je n'ai pu obéir à Saint-Clair; je veux vous rendre la tranquillité, et opérer votre délivrance : dès que la nuit sera profonde, je serai près de vous."

HIPPOLYTE.

A mesure que je lisais cet écrit, il me semblait que je respirais plus librement : les rêves de l'avenir se représentèrent en foule à mon imagination, et je pus encore sourire à la pensée que je reverrais mon père, ma famille et mes amis. Mon libérateur ne se fit pas attendre : il sut briser la faible serrure qui me renfermait. „Sortez, me dit-il, ne perdez pas de temps, voici le mot d'ordre : *Fraternité, bravoure.*"

— „Mais, lui dis-je, généreux Hippolyte, ne courez-vous aucun danger en délivrant une infortunée ?"

— „Non, me répondit-il, Saint-Clair ne peut me soupçonner; il vient de me donner l'ordre de porter cette lettre à Nantes, mais je vous la remets; elle renferme le destin de votre père." Il m'apprend alors la nouvelle scélératesse de Saint-Clair. Je remercie ce bon jeune homme, et je le quitte. Plusieurs fois, avant d'avoir

atteint la campagne, je rencontrai des sentinelles, mais le mot d'ordre me sauva; partout on me crut chargée de quelques dépêches secrètes, et nul obstacle ne me barra dans mon chemin. J'avais marché l'espace d'une demi-heure, lorsque le cri *qui vive!* se fit entendre; ayant reconnu l'accent vendéen, je répondis: *royaliste.* A ces mots, on s'approche de moi, je me nomme, et l'on me conduit à Charrette. Ce vaillant général marchait cette même nuit à la tête de ses troupes, pour aller attaquer les républicains dans leurs retranchemens. Ce fut avec bien de la joie que je fus reconnue. On voulait m'envoyer prendre du repos; mais je m'y refusai, voulant partager les nouveaux dangers que courait mon parti. La diligente activité de Charrette parvint à surprendre les républicains, qui se croyaient à l'abri d'un coup de main. Au milieu de la nuit le bruit de l'artillerie, les clameurs, les cris mille fois répétés de *vive le roi!* allumèrent la crainte dans leur ame; on s'arme cependant, on voulut combattre; mais que pouvaient des troupes à moitié endormies, qui n'avaient pas le temps de s'armer? Saint-Clair, lâche dans le péril, fut le premier à pousser le cri déshonorant: *sauve qui peut!* Hippolyte ne partagea point ses méprisables sentimens; il rassembla quelques soldats moins effrayés et soutint, pendant plus d'une heure, un combat aussi désavantageux. Un coup de fusil le jeta par terre: et

que mon bonheur fut grand! je parvins à lui sauver la vie au moment où un Vendéen allait l'immoler. Mes soins, l'intérêt que je témoignai pour lui, ses services généreux que je publiais hautement lui gagnèrent l'estime de Charette. Ce général prit Hippolyte sous sa protection particulière. Voyant alors qu'il n'avait plus besoin de moi, brûlant de me rendre auprès de mon père, dont je connaissais le danger, redoutant d'être prévenue par Saint-Clair, je partis pour Nantes; le reste vous est connu. Juge maintenant de ma haine pour Saint-Clair, et de l'amité qu'Hippolyte m'inspire."

Comme ma cousine terminait son récit, Hippolyte reparut, nous apportant les passeports nécessaires, et qu'avait su nous procurer son active amitié. M. de Barene le pressa vivement de nous suivre: „Brave jeune homme, lui dit-il, vous n'êtes point fait pour le parti que vous soutenez; tôt ou tard vous en deviendrez la victime; venez avec nous partager notre fortune...."

„Non, monsieur, répliqua Hippolyte; je ne consentirai jamais à trahir la cause pour laquelle j'ai combattu. Je ne vous le cacherai point, j'aime la république en détestant ceux qui commettent des crimes en son nom; mais je la défendrai jusqu'à mon dernier soupir; et en sauvant les victimes de l'anarchie, je combattrai les ennemis de la constitution."

On ne poussa pas plus loin la conversation

sur ce sujet; dès que la nuit fut venue, nous nous séparâmes; chacun sortit par des portes différentes, pour ne point éveiller les soupçons. Hippolyte vint nous accompagner aussi loin qu'il lui fut possible; et, avant de nous quitter, il rassura notre amitié inquiète, en nous apprenant qu'il n'avait rien à craindre de la part de Saint-Clair, auquel même il ne tarderait pas de commander.

CHAPITRE XIII.

LE HARANGUEUR DE QUINZE ANS.

Aux récits des folies amoureuses, tu viens, lecteur, de voir succéder le récit des crimes et des actions héroïques; les combats vont s'offrir maintenant dans ces pages légères, dont le malheur a écrit quelques chapitres: il n'entre cependant pas dans le plan que je me suis tracé, de raconter les guerres de la Vendée; assez d'autres, sans moi, ont déjà pris ce soin, et je crois qu'après M. Alphonse de Beauchamp, il ne reste plus rien à dire; je ne rappellerai absolument que les événemens divers auxquels j'ai eu une part active. Comme je n'écris point l'histoire des autres, mais bien la mienne, je serai toujours

bref quand il ne s'agira pas de moi. Jetons, avant d'aller plus avant, un coup d'œil sur les événemens qui se sont écoulés jusqu'à cette époque; je viens de faire, dans le monde, ce qu'on appelle les grands débuts; me voilà homme, et je commence à tromper en commençant à connaître l'amour.

O toi qui la première m'as reçu dans tes bras caressans! douce et jolie Euphrosine, combien je suis coupable à ton égard! Je te quitte sans songer même à te revoir; à peine ton souvenir s'est-il offert à moi un instant lorsque j'ai franchi les remparts de Nantes. Pour toi, friponne Fanchette, tu témoignes à ta maîtresse un si vif intérêt, qu'elle ne veut point partir sans toi; mais, sois franche, est-ce madame d'Oransai que tu veux suivre? non, tu ne rêves encore qu'à Philippe; et celui-ci, malgré son amour pour Honorée, n'est point indifférent au plaisir de voir une jeune beauté affronter les périls, les fatigues de la guerre, dans le seul espoir de se reposer quelquefois en ses bras.

Adieu, ma bonne amie, madame de Ternadek; adieu madame Derfeil, vous que mon bon destin devrait m'empêcher de revoir; je pars, et nul chagrin ne m'arrête; je suis ma mère, ma cousine, et l'espérance de la renommée vous remplace dans mon cœur. Adieu, plaisirs du jeune âge, le Vendéen Philippe cesse de s'occuper de vous: des armes, des attaques,

voilà ses jeux; des triomphes glorieux, voilà ses fêtes.

Après avoir quelque temps suivi la route de Paris, nous tournâmes nos chevaux vers un chemin dont les détours aboutissaient aux positions occnpées par les royalistes. Nous ne tardâmes pas à rencontrer un détachement de Vendéens qui, nous apercevant, vinrent sur nous à bride abattue; comme nous n'avions pas dessein de les éviter, ils nous eurent bientôt entourés. M. de Barene s'avança vers eux, et leur faisant un signe connu de tous, il leur apprit que nous n'étions pas des ennemis. On nous conduisit au quartier-général; là, quand on eut reconnu le duc, sa fille, la comtesse d'Oransai, le vicomte Philippe, on nous témoigna, par mille preuves aimables, le plaisir qu'on avait de nous revoir.

— « Jeune homme, me dit Charrette, depuis long-temps nous vous attendions. »

Ces mots appelèrent la rougeur sur mon visage, ils me semblèrent être la critique de ma conduite; mais je me promis bien d'effacer les impressions peu favorables que mon inertie avait pu faire naître.

— « Général, reparti-je, je viens pour exciter mes vassaux, pour les armer, et les conduire moi-même. »

— « Ainsi en eussent agi vos ancêtres; mais ne perdez point de temps, la ville dont vous êtes le seigneur suzerain, doit devenir notre

conquête; préparez-nous les voies qui doivent la faire tomber en notre pouvoir.»

Je m'inclinai, et pris la résolution de ne pas perdre de temps. Je sortais de la tente de Charrette pour reconduire ma mère et Honorée vers le logement qui nous avait été marqué, lorsque je fus environné d'une foule impatiente de me revoir; parmi eux se distinguaient Charles de Mercourt, mon ami du cœur; Armand de S...., fier de sa haute naissance, savait y joindre les avantages donnés par une instruction solide et agréable; l'impétueux Germain d'A....., royaliste dans l'ame, qui, méconnaissant le danger, trouvait des charmes à le braver; le prudent, re réfléchi Paul de Melfort, et quelques autres, tous compagnons de mon enfance, tous agités des mêmes sentimens.

Ils étaient sortis, comme nous, de Nantes par différentes portes, et tous se rallièrent sous les mêmes drapeaux; leur arrivée causa aux principaux chefs de la Vendée une joie véritable; ils pensaient, avec juste raison, que notre présence donnerait un nouveau degré à l'énergie de nos vassaux qui, combattant sous nos ordres, se croiraient invincibles si nous partagions les communs périls. Mes amis et moi, après avoir donré quelques instants à nos familles, nous partîmes pour nos terres, presque toutes voisines les unes des autres; le duc de Barene mon oncle,

fut nommé par le général Charette pour diriger notre fougueuse impatience: et quel autre eût mieux été choisi?

M. de Barene n'était point grand, mais il était d'une structure agréable; son corps ne manquait pas de grâce, sa figure était fraîche, et ses cheveux blonds: l'honneur le plus pur dominait dans son ame, qui jamais ne s'égara. Inébranlable dans ses principes, vertueux sans faste, brave sans ostentation, généreux par caractère, galant comme un preux chevalier, d'une discrétion à toute épreuve, tel était M. de Barene. Il aimait à plaire, et les soins qu'il donnait à sa toilette annonçaient ce désir si naturel dans l'ame d'un généreux Français. Il venait de rentrer en France pour remplir une mission importante, lorsqu'il fut arrêté.

Honorée, ne voulant point se séparer de son père, marcha avec nous; maman lui donna Fanchette pour l'accompagner, qui, depuis qu'elle se voyait entourée de cette foule brillante de jeune noblesse, était devenue d'un royalisme sans exemple.

La coquette me faisait de temps en temps quelques infidélités. Mais une fille peut-elle, me disais-je lorsque je voulais l'excuser, s'empêcher d'aimer, se trouvant journellement avec des chevaliers galans et braves?

Un courrier nous avait déjà devancés: le curé de M..... se hâta de rassembler ceux

de ses paroissiens qui conservaient des sentimens d'honneur et d'amour pour l'ancienne dynastir; il leur apprit que j'allais paraître, et que c'était sous les armes qu'on devait recevoir son jeune suzerain.

Le bruit de mon arrivée se répandant sourdement, les autorités envoyèrent sur-le-champ une estafette pour instruire le général républicain combien il y avait à craindre que ma seule présence ne nuisît aux intérêts de la liberté, et que s'il r'envoyait pas des troupes, il serait très-possible que la ville entière se déclarât pour les royalistes.

Le méchant Saint-Clair, en écoutant son père lorsque celui-ci lui eut raconté le détail et le peu de succès de son entreprise auprès de madame d'Oransai, jura de tirer une vengeance éclatante de ce qu'il appelait une insulte faite à son rang comme à sa personne: il était encore violemment irrité contre Hippolyte, qui l'avait trahi. Il se promit la perte de ce jeune homme, celle du duc de Barene, celle de ma mère et la mienne enfin, car sa jalousie devina que, malgré ma jeunesse, j'avais pu concevoir la pensée de m'unir à ma cousine, la possibilité de cet hymen si naturel ne servit point peu à l'enflammer contre moi: ne voulant point perdre de temps, il rédigea contre nous tous une dénonciation perfide, qui devait nous appeler à l'échafaud

dans le temps qu'elle lui abandonnait Honorée sans défense; mais le ciel ne voulut pas nous abandonner à ce monstre.

Saint-Clair, engagé dans une partie de débauche, remit ses attaques au lendemain, et cette même nuit nous abandonnâmes la ville qu'il souillait de sa présence.

Pendant qu'il était à boire, un *des frères et amis* sortant un papier de sa poche, lui lut la nomination d'Hippolyte au grade de général de division. Cette nouvelle inattendue porta un coup terrible à Saint-Clair. Hippolyte lui échappait, et devenait même son supérieur: comment songer à le perdre, lorsque les conventionnels venaient de l'élever ainsi? Saint-Clair comprit qu'il fallait non seulement ne point accuser Hippolyte, mais de plus qu'il fallait dissimuler avec lui. Il n'en conserva pas moins la pensée de frapper nôtre famille, et cette idée atroce diminua quelque peu le chagrin que lui causaient les succès de son adversaire.

Le jour suivant, il se leva de meilleure heure, et commença à rédiger l'acte fatal, lorsque, portant empreint sur sa figure une stupéfaction comique, son père se présenta devant lui, et lui apprit tout à la fois la mise en liberté de M. de Barene, sa fuite, celle de sa fille, de madame d'Oransai et de moi. Qu'elle fut grande la fureur de Saint-Clair! Elle n'eut point de bornes; il s'emporta à un tel point, que son père, effrayé, fut prêt à appeler du secours,

craignant que la tête de son fils ne fût dérangée.

A ce premier mouvement de colère succéda, dans l'ame de Saint-Clair, l'espérance de nous mieux accabler, puisque sans doute nous avions passé dans le camp des rebelles: il se pressa de partir à son tour; et comme il savait que les régimens qu'il commandait étaient auprès de M....., petite ville appartenant à la maison d'Oransai, ce fut vers ce point qu'il se dirigea, dans la pensée qu'il était très-possible que son rival Philippe, c'est ainsi qu'il me nommait, voulût se rapprocher de ses possessions: ce fut donc à lui que s'adressa l'envoyé des autorités de M....· Il ressentit une vive joie quand on l'eut instruit de mon arrivés aux lieux où il m'attendait. Sans perdre de temps, il fit avancer ses troupes avec une telle vélocité, que je ne pus m'emparer de la ville sans coup férir, comme je l'avais d'abord espéré. Avant qu'il eût paru, les royalistes, sortant des murs en grand nombre, vinrent auprès d'un bois, où nos escadrons étaient placés: la nuit taciturne repliait ses voiles, l'orient commençait à resplendir des feux de l'aurore, et un ciel pur nous promettait un beau jour. En ce moment, nous fîmes ranger en cercle les habitans de M..... et des villes circonvoisines; je me plaçai sur un tertre qu'ombrageait un vieil orme aux immenses branchages; et cherchant dans mon cœur des expressions convenables, je parlai ainsi:

„Mes amis, depuis long-temps la guerre est déclarée, depuis long-temps le généreux Vendéen s'est armé pour défendre et l'autel et le trône; la victoire couronne son audace, et vous seuls vous ne partagez point ses succès. N'êtes-vous pas du nombre des braves? je ne puis le croire. Vous n'avez point voulu marcher sans être conduits par vos chefs légitimes; eh bien! les voici devant vous, nous ne tromperons pas votre espérance, et dans les chemins de l'honneur vous trouverez toujours les fils de ceux qui conduisirent vos pères. Aux armes! Vendéens! partout le féroce anarchiste vous menace; partout sa rage implacable égorge vos compatriotes, vos prêtres, vos épouses, incendie vos possessions, et le cri de la vengeance ne s'élèvera point parmi vous! et vous ne rendrez pas à un ennemi barbare le mal qu'il vous a fait! Aux armes! Vendéens! c'est pour vos rois que vous allez combattre, c'est pour la cause du ciel que vous vaincrez. Vivans, les palmes de la victoire se préparent; morts, la couronne du martyre est à vous: mais vos yeux brillent des plus nobles feux, mes paroles vous animent; venez mes amis, venez, jeunes beautés qui devez donner des lois à ce peuple brave; dites-lui que la hache du bourreau a dévoré votre famille; demandez-lui, par vos pleurs, par vos exploits, une vengeance juste et terrible. Ministres du Seigneur, élevez vos mains

sacrées, bénissez les soldats de l'église, appelez dans leur ame ce courage qui leur est héréditaire. Aux armes! Vendéens! marchons, au nom du ciel et du roi."

A ces mots prononcés avec véhémence, le feu qui me dévore passe dans tous les esprits, partout s'élèvent les cris de vive le roi, vivent nos seigneurs! par un mouvement spontané chacun tire son épée, on les croise, on pose un genoux à terre, et l'évêque d'Agra, présent à cette touchante cérémonie, imposa ses mains et nous bénit tandis que le canon gronde, et que les premiers rayons du soleil viennent se réfléchir sur les drapeaux blancs que l'on agite. Non, je ne perdrai jamais le souvenir de cette imposante journée, je vois encore les vieux guerriers pleurant de joie sur notre jeune courage; je vois une foule d'adolescens, beaux de leur bravoure comme de leur ardeur, recevoir des mains innocentes de la beauté les écharpes à leur couleur, et partout la jeunesse s'enflammer elle-même.

Au milieu de ces héroïques transports un nouveau bruit se fait entendre, les clochers de M.... sonnent le tocsin, le bronze de ses remparts tonne sur notre petite armée, et sur les tours de ma ville vassale flotte l'étendard aux trois couleurs.

L'allégresse est suspendue; nous comprenons que les républicains, instruits de nos mouvemens ainsi que de nos projets, nous ont pre-

venus, et que pendant l'absence des principaux habitants de M...., ils se sont emparés de cette ville. On se rassemble sur-le-champ en en conseil de guerre, après avoir ordonné à nos troupes de se ranger en ordre de bataille. Arthur de Fleradec parla le premier.

— « Je crois, dit-il, qu'il faut se retirer vers le quartier-général de l'armée royale; nous ignorons à quel nombre se porte le secours envoyé par les républicains: on ne peut, sans manquer aux lois de la prudence, attaquer un ennemi peut-être supérieur à nous par ces forces. »

« — J'appuie votre avis, dit à son tour M. d'Ergassan, qui comme Arthur avait des possessions dans la ville de M.... Nous ne pouvons pas beaucoup compter sur les hommes qui viennent, par un mouvement d'enthousiasme, de se joindre à nous; craignons que leur premier feu se ralentisse s'ils voient leurs propriétés en proie aux flammes, ainsi qu'il doit être si nous essayons de forcer les portes de la ville."

Ces deux avis, dictés par l'intérêt, furent adoptés par plusieurs autres membres du conseil; je vis qu'ils allaient l'emporter; alors me levant, je m'adressai aux paysans ainsi qu'aux soldats dont nous étions environnés.

— „Camarades, leur dis-je, m'avez-vous choisi d'un libre consentement pour être votre chef?"

— „Oui, s'écrièrent-ils avec force."

— Me jurez-vous de m'obéir aveuglément?"
— »Oui, dirent-ils encore."
— „Eh bien! marchez en avant, et suivez-moi leur dis-je en saisissant un drapeau de la main gauche, et en armant ma main droite du glaive que j'arrache à son fourreau. Canonniers, poursuivis-je, tournez vos pièces contre mon château, ne l'épargnez pas; qu'il s'écroule, qu'il nous ouvre une entrée, et que je puisse sur ses ruines monter le premier pour y arborer le royal étendard! Et vous, jeunesse belliqueuse, vous qu'anime la même ardeur, ne retournons pas vers Charrette sans offrir à ses regards charmés les premiers lauriers que nous allons conquérir."

Ce discours, cette action jette dans tous les cœurs un enthousiasme général; ceux qui avaient le plus fortement opiné pour effectuer notre retraite, sont les plus ardens à presser l'attaque; je mets moi-même le feu au premier canon; adroitement dirigé, il fit tomber une muraille entière du château de mes pères. Que m'importait alors de perdre ma fortune! je ne voulais qu'acquérir de la gloire, et me rendre digne de la main d'Honorée: elle ne m'avait pas abandonné, ses yeux ne cessaient de m'exprimer l'étendue de son contentement; elle était fière de moi, et je ne doutais pas que l'amour ne vînt enfin s'asseoir dans son ame. Cependant les assiégés, surpris de notre audacieuse attaque, et commandés par le

présomptueux Saint-Clair, nous offraient une résistance bien faite pour exciter notre émulation. Le bruit de l'artillerie, le sifflement des balles, les cris des combattans, l'épaisse fumée qui s'étendait à l'entour, tout m'enflammait davantage; portant toujours le drapeau blanc, je m'élançais vers la brêche affrontant les fusillades de nos ennemis. Honorée était près de moi, Charles, Germain, Armand, dirigeaient leurs effort vers les miens: nos soldats, surpris de rencontrer tant de bravoure dans des enfans (nous l'étions par notre âge), nous secondaient vaillamment. Tandis que nous combattions vers le midi de la place, par une marche habile, M. de Barene tourna les positions des troupes ennemies, et parut sur leurs derrières, lorsqu'on croyait la totalité des escadrons vendéens réunis sur le point par lequel j'attaquais; à la vue de ces cohortes, que l'on crut être les premières de l'avant-garde du général Charrette, la confusion commença à s'introduire parmi les républicains. L'œil perçant de Saint-Clair m'ayant distingué au milieu des ruines et des tourbillons de poussières, il accourt vers moi, le pistolet au poing, il me tire et me manque; je lui porte un coup de mon épée, en lui prodiguant les noms les plus offensans; son adresse lui servit à éviter mon fer; mais nos Vendéens, redoublant de vaillance, s'empressèrent tellement de me défendre, que je ne pus joindre Saint-Clair, qui, voyant

le désordre s'introduire dans son armée, fut encore le premier à chercher son salut dans une honteuse fuite ; ses soldats l'imitent. Et tandis que les enseignes du terrorisme tombent dans la fange, je plante mon étendard victorieux sur une des tours du château dont je me suis emparé.

La déroute des ennemis fut complète : armes, bagages, munitions de bouche et de guerre, caisse, papiers, tout tomba en notre pouvoir. Nous courûmes à l'église principale, et, aux sons des instrumens militaires, le pontife entonna l'hymne d'allégresse et de triomphe. La chaleur de l'action ne m'avait point permis de m'apercevoir que j'étais légèrement blessé ; le sang qui tachait mes habits me semblait être celui des républicains ; mais lorsque je fus plus calme, je reconnus la vérité, et me préparai à me faire panser.

Honorée venait de s'éloigner ; son père, après l'avoir montrée à ses vassaux, jugea convenable de l'envoyer rejoindre ma mère ; en même temps on la chargea du soin d'apprendre au général Charrette la victoire des enfans ; ainsi la nommait-on. Honorée sentit diminuer la peine de se séparer de moi, par le plaisir qu'elle éprouvait, en pensant qu'elle pourrait proclamer ma vaillance. Je venais de la quitter, lorsqu'une faiblesse subite, qui s'empara de moi, me contraignit d'appeler les secours de l'art. Comme mon château n'était plus en état de me recevoir, je fus loger

chez mademoiselle Joséphine, autrefois ma seconde inclination, lorsqu'à l'âge de huit ans, j'aimais si tendrement Paulette. Mais les temps ont changé : tu as seize ans, je suis dans ma quinzième année ; on me dit que je suis un héros, et, selon toutes les apparences, je ne bornerai pas mes entreprises à la conquête de M....; me voilà établi dans cette heureuse maison ; un chirurgien habile vient panser ma légère blessure ; il se retire en me recommandant le repos.

Tout était alors dans une confusion sans pareille : les familles, souvent divisées par les opinions, étaient encore plus souvent séparées par les accidens imprévus de ces temps de désolation. Où veux-je en venir par ce préambule ? A dire que mademoiselle Joséphine était seule, absolument seule, et que voyant sa maison occupée par tous nos jeunes officiers, elle vint, par décence, chercher un asile dans ma chambre..... Dans votre chambre !! Oui, sans doute ; j'étais blessé, par conséquent, je n'étais point à craindre ; d'anciennes alliances avaient donné à nos deux maisons une manière de parenté, donc il était tout simple qu'on se rapprochât de son cousin pour se mettre sous sa sauve-garde, pour le soigner puisqu'il était malade ; il est possible que, dans le fond, Joséphine agît par d'autres sentimens ; mais comme elle ne les avouait pas, on eût eu mauvaise grâce à ne pas croire sur parole ce qu'elle disait à haute voix.

CHAPITRE XIV.

L'AMOUR ET LA GUERRE.

Comme j'aimais Honorée! mais aussi, comme Joséphine me paraissait jolie!.... Elle est un peu sévère, ma cousine, je n'ai pu l'embrasser que dans de grands momens; et tout en visitant ma blessure, la bouche fraîche de Joséphine vient caresser la mienne, en allumant un incendie nouveau dans mes sens faciles à enflammer. Joséphine, que je n'ai pas vue depuis huit ans, a grandi; son visage, toute sa personne a pris de nouveaux charmes; elle est sensible, car elle pleure, en me prodigant ses soins; nos anciennes amours se rappellent à son souvenir, car elle rougit en portant les yeux sur moi... Elle est blonde,

Joséphine; et cependant, elle est vive, impérieuse et quelque peu insolente; mais ce n'est pas avec moi. Nous voilà seuls; que ferons-nous? Lire? on fait trop de bruit dans la maison. Joséphine chanterait bien, mais son piano n'est pas d'accord. Il faut donc causer? Eh bien! causons. On commencera par me dire quelle joie on a ressentie, lorsqu'on m'a vu entrer en vainqueur dans la ville. Déjà ma vanité est flattée: ensuite nous parlerons du temps passé.

PHILIPPE.

Vous rappelez-vous de votre querelle avec Paulette?

JOSÉPHINE.

Elle ne voulait pas que je vous aimasse.

PHILIPPE.

J'étais heureux alors....

JOSÉPHINE.

Est-ce que vous ne l'êtes plus?

PHILIPPE.

On pourrait me le rendre ce bonheur.

JOSÉPHINE, *s'approchant.*

On fait tant de bruit qu'il est difficile d'entendre, lorsqu'on est aussi loin de votre lit....

PHILIPPE.

Avancez-vous, mon amie?

JOSÉPHINE.

J'aime ce nom, il est bien doux.

PHILIPPE.

Un peu froid, peut-être?

JOSÉPHINE.

Il me plaît assez.

PHILIPPE.

Il en est un que je préfère.

JOSÉPHINE.

Lequel, je vous prie?

PHILIPPE.

Autrefois vous me le donniez....

JOSÉPHINE.

Ah .... nous avions huit ans....

PHILIPPE.

Combien aujourd'hui il aurait plus de charmes!

JOSÉPHINE.

Est-ce qu'on ne vous le donne pas?

PHILIPPE.

Qui?

JOSÉPHINE.

Mademoiselle de Barene.

PHILIPPE, *sans rougir.*

Je vous jure que jamais je n'ai dit à ma cousine : *Je vous aime*, ainsi que je me plais à vous le répéter.

Je disais ainsi; pour mieux m'entendre, car j'avais prononcé ces mots à voix basse, Joséphine avait penché sa tête sur mon sein : mes bras l'attiraient doucement, lorsque la porte s'ouvre : crac, je me renferme dans mon lit. Joséphine se recule ; je peste contre le fâcheux qui vient, et je crus entendre soupirer Joséphine. Le fâcheux était une fâcheuse, affligée de ses quinze ans, aux vives couleurs, à la peau éblouissante, au pied mignon, à la gorge volumineuse, à la taille jolie, en un mot fort agréable pour un contre-temps. Cette nouvelle personne portrait le nom Jenni Dastin, nom qu'on retrouvera au premier volume, dans le chapitre intitulé : *Je débute.* Jenni ayant partagé mes plaisirs enfantins crut, malgré la distance entre nous établie, qu'elle pouvait venir me voir, lorsque j'étais malade. Un coup d'œil jeté sur son miroir, l'assura que je ne lui saurais pas mauvais gré de cette visite.

Elle vint donc; et malgré son peu de crainte pour moi, elle ne vit pas sans être troublée mademoiselle Joséphine, assise auprès de moi.

— „Que voulez-vous, mademoiselle, dit d'un ton assez fier Joséphine, que j'ai déjà dépeinte comme insolente, surtout avec ses inférieurs?"

— „Je viens, répliqua Jenni d'un ton leste, et encouragée par mon air de bienveillance, féliciter M. Philippe sur le succès de sa première affaire."

— „Grand merci, Jenni, lui dis-je, votre action me plaît; je vois avec plaisir que vous êtes bonne royaliste."

— „Ah! M. Philippe, je vous en réponds; je n'ai jamais pu souffrir les *bleus*. Ils sont si sales! si malhonnêtes! Quelle différence avec nos gentilshommes, toujours si polis et aimables! Assurément je ne possède pas grand'chose; mais le peu que j'ai à moi, je le donnerais de grand cœur aux braves Vendéens...."

Je comprenais fort bien le sens des paroles de Jenni; et je trouvais son *peu* fort joli. Il me vint dans l'idée de voir jusqu'à quel point elle pousserait son dévouement pour la bonne cause.... Mais comment le lui faire entendre devant Joséphine qu'il fallait ménager? Je n'avais pas dressé mon plan d'attaque, quand Joséphine fut appelée par un domestique, qui vint lui dire que des commissaires de l'armée royale désiraient savoir d'elle-même si elle

n'était pas trop foulée par le nombre des militaires qu'elle avait chez elle.

Un de ces commissaires entra sur ces entrefaites; c'était Charles de Moncourt. Il salua respectueusement Joséphine; et venant vers moi avec empressement, il me demanda des nouvelles de ma blessure. Je l'assurai que je me portais bien; puis, lui disant un mot rapide qu'il comprit, il se tourna vers Joséphine; et lui présentant la main, il l'engage à venir trouver les commissaires. La hauteur de Joséphine ne lui permettant pas de croire que je dérogeasse jusqu'à une roturière, me servit parfaitement. Elle sortit avec Charles; et Jenni, en allant fermer la porte, qu'ils avaient laissée ouverte, par mégarde apparemment, poussa le verrou. Je m'en aperçus: elle revint vers moi:

— „Ah! M. Philippe, les belles choses qu'on raconte de vous! On dit qu'après avoir placé votre drapeau sur la muraille de la ville, vous en avez pris trois aux ennemis."

„Oui, lui repartis-je, j'en ai même gardé un avec moi."

„Je voudrais bien le voir."

„La chose est facile: passe par ici; là, bien: donne-moi ton bras, je suis trop faible pour le sortir moi-même de mon lit, dans lequel je l'ai caché: le tiens-tu?"

„Je crois, dit-elle en rougissant, que j'en ai le manche dans ma main."

Alors je l'attire doucement vers moi. „Eh!

me dit-elle, je ne puis me remuer, car je vous ferai mal." Je ne lui réponds pas, mais je pousse mon entreprise. Sorti d'un combat, j'en recommence un autre : mais que celui-ci me présente d'attraits ! la jolie citadelle à forcer ! les délicieuses tours ! quelle porte étroite !..... quels remparts ! comme ce fourré est épais ! L'attaque est chaude, le sang ruisselle : un cri se fait entendre ; je n'y comptais pas : il redouble mon courage ; je me représente à la brèche toujours la tête haute. Ah ! quels plaisirs me sont offerts ! quelle vivacité dans tous les mouvemens de mon ennemi ! comme il me prévient en tout ! comme partout il est présent ! quelle fougue ! Ah ! Jenni, tu n'es qu'une grisette, mais au jeu d'amour tu es sans égale. Je viens de t'en donner la première leçon, et déjà tu surpasses ton maître. Je te presse pour la troisième fois. Mais ne voilà-t-il pas ma damnée de blessure qui se rouvre ; et, cette fois, ce n'est pas un sang voluptueux qui s'épanche.

A la vue de cet accident, l'étourdie Jenni perd la tête, et se met à pousser des cris aigus, sans songer que nous sommes enfermés : moi-même je ne m'en rappelle que lorsque l'on vient frapper à coups redoublés à la porte. Toute la maison était en rumeur : les Vendéens, craignant quelques surprises, saisissant leurs armes, couraient çà et là pour connaître la cause de ces cris. Charles, Joséphine, les

officiers reviennent vers ma chambre; et voyant qu'on criait dans l'intérieur sans penser à leur ouvrir, enfoncent la porte, croyant qu'on m'égorgeait, et foncent vers mon lit l'épée au poing: à la vue des fers qu'elle croit dirigés contre elle, Jenni s'épouvante, fait un saut, tombe sur son dos, et, dans sa chute malheureuse, montre à découvert ses pays-bas ensanglantés cependant par une autre blessure que la mienne.

A ce plaisant spectacle, je riais dans mon lit, indécemment défait. Les militaires, voyant ce que Jenni à moitié évanouie ne leur cachait pas, devinent l'affaire, et se mettent à rire: Joséphine, par devoir, est contrainte de se retirer de fort mauvaise humeur. Elle revient dès que Jenni a repris ses sens, et lui demande sèchement le sujet d'un pareil vacarme.

„Hélas! répond-elle, M. Philippe a voulu me montrer comme on attaquait une place; et tandis qu'il montait à l'assaut, sa blessure s'est rouverte: quand je m'en suis aperçue, la frayeur m'a saisie, et j'ai crié."

„Comment avez-vous pu voir sa blessure, puisqu'elle était hors de la portée de vos yeux?

„Sans doute, dit Charles de Mercourt avec gravité, que le cher Philippe, emporté par la chaleur de la leçon, aura relevé ses draps pour en faire une enseigne de détresse." Et les assistans de rire; et la petite Jenni de se sauver; et Joséphine de faire la grimace; et mes amis, enthousiasmés de mon activité, de

courir partout pour répandre que je voulais toujours combattre même lorsque j'étais blessé.

Ce contre-temps me déplaisait néanmoins, puisqu'il devait éloigner de moi Joséphine; et, je l'avoue, je désirais ardemment sa possession. Le soir, quand il fallut se coucher, cette aimable personne, paraissant oublier l'événement de l'après-dînée, me recommanda d'être tranquille, de ne point craindre de la réveiller, si ma blessure me donnait quelque inquiétude. Je pris sa main, que je baisai fort respectueusement. A ce début, Joséphine crut que j'allais commencer un troisième assant; mais la fatigue l'emportant sur les désirs, je m'en tins à cette simple politesse; et, fermant les yeux, je ne tardai pas à m'endormir.

Je reposais depuis quelque temps, lorsque je fus tiré de mon assoupissement par l'approche d'un corps bien frais, bien ferme, qui, silencieusement, se plaça auprès de moi. Je l'avoue, mon amour-propre me fit deviner que c'était Joséphine : et malgré que je trouvasse quelque irrégularité dans cette démarche peu réfléchie, je ne laissai pas de me préparer à traiter de mon mieux celle qui me rendait une telle visite. Comme j'étais dans un état fort brillant, je ne perds pas une minute : mais croyant que le temple qu'on m'offrait n'avait pas encore été visité, j'en entr'ouvre avec délicatesse les deux portes de corail, je m'avance, et ne tarde point à découvrir que si

je vais cueillir une rose, le bouton ne peut m'être donné. Cette découverte, en me refroidissant un peu, me rendit moins étonné sur la manière d'agir de Joséphine. Pourtant comme elle était toujours jolie, et qu'elle n'avait que seize ans, je me mets, sans mot dire, à lui prouver que la fatigue m'est étrangère. Mon lit, secoué rudement par le choc de deux corps qui le heurtent, se met à crier. Je m'en embarrassais fort peu, quand une voix, qui n'appartient pas à la personne qui joûte avec moi, me demande : „Qu'avez-vous, Philippe? vous trouvez-vous plus malade? Il me semble que vous vous remuez étrangément?"

A ce discours, je devine que j'ai donné dans une ambuscade, et que lorsque je reçois Joséphine auprès de moi, elle est tranquille dans son lit. Mais quelle est l'espiègle qui m'a joué un tour pareil? Fanchette est partie avec Honoré; je ne connais à M..... que Joséphine et Jenni; et puisque ce n'est pas Joséphine, ce ne peut être que Jenni. Pendant ce monologue intérieur, je n'avais point répondu. Mademoiselle Jenni, justement effrayée, ne savait que faire, lorsque Joséphine continuant:

— „Vous ne dites rien; vous ne vous agitez plus, Philippe, Philippe, êtes-vous évanoui? O ciel! s'il était vrai!.... Mon ami, je vais me lever, je vais rallumer la veilleuse qui s'est éteinte."

— „N'en faites rien, m'écriai-je impétueu-

sement, ne bougez pas; je suis bien, très bien, je vous assure."

— „Vous me le dites d'un ton à m'alarmer davantage." Et voilà que, sans plus attendre, elle saute au bas de son lit, et vient à tâtons droit au mien. La pauvre Jenni, plus morte que vive, se rapetissait pour n'être point aperçue, si Joséphine allumait la lampe. Celle-ci n'en fit rien. Comme elle avançait toujours, elle trouva ma main qu'elle prit. — „Ah! me dit-elle, vous avez la fièvre : votre main me brûle...." Et voilà le diable qui me tente de nouveau. Que faire? Renvoyer Jenni? retenir Joséphine? „Recouvrez-vous, me dit la dernière; il fait froid, vous vous refroidiriez." Et tout en me couvrant, je ne sais comment cela put se faire, mais je l'enveloppai aussi. Le lit, petit pour une personne, en contenait deux difficilement : trois, la chose était impossible : cependant la chose était sur le point d'arriver. Attendu que le lit se trouvait poussé contre la muraille, Jenni ne pouvait point s'évader par la ruelle. Je prévoyais le moment critique, lorqu'un *patatras* bruyant, un vase nocturne qui tombe et se brise en mille éclats, dérange nos positions. Joséphine, par un mouvement involontaire, se recule. Jenni choisit ce moment; elle s'élance en chemise dans la chambre, rencontre une table qu'elle fait tomber, et se glisse, au milieu du vacarme, par la porte secrète qui lui avait facilité l'entrée. J'ai su

depuis que, me croyant seul, et comme elle logeait dans la maison, l'étourdie avait cru pouvoir, sans causer de scandale, venir faire une seconde visite à celui qui l'avait faite porte-drapeau. Je dirai ici une fois pour toutes, que souvent, lorsque je raconterai quelqu'aventure galante, je brusquerai tantôt le commencement, tantôt la fin, ne voulant pas fatiguer le lecteur par les perpétuelles répétitions que le sujet nécessite. Je ne filerai pas dans ces Mémoires telle intrigue qui, dans la vérité, m'a coûté six mois de soins, et dont je ne détaillerai que l'essentiel.

Après la tempête, le calme se rétablit : mais l'occasion était perdue. Joséphine s'était réfugiée dans son lit, vivement épouvantée d'un tapage dont elle ne comprenait pas les causes. Je pestais contre le sort qui, m'ayant d'abord offert deux bonnes fortunes, s'était plu à me les ravir en même temps. Joséphine, cachée sous la couverture, ne soufflait pas : à mon tour, je feins d'être inquiet. — „Dormez-vous, lui dis-je?"

— „Hélas! non, je meurs de peur."

— „Craindriez-vous quelque danger?"

— „Il doit y avoir quelqu'un dans la chambre."

— „Si je le croyais?"

— „Je le crains."

— „Je vais vous rassurer."

Je dis; et voulant contraindre Jenni à s'enfuir, si elle n'était point partie, je prends un

briquet qu'on avait posé sur la cheminée, et je tire du feu. Mon impatience me servait mal; mon briquet heurtait mes doigts, l'étincelle fuyait l'amadou. Enfin, je parvins à remplir mon but. La lampe allumée, je parcours la chambre; je relève la table. Je ramasse les débris du vase cassé; mais je ne vis pas ce que j'aurais dû voir. Les portes sont soigneusement visitées.

Mes recherches terminées, alors je reviens auprès de Joséphine. Qu'elle était jolie! Elle me souriait avec langueur, et me dit de poser la veilleuse. Je lui obéis si maladroitement que je laisse tomber la lumière sur le plancher; et nous voilà de nouveau dans l'obscurité. Fut-ce par maladresse que j'agis ainsi? Non, non; je savais bien ce que je faisais. Dans les ténèbres, on se dirige mal. Le premier lit touché me semble être le mien..... J'y entre, malgré une légère résistance : malgré une plus forte, je m'établis où vous savez.... Quelle nuit! Dans quels torrens de flammes fus-je transporté! Quelles caresses incendiaires! quelle voluptueuse résistance, pour m'enivrer davantage! Combien elle me coûta à cueillir, cette rose enviée!... Les larmes les plus vraies accompagnèrent mon triomphe.... Oui, je souffris trop moi-même, pour n'être pas convaincu de la présence du bouton..... Mais, après ces délicieuses douleurs, qu'ils furent vifs les plaisirs qui leur succédèrent. Toutes les

parties de ce corps parfait reçurent mes hommages. Et vous surtout, vous, aimables cousins de l'amour, vous qui faites la réputation d'une Vénus, vous fûtes encensés par moi! Si l'encens ne fuma point sur votre autel, il se glissa à travers la route étroite que vous formez pour aller se répandre dans le sanctuaire voisin... Comme tu savais bien aimer, ô Joséphine! Comme tout ton être respirait la sensibilité, le délire! Avec quel charme je pressais ce blanc satin qui te pare partout! Comme tu étais belle! Tes fesses polies, arrondies, par de flexibles mouvemens, rallumaient à chaque minute le flambeau de l'amour... Je le crus, dans tes bras, un instant inépuisable... Le sommeil réparateur succéda enfin à cette si jolie lutte. Le lendemain, à mon réveil, je me trouvai le front appuyé sur le sein de mon amie. Par de nouvelles caresses, je cherchai à l'éloigner de Morphée; et lorsqu'elle ouvrit les yeux, nos êtres s'unissaient pour la huitième fois... Moment céleste, où après avoir goûté, pendant une nuit, les plus douces extases, on voit se rouvrir l'œil amoureux de sa jeune amie!... La pudeur, le désir se combattent dans son ame. Elle veut se dérober à la lumière, qui la fait rougir; mais bientôt vos discours, vos tendres attouchemens, font disparaître la timidité. Elle s'abandonne sans réserve; et la volupté impétueuse triomphe de la décente candeur.

Nous ne nous pressions pas de nous lever; mais le timbre de l'horloge voisine ayant frappé neuf heures, il fallut se séparer. Je fus étonné moi-même qu'on n'eût pas déjà pénétré dans ma chambre. La discrétion et l'amitié de Charles présidèrent à ce qu'on ne troublât point un asile où il présumait que la haine ne résidait pas. Joséphine se pressa de s'habiller; elle prend son jupon, ou plutôt croit le prendre, car ce jupon n'est pas le sien: l'étoffe en est plus forte, moins moëlleuse; mais où est le sien? Elle le cherche, elle ne le trouve pas. En regardant plus attentivement celui qui est dans ses mains, elle le voit marqué d'un J., d'un D.; ce qui ne faisait pas, quoique la première lettre fût semblable, Joséphine de Melfort, mais si fait bien Jenni Dastin. Alors le mystère de la nuit est expliqué: elle devine que le bruit qui s'est fait entendre avec tant de fracas est dû à la visite nocturne de l'audacieuse grisette. Furieuse de cette rivalité, elle m'accable de reproches: je cherche en vain à l'apaiser, en lui disant qu'il est possible que Jenni ait voulu me faire une niche, mais que rien n'a été effectué. Cette dénégation me fut inutile: car si Jenni n'avait pas eu le temps de s'établir dans ma couche, elle n'aurait pas eu celui de troquer son jupon contre celui de Joséphine. Il n'y avait rien à répondre. Aussi voyant que j'étais bien duement atteint et convaincu de perfidie, je me mis à

verser un torrent de larmes pour attendrir mon amante; et celle-ci, faible comme l'est une femme qui vient de tout accorder, me permit de signer la paix par de nouvelles folies. Il était près de onze heures lorsqu'on put pénétrer dans ma chambre. Joséphine fut retirer la pièce fatale que Jenni avait prise dans la nuit; et pour qu'elle ne pût recommencer ses audacieuses tentatatives, on eut grand soin, la nuit suivante, de se mieux précautionner. M. de Barene ne tarda pas à se rendre chez moi: la veille, il était venu également. Je l'assurai qu'avant quatre jours je pourrais me rendre à mon devoir. Il me dit que c'était avec regret qu'il allait me quitter, mais qu'il voulait achever de nettoyer le pays circonvoisin des bandes républicaines qui avaient l'imprudence de s'y montrer encore. Je fus établi gouverneur de M..., et chef suprême des paroisses qui formaient l'arrondissement. Ce fut avec une peine réelle que je vis partir mon oncle: depuis ce jour, je ne l'ai plus revu. Pendant tout le temps de la guerre, il combattit loin de moi; et lors de la pacification, il avait, depuis quelques semaines, quitté le territoire français. Je reparlerai de lui lorsqu'il sera nécessaire.

Mes occupations militaires employèrent toute ma journée. Ma blessure était trop légère pour me priver de faire aucun mouvement. Je parcourus la ville : je faisais rendre justice aux

habitans, toujours molestés par les soldats; je prenais soin de faire garnir les magasins de vivres et de munitions; je passai mes troupes en revue, ainsi que celles de mes amis, dont le concours unanime m'avait déféré le suprême commandement.

Après tant de graves affaires, il fallait bien un peu songer à celles de mes plaisirs. Je dis un mot en passant à Jenni, que je consolai : j'entretins Joséphine la nuit suivante, ainsi que les trois autres qui suivirent. Mais comme l'amour ne pouvait l'emporter sur le devoir, le cinquième jour entendit en se levant le canon du rempart proclamer l'instant de mon départ. Joséphine, dont j'étais tendrement aimé, voulait me suivre : il me fallut user de toute mon éloquence pour la dissuader; mais en même temps j'exigeai d'elle que si les républicains se rapprochaient de M...., elle se hâterait de les fuir, et de venir au milieu de notre camp, une retraite plus sûre et moins facile à être violée. Je la quittai, après lui avoir fait les plus voluptueux adieux : elle m'accompagna hors des murs de la ville; et de-là, tant qu'elle put me voir, elle me fit signe avec son voile, qu'elle agitait au-dessus de sa tête. Cependant nos bataillons s'éloignaient au son d'une musique militaire, et aux acclamations d'un peuple qui appelait sur nous de nouveaux et de plus éclatans succès.

CHAPITRE XV.

LES COMBATS.

PARMI les jeunes héros qui, animés du même esprit que moi, marchent sous les ordres de nos chefs, je ne puis m'empêcher de citer le bel et brave Emanuel d'Armmanterre. Emanuel avait seize ans; ses grâces aimables, son courage indomptable, son noble amour pour la gloire, sa tendresse pour sa famille, faisaient de lui l'être le plus intéressant qui eût paru dans nos phalanges. Depuis quatre ans il suivait les Vendéens, et depuis cette époque il s'était attaché à la jeune

et belle Célénie qui, parée des attraits les plus célestes, égalait, par son généreux courage, celui de mon Honorée. Ainsi qu'Emanuel, elle chérissait ses parens; mais par-dessus tout, elle adorait son père. Elevée par ce père sensible, elle lui devait tout, et sa reconnaissance était sans borne. Conduite aussi dans les camps dès son bas âge, elle avait appris à braver la mort pour la plus juste des causes, celle de Dieu et du prince. Qu'elle était belle, cette intéressante Célénie! toutes les perfections, tous les charmes les plus séduisans paraient son gracieux ensemble. A son aspect, on éprouvait le sentiment de l'admiration la plus respectueuse. Après celui qui lui donna la vie, l'être que Célénie aimait le plus était Emanuel. Leur tendresse, augmentée par les dangers qu'ils partageaient ensemble, soupirait après le jour heureux dont les rayons devaient éclairer leur hymen : ces nœuds sacrés devaient bientôt se serrer pour eux. Vaincu par leur impatience, M. de Mersan les remenait au quartier-général; et là, leurs vœux devaient être comblés. J'enviais leur sort; ils étaient sûrs d'être l'un à l'autre, lorsque moi je ne pouvais point répondre d'appartenir jamais à Honorée; je croyais ne faire jamais assez pour mériter dignement sa main. Pendant la route, je ne cessais de penser à mon amie, et mon cœur amoureux cherchait à charmer ses peines par une militaire romance que je me plaisais à composer.

CHANT DU FRANÇAIS.

ROMANCE.

Qu'il est beau le jour des combats,
Pour un Français qu'amour enflamme!
La gloire dirige ses pas
Quand la beauté règne en son ame;
Il dédaigne un lâche repos
Dont son cœur généreux s'offense,
Et réunit sous les drapeaux,
L'amour, l'amitié, la vaillance.

Par des triomphes belliqueux,
Je mériterai mon amie;
Oui, le doux espoir d'être heureux,
Ranime mon ame endormie;
Non, plus de paix, plus de repos,
Et fils aimable de la France,
Je dois unir sous mes drapeaux,
L'amour, l'amitié, la vaillance.

Mon corps appartient à mon roi,
A mon Dieu, mon ame fidèle;
Mais ce cœur qui brûle pour toi,
N'est qu'à toi seule, ô tendre belle!
Et quand je m'arrache au repos,
Pour la plus illustre vengeance,
Je réunis sous mes drapeaux,
L'amour, l'amitié, la vaillance.

Nous avions marché tout le jour, lorsque vers le soir un paysan parut à la vue de notre armée, dont le chevalier d'Aut.... venait de

prendre le commandement : „Pressez-vous, nous dit cet homme couvert de poussière et harassé de fatigue; le général républicain Saint-Clair, furieux de l'échec qu'il a essuyé sous les murs de M...., ayant appris que quelques Vendéens s'étaient retirés dans le château du vicomte de Marceuil, vient d'en entreprendre le siége. M. le vicomte, loin d'être environné des braves Vendéens, est seul avec sa famille; mais il n'a point voulu se rendre, et s'est mis en état de défense." Ce discours nous enflamma: nous n'osions esqérer que M. de Marceuil pût se soutenir longtemps contre des forces tant supérieures, et nous résolûmes de le venger, s'il avait succombé dans sa généreuse entreprise. Nos soldats, partageant nos mêmes sentimens, nous demandent avec impatience de les conduire au secours de ce noble Français. Leur ardeur étant la nôtre, nous nous avançons à marche forcée vers le lieu où nous allions combattre de nouveau. De toute part s'élevaient des cris d'indignation : nos troupes, vêtues de gris, portant sur leurs camisoles une croix blanche, marchaient, la tête basse, dans un morne recueillement, interrompu par leurs accens de menace ou par des chants religieux qu'entonnaient les prêtres dont nous étions suivis; chaque brigade se divisait en paroisses, qui toutes avaient leurs chefs et leurs bannières particulières. Partout régnait l'ordre, le courage et l'amour de la relîgion. Fermement convain-

cus que la couronne du martyre était assurée à celui qui tombait sur le champ de bataille, les Vendéens eussent été invincibles, si la mésintelligence n'eût pas éclaté parmi leurs généraux. Chacun d'eux, plus ambitieux peut-être qu'attaché à ses devoirs, voulait s'arroger une indépendance funeste à la cause commune. Les mouvements, les attaques, les retraites manquaient de cet ensemble qui en assure le succès: chacun voulait donner des ordres, et nul ne prétendait en recevoir: vaillans au combat, ils intriguaient dans la paix; tous, sans doute, brûlaient du plus généreux enthousiasme; mais ils étaient hommes, et dès-lors l'amour propre devait leur commander.

A l'entrée de la nuit, nos premières phalanges parurent sur les coteaux qui environnaient le château de M. de Marceuil. Des clameurs élevées jusques aux cieux, quelques coups de canon tirés sur les ennemis, apprirent à ce valeureux royaliste qu'un puissant secours lui était arrivé; il était temps. Par une bravoure peu ordinaire, le vicomte de Marceuil, seul avec un domestique, sa femme et ses filles, soutenait, depuis vingt quatre heures, un siège sans exemple. Son château, soigneusement barricadé, par l'épaisseur de ses murs, la hauteur de ses fenêtres, résistait aux canons des républicains et les empêchaient de tenter l'escalade. Ses filles, jeunes et jolies, devenues de courageuses amazones, chargeaient les ar-

mes de leur père, et partageaient avec lui les dangers du siège [1]). La rapidité du feu perpétuel que le vicomte et sa famille ne cessaient de faire, intimidant l'armée révolutionnaire, lui faisait croire qu'une partie des troupes vendéennes s'était retranchée dans le château. Cependant Saint-Clair, qui voulait, par un succès quelconque, réparer son dernier échec, prétendait forcer les barrières qu'on opposait à sa rage forcenée; mais il fut trompé dans son espoir, lorsqu'aux derniers rayons du soleil il nous vit prêts à fondre sur lui. Il fit cesser l'attaque du château, et plaçant de ce côté des pelotons propres à empêcher les *assiégés* de faire une sortie, il dirigea ses forces principales du côté de notre armée. Pendant ses divers mouvemens, la nuit acheva d'envelopper le globe de son voile sombre, parsemé de brillantes étoiles.

Le chevalier d'Aut..., ne voulant point commencer une attaque nocturne qui répugnait aux Vendéens, assit son camp sur les hauteurs dont il était le maître, et remit le combat au jour suivant. Il assembla son conseil de guerre, et présentant son plan, il nous désigna les divers postes que nous devions occuper. Quel fut mon bonheur, quand je vis que ma division était une des premières qui devait donner! Charles de Mercourt devait me suivre, et l'amitié que nous

---

[1]) Historique.

nous portions redoubla dans ce jour terrible, tant les dangers resserrent l'union !

L'aurore commençait à teindre de ses premières couleurs les airs encore soumis au sceptre de la noire déesse, lorsqu'un coup de canon se faisant entendre, nous apprit que le moment était arrivé. Harcelé par mon impatience, déjà depuis quelques instans, j'avais abandonné la couche fraternelle où je reposais auprès de Charles : assis sur un quartier de rocher, contemplant l'étendue et la magnificence des cieux, je sentais dans mon âme se heurter les plus pieux comme les plus chevaleresques sentimens. Qu'elles étaient fortes les émotions qui vinrent alors m'agiter! J'allais exposer ma vie ; peut-être que ma tombe s'élèverait sur le lieu qui m'allait voir combattre. „Ah! me disai-je, comment paraîtrai-je alors devant ce Dieu que je révère? Mes erreurs me seront-elles comptées? Mon âge, la cause que je soutiens ne plaideront-ils pas en ma faveur? O toi! Être-Suprême, toi qu'on nous peint trop souvent armé des foudres de ta colère, j'espère en ta douce et paternelle miséricorde ; tu ne me jugeras point à la rigueur ; et si je fus coupable, tu pardonneras à celui qui se repent!"

Ainsi la religion m'occupait, tandis que je voyais s'éteindre successivement les feux allumés dans les deux camps ; ainsi, pensai-je, nombre de braves cesseront d'exister. A travers la

vapeur matinale, je voyais flotter les enseignes et briller les armes frappées par les premiers rayons du jour.

Charles venait de me rejoindre; le bel Emanuel, suivi de la fière Célénie, passèrent à côté de moi, et me saluèrent avec allégresse, tandis qu'à leur vue un pressentiment secret vint m'arracher une larme involontaire. L'aumônier de mon bataillon nous bénit tous. A genoux, dans un humble recueillement, nous appelâmes à notre secours le Dieu des armées; et le souvenir de la vision dont j'étais encore ému me prêta d'énergiques expressions, dont je me servis pour animer davantage les soldats dont je devais répondre. Je leur rappelai nos premiers exploits, qui devaient être l'augure de ceux de la journée: tous m'assurèrent de leur valeur; je me plus à les croire; et ayant reçu les derniers ordres du chevalier d'Aut..., je donnai le signal.

Le roulement du tambour se fit entendre à la fois sur toute l'étendue de la ligne. Vêtu d'un habit orné d'une écharpe blanche, à frange d'or, portant un panache blanc sur mon chapeau, je parus à la tête de ma troupe, et voulant donner moi-même, je mis pied à terre; ayant mis mon épée à la main, je partis le premier, en poussant le cri de *vive le roi!* qui fut répété par toute l'armée, et dont les échos retentirent. Les phalanges vendéennes se déployant avec ordre, attaquèrent par

trois côtés les républicains indignés de notre audace; après une vive fusillade, on s'approcha au point de combattre à l'arme blanche. O que de hauts faits signalèrent cette mémorable journée! Charles, je te dus la vie, et je pus presque en même-temps sauver la tienne également menacée. Saint-Clair, que le hasard m'avait donné pour adversaire, ayant reconnu mon écusson, dont était décoré le drapeau principal, s'avança vers moi environné de l'élite de sa troupe: en ce moment, par une marche rapide, je voulais tourner le dos des ennemis, et sans m'apercevoir que peu de braves m'accompagnaient, je me laissais emporter par ma fougue naturelle; Saint-Clair, m'apercevant, profite de ma position qui ne me permettait pas de voir le péril qui me menaçait, s'avance derrière moi, et tenant son sabre à deux mains il allait m'immoler, lorsque Charles, poussant un cri terrible, m'annonce le péril; je me retourne avec promptitude, et faisant face à mon lâche ennemi, je le presse et le pousse à mon tour; Saint-Clair, qui n'avait d'autre bravoure que celle de vociférer dans les tribunes, qui ne devait son élévation qu'à ses intrigues, ne me résiste pas longtemps, et se faisant un rempart de ses soldats, m'échappe ainsi, mais toujours plus animé contre moi: Charles, que sa bassesse indigne, s'élance après lui, et perce les rangs de nos adversaires; entouré de toute

part il succombait... Je l'avais suivi, et quel bonheur pour moi, je l'arrache à une mort certaine. La retraite de Saint-Clair ayant porté le découragement dans le corps qu'il commandait, il se débanda dans la plaine, et nous pûmes percer, sans de nouveaux obstacles, jusqu'aux portes du château du vicomte de Marceuil, qui s'ouvrit pour nous recevoir.

Pendant que la victoire couronnait ainsi nos efforts, une scène affreuse se passait dans le second corps de notre armée. Emanuel, qui voulait toujours se distinguer aux yeux de Célénie, sans réfléchir à la témérité de son entreprise, s'était jeté au milieu d'un gros de républicains, pour enlever le drapeau, conquête par lui vivement enviée. Ce gage du succès était aussi bien défendu par les patriotes, qu'Emanuel l'attaquait à la tête des siens; le sang coulait partout; la fumée, les tourbillons de poussière, dérobaient une partie des combattans à l'autre partie; Célénie, séparée de son amant, et conservant pour lui de justes craintes, pressa son père de voler au secours d'Emanuel. M. de Mersan, dont il n'était pas nécessaire d'aiguillonner la bravoure, part avec sa fille, et renversant tout se qui s'oppose à leur passage, ils arrivent auprès du jeune guerrier; il venait de saisir le drapeau désiré; mais ce triomphe était chèrement acheté par une quadruple blessure, par laquelle s'épuisaient ses forces. Tandis que son sang s'épan-

chait à gros bouillons, pâle et chancelant, la vue de son amante le ranime; s'il doit expirer devant elle, il veut du moins que son trépas soit glorieux. Hélas! il doit mourir dans l'instant où tout triomphe autour de lui; mais, moins à plaindre, il ne sera plus le témoin de la mort épouvantable de celle qu'il adore. Célénie, éperdue, a vu Emanuel ne plus tenir son fer que d'une main mal assurée. Elle contemple avec désespoir ses yeux, autrefois remplis d'une ardente flamme, s'éteindre, couverts des ombres dernières. «Adieu, lui dit Emanuel, adieu, chère amie; l'hymen n'allumera pas ses flambeaux pour nous. Je meurs, et mon dernier soupir se partage entre mon Dieu et toi."

Célénie cherchant à l'entraîner loin de la mêlée, espérait encore, quand un soldat barbare égorge brutalement le jeune héros chrétien. A cette indigne action, M. de Mersan pousse un cri de rage, et s'élance sur l'assassin; mais la fatigue trompe sa vengeance. Il est lui-même sur le point d'être accablé. Célénie, qui, en perdant son amant, semblait être devenue insensible à tout ce qui l'environnait, apercevant le péril que court son père, vole pour le défendre; elle est encore le nouveau témoin de ce nouveau meurtre, le même monstre immole M. de Mersan. Célénie tombe, épuisée par sa double douleur; et oserai-je le dire, le canibale qui vient de lui porter de si funestes coups, passe à plusieurs reprises le fer qui

ruissèle du sang d'Emanuel et de M. de Mersan, sur les lèvres décolorées de Célénie... A cette dernière horreur, son corps frémit, ses membres se roidissent, et son ame se hâte de quitter sa dépouille mortelle [1]).

Une clameur générale d'indignation s'élève de toutes parts à la nouvelle de cette atroce férocité; mes pleurs ne peuvent cependant me priver de courir à la vengeance. Pareil à la foudre, mon escadron fond avec rapidité sur l'escadron barbare: rien ne nous résiste; tout est vaincu, tout est immolé, et l'assassin perd la vie, qu'on eût voulu pouvoir lui arracher mille fois. Le combat n'est plus qu'une déroute: partout chargés, partout les républicains succombent. On les poursuit, on les accable; et c'en était fait de cette armée, si une division, commandée par le généreux Hippolyte, ne fût arrivée à propos. Ce fut auprès de lui que quelques bataillons trouvèrent une retraite. Nos jeunes courages demandaient à attaquer sur-le-champ ce nouvel ennemi; mais le chevalier d'Aut..., prudent après une victoire, ne voulut point s'exposer à combattre des troupes fraîches, et dont le nombre était ignoré. Hippolyte, de son côté, se voyant inférieur aux colonnes royales, se retira en bon ordre, content d'avoir sauvé les débris des escadrons victimes de l'inexpérience de Saint-Clair. Après

[1]) Historique.

que nous fûmes restés maîtres du champ de bataille, on songea à se reposer quelques heures; car il nous fallait partir dans la soirée pour aller rejoindre le quartier-général. J'employai ce moment à faire ensevelir nos morts, et parmi eux nous distinguâmes les restes d'Emanuel, de Célénie et de M. de Mersan. Sur le même tertre où ils avaient péri, nous élevâmes une simple tombe, parée de souvenirs et ombragée par deux chênes immenses, dont les vastes rameaux répandaient une perpétuelle obscurité sur cette demeure funèbre; là, nous nous réunîmes, et posant nos glaives sur le cercueil de cette triste famille, nous jurâmes de les venger, et de mourir comme eux, si notre trépas pouvait être utile pour la cause commune. Ces soins pieux achevés, nous nous éloignâmes de ces contrées, emmenant avec nous le brave vicomte de Marceuil, son épouse et ses enfants.

Parmi nos compagnes de gloire, je commençais à y distinguer la folâtre Eudoxie : elle avait mon âge, j'avais sa vivacité; elle était sensible, mon cœur brûlait : tout nous rapprochait, et nous ne tardâmes point à nous entendre.

Belle, grande, bien faite, mais un peu maigre, de grands yeux noirs à fleur de tête, de l'esprit sans échafaudage, de la candeur sans ostentation : telle était Eudoxie de Norris. Je l'avais vue, pour la première fois, dans la cathédrale

de Nantes, à une cérémonie publique, et depuis lors son souvenir m'était resté. Ce fut avec joie que je la vis se placer parmi nous; et malgré mes occupations militaires ou tendres, une arrière-pensée me ramenait vers la noble Eudoxie. Quand nous eûmes reçu l'ordre de revenir vers Charette, je compris qu'il ne me serait plus aussi facile de *causer* avec elle; car devant et près d'Honorée je ne savais m'occuper que d'elle seule. Mais au milieu d'une armée en marche, comment se procurer ce tête-à-tête si difficile? J'y rêvais, quand Charles vint me proposer une promenade dans un petit bois qui bordait la route, et dans lequel nous pourrions éviter l'extrême chaleur des rayons du soleil. Comme nos troupes défilaient avec ordre, je crus pouvoir m'éloigner un moment de mon bataillon. Quelques jeunes guerriers nous suivant, nous sollicitâmes les demoiselles à venir embellir notre course : elles acceptèrent; et voilà messieurs les héros qui redevinrent ce qu'ils devaient être à leur âge, des enfans et des étourdis. Nous franchissons des fossés, nous nous défions à la course : peu à peu chacun s'éloigne, chaque couple suit un sentier différent, et nous demeurons seuls Eudoxie et moi : nous cheminions, causant avec distraction, portant peut-être à l'unisson un regard significatif sur les fourrés dont nous étions environnés. A la conversation galante succédaient de plus tendres

discours : déjà nous plaignant de la chaleur brûlante, nous gagnons un ombrage tutélaire, quand un coup de fusil se fait entendre. A ce bruit, notre marche est suspendue; l'amour s'éloigne; et craignant quelque surprise de la part des républicains, nous coupons droit vers la grande route : plusieurs de nos compagnons nous rejoignent; alors je leur confie Eudoxie; et entraîné sans doute par un pouvoir surnaturel, je reviens sur mes pas pour approfondir la cause du bruit qui nous a tous alarmés. Vainement Eudoxie m'engage à la suivre; je résiste: Charles veut m'accompagner, je le refuse, en l'engageant à prendre un autre chemin pour venir me rejoindre, en faisant un long détour; et armé de mon épée, de deux paires de pistolets, je me sépare de mes amis, qui riaient entre eux de mon bizarre dessein.

CHAPITRE XVI.

LA FORÊT.

Le mouvement extraordinaire dont je suivais l'impulsion, m'étonnait; je ne savais d'où pouvait naître ce désir curieux de connaître la cause d'un bruit fort ordinaire dans des lieux où l'on combattait sans cesse. Fermant les yeux sur le danger réel que je courais éloigné de l'armée royale, sur mon imprudence à abandonner mon bataillon, je m'avançais vers le lieu d'où le coup était parti. Rien ne se présentait à moi. Vainement j'avais parcouru un vaste espace, de toute part régnait le silence des forêts, et j'étais seul quand je me croyais réservé aux grandes aventures. Je venais de m'arrêter un moment,

alors qu'auprès de moi j'entends les pas de deux individus. Bientôt une voix se fait entendre : »Arrêtons-nous, »dit elle, » attendons ici la nuit...» J'ai reçonnu Saint-Clair!!... Tapi sous la feuille, retenant ma respiration, je redoute d'être aperçu par ce scélérat, accompagné de cinq brigands comme lui; quatre, vaincus par la fatigue, se couchent sur le gazon, et ne tardent pas à s'endormir; le cinquième, s'asseyant auprès de Saint-Clair, commence ainsi une conversation dont je ne perdis pas un seul mot. «Ces damnés royalistes, comme ils nous ont battus! »

SAINT-CLAIR.

Quelle est ma colère! ils m'ont accablé pour toujours. Oh! qu'il est grand le désir de vengeance qui m'anime contre eux!

LE BRIGAND.

Le citoyen représentant t'a bien maltraité.

SAINT-CLAIR.

M'attribuer notre défaite! me destituer! Ah! qu'il tremble, lui et ceux qui sont les causes premières de ces humiliations.

LE BRIGAND.

Je gage que tu en veux davantage aux royalistes!

SAINT-CLAIR.

Il en est un surtout qu'il faut que j'immole à ma rage.

LE BRIGAND.

Si Philippe d'Oransai tombe entre tes mains, il passera un mauvais quart-d'heure.

SAINT-CLAIR.

Ce sera le plus long, mais le dernier de sa vie : que ne puis-je l'arracher du milieu de l'armée royale !

LE BRIGAND.

Tu le puniras bien mieux, si sa belle tombe en ton pouvoir.

SAINT-CLAIR.

Elle ne peut m'échapper : un espion m'a dit que, croyant encore l'odieux Philippe à M...., elle avait quitté ce matin le quartier-général pour courir rejoindre son bien-aimé cousin : voulant abréger sa route, elle traversera ces bois; ainsi nous ne pouvons manquer de la saisir; car c'est par le lieu où nous sommes qu'elle doit passer.

LE BRIGAND.

Je me fais une fête de sa surprise, quand à la place du royaliste d'Oransai, ce sera le patriote Saint-Clair qu'elle rencontrera.

SAINT-CLAIR.

Elle me paiera cher ses dédains, son orgueil et la blessure qu'elle me fit. Avec quelles délices j'apprendrai ensuite à ce Philippe que j'abhorre, que sa douce amie n'a plus rien à me refuser! Mais je ne m'arrêterai pas là, il faut que ce Philippe, que sa mère, que toute sa famille disparaissent de la terre; et lorsque j'aurai abreuvé de douleurs, d'humiliations, d'infamies cette Honorée, que je désire et que je déteste, je l'enverrai rejoindre l'insolent qu'elle m'a préféré.

A ces discours, à ces projets affreux, mon sang se glaçait dans mes veines, une colère impétueuse me dévorait, j'aurais voulu pouvoir, aux dépens de ma vie, terminer celle de l'infâme Saint-Clair. Si je ne pouvais assouvir ma juste vengeance, il m'était au moins possible de préserver Honorée du péril épouvantable dont le crime la menaçait. Les deux misérables venaient de se taire un moment; puis Saint-Clair reprit la parole en ces termes: Le soleil est sur le point de se coucher, il faudrait se rendre chacun à son poste.

LE BRIGAND.

Allons, Bertrand, André, réveillez-vous, on dirait que vous n'avez autre chose à faire qu'à dormir jusqu'à demain.

SAINT-CLAIR.

Vous savez, mes camarades, quelle récompense vous est promise, si mon projet réussit?

LES BRIGANDS.

Oui, général.

SAINT-CLAIR.

Ainsi, pour la mériter, soyez diligents.

UN NOUVEAU BRIGAND *accourant.*

Amis, alertes! les Vendéens sont près de nous; plusieurs parcourent la forêt, en appelant un d'entre eux, qu'ils nomment d'Oransai.

SAINT-CLAIR.

D'Oransai!! dix mille francs à celui qui m'apporte sa tête. Se pourrait-il que Philippe fût près de moi? Dispersons-nous tous; volons à sa recherche, et que sa mort assure mon existence, ma vengeance et mon amour. Il dit: tous se séparent, et je reste seul. Je balançai quelque temps, indécis si j'irais rejoindre mes amis, ou si je me porterais vers le lieu par où devait arriver ma cousine; la crainte qu'elle ne tombât au pouvoir de Saint-Clair, tandis que j'irais chercher un secours éloigné, me décida à courir où le danger me semblait plus pressant: j'armai mes pistolets, et je m'avançai

avec précaution. La colline sur laquelle j'étais s'inclinait, avec le bois dont elle était chargée, vers un vallon fort enfoncé, au bas duquel coulait un ruisseau; j'aperçus un pont de bois jeté sur les deux rives opposées, et comme le sentier y conduisait, je ne doutai pas que ce ne fût vers ce point qu'Honorée ne dût aboutir. Suivant toujours l'épaisseur du taillis, je descendis jusqu'au bord de l'eau, et n'apercevant personne autour de moi, je passai le petit pont. Là, je tins conseil une seconde fois avec moi-même : connaissant le danger réel qu'il y avait à rester à ce passage, je voulus aller plus loin, bien décidé à m'arrêter, si une nouvelle route coupait celle que je suivais. J'allais en avant, prêtant l'oreille au plus léger bruit; et dans cette occasion, où il s'agissait de la vie et de l'honneur d'Honorée, je ne voulais pas qu'une audace présomptueuse vînt me laisser au pouvoir de mon lâche ennemi, sans que j'aie pu lui arracher la victime dont il a conjuré la perte.

Tout était calme, le vent du soir agitait seul les feuilles frémissantes; les oiseaux, étrangers aux crimes ainsi qu'aux peines des hommes, faisaient entendre leurs mille ramages. Je continuais toujours à marcher, quand mes yeux sont frappés à l'aspect d'une masse énorme de bâtiments qui me parurent être un château autrefois fortifié, situé dans le plus épais de la forêt. Sa position le cachait à un ennemi

qui n'avait pas la connaissance de l'assiette du pays; ses vieux créneaux, ses tours élevées servaient maintenant de retraite aux hiboux taciturnes, aux féroces vautours; le lierre, se cramponnant à des murs ruinés, soulevait insensiblement des pierres énormes qui avaient résisté au choc du bélier, ainsi qu'aux efforts terribles de l'instrument des combats. A la vue de ce château il me vint dans l'idée que si je montais sur une des tours dont il est environné, je pourrais porter au loin mes regards, et faire quelques découvertes qui me seraient utiles. Séduit par cette idée, je ne réfléchis pas que si le château n'est pas habité, il doit être l'asile des brigands dont je veux déjouer les complots. A l'âge que j'avais alors, on agit plus souvent qu'on ne réfléchit. La première porte n'existait plus, j'entrai sans obstacle dans la cour, et sans m'approcher du bâtiment, je vais droit aux remparts pour trouver l'un des escaliers qui doivent me conduire au but que je me propose; une petite porte cintrée se présente sur mon passage, je la franchis, et je monte les degrés qui sont devant moi; à moitié ruinés par le temps, ils ne m'offraient qu'un appui peu solide; montant avec précaution, j'arrive à la moitié de la hauteur de la tour. Quel objet s'offre à moi! Dans une chambre dévastée était couchée sur un plancher sanglant, une femme morte depuis quelques jours, et percée de plusieurs coups de poignard.

Ce spectacle affreux m'intimida malgré moi; je commençai alors à m'apercevoir des suites de mon inconséquente conduite qui m'avait fait entrer dans un lieu où vivaient sans doute les brigands; mais il n'était plus temps de se retirer, il fallait affronter le danger pour qu'il devînt moins périlleux, et voulant profiter des dernières lueurs du jour, je me pressai d'arriver au haut de la tour. Je ne fus pas longtemps sans apercevoir dans l'éloignement une femme à cheval, vêtue en amazone, et suivie de trois soldats armés qui paraissaient lui servir d'escorte.

Mon cœur, plus encore que mes yeux, me fit reconnaître Honorée; je ne fus pas peu joyeux du nombre de ses défenseurs, que je crus plus que suffisant pour en imposer à Saint-Clair et à sa troupe; je descends, avec promptitude, l'escalier pour aller rejoindre ma cousine. Quelle fut ma nouvelle surprise, quand, en passant auprès de la salle qui m'avait présenté un si odieux tableau, je n'aperçus plus le cadavre qui, il y avait si peu de temps, affligeait mes regards? Je fus étonné, et en même temps presque effrayé, car ceux qui avaient enlevé le corps mort ne pouvaient pas être éloignés, et avant d'avoir rejoint Honorée, il me faudrait peut-être soutenir un combat dont les chances ne m'étaient pas connues. Armé toujours de mes pistolets, je continue à descendre avec précaution, lorsqu'au bas des

marches je m'arrête; un faible cri m'échappe, la porte était fermée..... Il n'en faut plus douter : victime de ma témérité, je me suis jeté moi-même dans les pièges de mes ennemis, j'ai livré Honorée à leur entreprise, et c'est devant moi que le crime se consommera; exécrable pensée que je repousse avec horreur, mais qui revient se placer de nouveau dans mon imagination. Je me décide d'enfoncer la porte, mes forces ne me permettent point d'en venir à bout; pendant d'inutiles tentatives le bruit d'une vive fusillade parvient jusqu'à moi: quelle était ma position dans ce moment terrible! j'entendais, en idée, le combat de mon amie contre Saint-Clair, et je ne pouvais point la secourir, et c'était par ma faute que je m'étais mis dans l'impossibilité de la défendre. Je ne ménageai plus rien, je poussai des cris qui devaient faire accourir vers moi ou un ami ou un brigand..... Personne ne paraît, je suis seul, la fusillade a cessé, Honorée est perdue..... Ma douleur, ma rage redoublent; j'entends des hommes traverser la cour, entrer dans le château; je crois avoir distingué quelques gémissements parmi leurs voix féroces; je recommence à faire du bruit, tout est vain; je vais dans tous sens, je me heurte contre les murs, je frappe du pied la terre avec violence;.... soudain une trappe joue sous moi, et je suis englouti : étourdi de ma chute, je fus une minute sans me remuer; mais, ne me

sentant point blessé, je repris quelque courage. Heureux que les pistolets que je portais ne fussent point partis! Mais en quel lieu me trouvai-je! une épaisse obscurité m'environnait, je ne savais de quel côté me tourner. Cependant, ayant touché le mur à tâtons, je reconnus que j'étais dans un souterrain peu étroit, et s'étendant devant et derrière moi. Je m'avançai au hasard, me guidant néanmoins par la direction du pavé qui, s'élevant devant moi, me marquait le côté par où je pouvais espérer de trouver une issue ; l'humidité régnait dans ces caves, où jamais ne pénétra un rayon bienfaisant du Dieu de la lumière.

Je fus arrêté dans ma course par une porte qui me parut être d'abord un obstacle impossible à vaincre; mais le temps avait combattu pour moi : la porte pourrie tombait par pièces à chacun de mes efforts; et je ne tardai pas à pénétrer dans une salle voûtée, solidement carrelée, recevant quelque peu de jour par une ouverture grillée placée à son extrémité supérieure, et par où se glissait en ce moment la pâle et froide lueur de la lune. A un des bouts de cette salle s'élevait un large escalier, qui montait dans les étages du château. Quand je vis que les obstacles qui s'opposaient à ma délivrance n'existaient plus, je ne pus me refuser à un moment de joie qui fut bien court. Quand je me rappelai la situation de la vertueuse Honorée, ne me laissant pas abattre

par l'infortune, je franchis l'escalier. En arrivant au haut du premier palier, je vis une chambre ouverte ; au milieu était un grand feu allumé autour duquel se chauffaient cinq horribles squelettes. J'avoue qu'à cet aspect, qui surpassait tout ce que j'avais vu de plus épouvantable, je demeurai comme pétrifié : mes cheveux se hérissèrent sur ma tête. Je me hâtai de détourner les yeux de ce tableau effroyable ; et tournant vers une galerie prochaine, je m'enfuis avec rapidité, préférant encore affronter des brigands que de contempler plus longtemps ces fantômes sinistres ; le bruit de mes pas retentissait dans la galerie que je parcourais ; elle était suffisamment éclairée par la lune. Au bout j'entrai dans un vaste salon, pavé en carreaux de marbre blanc et rouge ; entre chaque fenêtre aux vitraux coloriés était une niche renfermant une statue, représentant un chevalier armé de toutes pièces. Je croyais errer au milieu d'une foule de spectres, tant mon imagination était frappée. A la voûte pendaient de vieux drapeaux, de vieilles armures, qui, lorsque le vent les agitait, rendaient, en se choquant, un bruit lugubre et prolongé. Je m'étais arrêté quand un sanglot frappa mon oreille. J'entendis, non loin de moi, des gémissements qui descendaient jusque dans mon cœur. Je m'avançai vers l'endroit d'où partaient ces faibles plaintes ; je vis.... Honorée. Elle était seule, dans un immense appar-

tement; une lampe lui prêtait sa clarté vacillante; Honorée pleurait. Mon nom ne tarda pas à s'échapper de sa bouche; elle m'appelle; j'allais paraître, quand Saint-Clair entra dans la salle. Ce vil scélérat s'approchant de mon amie: »Madame, c'en est assez, lui dit-il, je vous ai laissé un temps que j'ai vivement regretté, pour vous engager à ne point opposer de résistance à mes désirs: je ne retarderai pas davantage; vous êtes en mon pouvoir, il faut que je vous possède ou que je vous immole...."

— Ah! Saint-Clair, lui répondit ma cousine, que votre pitié me donne la mort; aussi bien je ne pourrai survivre à l'odieux attentat que vous allez commettre....

— Vous y survivrez.

— Non, tu ne m'approcheras pas, misérable, je me défendrai jusqu'au dernier soupir.... O cher Philippe, que n'es-tu ici!

— Vous l'appelez en vain, il est tombé sous mes coups....

— Non, monstre, m'écriai-je en paraissant le fer levé, tu ne m'as point assassiné; je vis, et je vis pour venger la beauté et l'innocence.

A mon aspect, Honorée a vu luire l'espoir. Malgré ma furie, j'attendais que Saint-Clair se mît en défense; mais le lâche voulait se sauver. Je lui barre le passage; je le contrains à s'armer; forcé de défendre sa vie, il se met à pousser des cris qui doivent attirer à son

secours ses infâmes compagnons. Voulant prévenir leur venue, je l'attaque, je le presse; il tombe à mes pieds; et dans ma fureur, plongeant sept fois mon épée dans son corps, je m'assure qu'il ne pourra plus me nuire, et qu'il n'est plus à craindre pour nous. Cependant, il fallait s'enfuir pour éviter une mort assurée. Honorée s'arme des pistolets et du sabre de Saint-Clair, et nous courons vers la porte par laquelle le malheureux était entré. Comme nous descendions l'escalier, les cinq satellites appelés par ses clameurs, se présentent devant nous. Il faut les prévenir: une décharge de nos armes à feu, en couche trois sur la terre; les deux autres s'enfuient. Les passages sont libres, nous sortons du château. Au même instant, une cloche fait entendre son tintement lugubre. Nous ne savions que penser de ce nouvel incident; mais rien ne nous arrête: nous fuyons à travers la forêt; et après avoir marché plus de deux heures, la fatigue nous contraignit à nous arrêter. La distance qui nous séparait du mystérieux château nous permit de goûter un repos passager. Je m'assis sur le gazon; et Honorée se plut à me conter son aventure.

Partie du quartier général pour se rendre à M...., en entrant dans la forêt, sa faible escorte fut assaillie par une douzaine de coups de fusil. Ses trois soldats ne furent point atteints; mais croyant avoir donné dans une embuscade, ils prirent honteusement la fuite, la laissant au

pouvoir de Saint-Clair. Celui-ci, l'ayant abordée, la prit à bras-le-corps, et malgré sa résistance l'entraîna dans le château, où il fut la déposer dans la salle dont moi, Philippe, j'avais forcé l'entrée.

Honorée, en terminant son récit, ne put refuser à ma bouche de presser doucement la sienne..... Oh! combien ce moment était dangereux pour elle!... L'air, doucement réchauffé, et chargé des esprits des plantes odoriférantes, portait dans nos sens la plus amoureuse volupté.... La nuit brillante d'étoiles nons envoyait les rayons de sa reine, qui, se rompant sur la feuille mobile, venaient se réfléchir sur nos traits auxquels ils prêtaient cette teinte mélancolique qui leur donne de nouveaux charmes.... J'étais jeune, j'étais aimé; je venais d'exposer ma vie pour sauver cette fleur... que je souhaitais si ardemment. Honorée était enflammée par son amour, encouragée par sa reconnaissance, par cette obscurité si contraire à la modestie et si favorable aux téméraires désirs.... Nous étions seuls dans la nature, seuls avec l'amour. Notre âge et nos transports, tout s'unissait pour assurer mon triomphe. Déjà, nos bouches s'étaient réunies; déjà, d'une main brûlante, j'écartais des voiles inutiles.... Honorée, à demi évanonie, renversée dans mes bras, fermant son œil noyé des feux les plus incendiaires, ne m'opposait plus qu'une faible résistance. Mes lèvres pompaient son

souffle excitateur. Je n'étais plus à moi; la dernière barrière était presque franchie, quand, par un effort surnaturel, s'arrachant de mes bras, et se précipitant à mes pieds: „O Philippe, Philippe! aye pitié de ma faiblesse!.....

— Honorée, viens auprès de ton époux.

— Cher et cruel ami, ne profite pas de tes avantages. Ah! par pitié, ne sois pas mon ennemi; Philippe, oui je t'adore: oui, mon cœur se soulève d'amour quand tes brûlantes caresses le consument, les mêmes désirs se répandent dans tout mon être, je veux t'appartenir tout entière, viens sur mon sein si tu le veux, je ne te résisterai pas, je ne voudrai pas te repousser; en ce moment je ne suis pas à moi, mais sois grand quand je suis sans défense, ne persiste pas à vouloir ce que je ne peux empêcher; maître de mon âme, tu peux le devenir de ces charmes que tu vantes, j'appellerai même tes transports; mais après la fuite du désir, quel sera mon éternel désespoir si je me trouvais moins pure et Philippe moins généreux?

— Non, tu n'en auras pas en vain appelé à mon honneur; de quelques voluptés dont je me prive, la plus grande me reste, celle de faire ton bonheur. Oui, mon Honorée, Philippe sera digne de toi; ta confiance, ton abandon ne seront pas trompés, et l'amour ne sera satisfait que lorsqu'il pourra couvrir ces mystères du voile pudique de l'hymen.

Je disais, et ma vertueuse cousine se relevant avec promptitude, dépose sur mon front un tendre baiser, et plaçant sa main sur mon cœur, qui ne cesse de battre pour elle, elle me fait le serment solennel de n'avoir d'autre époux que Philippe. De douces larmes coulaient de nos yeux. Nous recommençâmes à marcher, sans que nul sentiment de honte appelât la rougeur sur nos visages, quand nous nous regardions. Mon âme ne renfermait pas un regret. Honorée, satisfaite de sa conduite, n'avait pas à étouffer ou à distraire les cris de la conscience et les angoisses du remords. J'étais satisfait, calme, heureux; je venais de faire une bonne action. J'ai remarqué toute ma vie que je ne pouvais souhaiter un plaisir qui dût coûter des larmes: je me suis plu à de délicieux triomphes; mais je ne voulais point voir celles qui me les avaient procurés, affligées par un air de deuil. Oui, toutes les fois où la vraie pudeur est venue s'offrir à moi, je ne l'ai pas insultée; et dans mes diverses victoires amoureuses, j'ai mis plus d'art à faire disparaître toute envie de défense, à comprimer les remords, avant qu'ils aient pu naître, qu'à chercher le moment de la séduction. Une jouissance achetée par des regrets, n'a plus de prix pour moi. Je ne peux aimer que ce qu'on m'abandonne sans peine. De tous les sacrifices, le plus pénible sans doute fut celui que je viens de décrire: de toutes les femmes,

Honorée est la seule que j'aie véritablement aimée; et à cet amour sans borne, se joignaient le respect et l'ascendant irrésistibles que ma céleste cousine avait pris sur mes volontés.

Nous poursuivions notre route, craignant de rencontrer des ennemis. A chaque apparence de danger, c'était dans mes bras qu'Honorée venait chercher un asile; mais le ciel, qui ne nous avait jamais délaissés, ne nous abandonna point dans ce moment. Au point du jour, nous vîmes de loin flotter dans la plaine un drapeau blanc; c'était celui de notre armée. Nous nous pressâmes de la rejoindre; et les transports de nos amis, de mes soldats, le bonheur d'être le sauveur d'Honorée, contre-balancèrent bien dans mon âme les justes reproches que m'adressa le chevalier d'Aut...., sur la légèreté avec laquelle je m'étais éloigné des bataillons, que je n'eusse pas dû quitter. Je me gardai bien de lui répondre. L'armée ne tarda pas à s'ébranler; et nous arrivâmes au camp de Charrette, où ma mère, glorieuse de mes succès, m'attendait avec impatience.

FIN DU PREMIER VOLUME.

En vente chez le même éditeur.

La Seconde Nuit, roman bouffe, par Paul Ginisty, préface d'Armand Silvestre, 66 illustrations d'Hanriot, 1 vol. in-12. fr. **3.50**

Les Liaisons dangereuses, par C. Delaclos, deux tomes en un vol. in-12, avec deux eaux-fortes d'après les dessins de R. d'Argonne. fr. **10**

Les Égarements de Julie, 1 vol. in-12. papier vergé anglais, illustré de 3 eaux-fortes, de L. L. Ribeaunardy. fr. **12**

Œuvres badines de l'abbé de Grécourt, un vol. in-18 papier teinté. fr. **3**

La Légende du Parnasse contemporain, par Catulle Mendès, 1 vol. in-12. fr. **3.50**

Une Courtisane Russe, par Serge Nossoff, 1 vol. in-12. fr. **3.50**

Recherches historiques sur les maladies de Vénus, par P-L. Jacobs, bibliophile, 1 vol. in-12, tiré à 210 exemplaires numérotés sur papier vergé. (Ouvrage très curieux). fr. **10**

Les Leçons de la volupté, ou confession générale du Chevalier de Wilfort. 1 vol. in-12, frontispice à l'eau-forte, par Greux. fr. **10**

429572 005 3 8423

DATE DUE			
JAN 20 1983 -ILL			

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004